JEAN-CLAUDE SIMOËN

À la recherche des civilisations disparues

Archéologues et aventuriers

PERRIN

JEAN-CLAUDE SIMOËN

À la recherche des civilisations disparues

Archéologues et aventuriers

PERRIN

DU MÊME AUTEUR

Histoire anecdotique de la Belle Époque, avec Gérard Guicheteau, Pré-aux-Clercs, 1984.
Le Voyage à Venise, Lattès, 1992 ; J'ai lu, 2010.
Le Voyage en Terre sainte, Lattès, 1993.
Égypte éternelle, Lattès, 1993.
Le Voyage en Égypte, Lattès, 1993 ; J'ai lu, 2010.
Le Voyage en Italie, Lattès, 1994.
Les Fils de roi : la colonne Voulet-Chanoine, Lattès, 1996.
Le Voyage en France, Lattès, 1997.

Histoires vraies du XX^e^ siècle, avec Gérard Guicheteau :
tome 1 : *Les années d'enthousiasme 1895-1909*, Fayard, 2005 ;
tome 2 : *Les années radieuses 1909-1914*, Fayard, 2005 ;
tome 3 : *Les années sanglantes 1914-1918*, Fayard, 2006.
L'Épopée de l'archéologie, Fayard, 2008 ; Perrin, coll. « Tempus », 2012.

Savants et aventuriers en Égypte : de l'Antiquité au XX^e^ siècle, La Martinière, 2011.

Pour en savoir plus
sur les Éditions Perrin
(catalogue, auteurs, titres,
extraits, salons, actualité…),
vous pouvez consulter notre site internet :
www.editions-perrin.fr

Jean-Claude Simoën

À la recherche des civilisations disparues

Archéologues et aventuriers

PERRIN
www.editions-perrin.com

© Perrin, 2013

Pyramide maya à Yucatán au Mexique.
© akg / De Agostini Pict.Lib.
Photographie de Jean-Claude Simoën : © Thierry Meneau

EAN : 978-2-262-04360-5

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Introduction

> « Le travail de l'archéologue est fait de recherches parfois vaines et toujours longues, d'hésitations et souvent de découragement. Quelle patience et quelle sagacité pour chercher à recueillir des matériaux qui ne sont souvent que pauvres fragments, les réunir, les expliquer et, à partir d'eux, reconstituer des tranches de vie et des pages d'histoire. »
>
> Henri-Paul Eydoux

La reconstitution du passé est un gigantesque puzzle auquel il manquera toujours des pièces. Découvrir au fin fond d'un désert perdu, au milieu de rien, des morceaux de poterie, des bribes de vaisselle, de vieux papiers couverts d'un énigmatique alphabet, c'est comme, à partir d'un mot, tenter de reconstituer une phrase. Ainsi, les premiers des voyageurs aventuriers qui lorgnèrent sur la Chine, lassés de parcourir l'Italie, la Grèce ou la Mésopotamie, ne s'attendaient pas à découvrir qu'ils avaient été précédés par des Grecs, échappés des armées du grand Alexandre… et, plus précisément, par des chrétiens venus des premiers âges. De quoi justifier les Églises fondées jadis, loin de Rome, par saint Jean ou saint Thomas. D'autant que d'autres, fins philologues et linguistes, retenaient un peu sous le boisseau des découvertes, moins récentes qu'il y paraît, dans les falaises de Qumrân : on se battit jusqu'à récemment pour savoir de quand et de qui provenaient les fragments et les rouleaux entiers de textes manifestement sacrés qu'un pauvre berger découvrit au fond des urnes.

C'est dire si le travail, la persévérance et l'érudition de cette nouvelle espèce d'aventuriers à vocation d'archéologues méritent notre reconnaissance. Il y a chez eux un fort besoin de comprendre et d'expliquer, conjugué au goût de l'aventure. Qu'est-ce qui a poussé un Aurel Stein, un Paul Pelliot sur les pistes du Taklamakan, dans les vents de sable et la

roideur de l'hiver de l'Asie centrale ? Qu'est-ce qui a motivé les recherches erratiques, dans la moiteur de la forêt tropicale amérindienne, d'un Jean-Frédéric de Waldeck, d'un Brasseur de Bourbourg, d'un Désiré Charnay, d'un Alfred Maudslay, sinon d'aboutir à la découverte de soi-même tout autant qu'à l'exploration d'un passé dont on ne soupçonnait même pas l'existence ? Qu'est-ce qui a poussé un Thomson, dernier représentant des « pilleurs de tombes » au dire de son rival Teobert Maler, à descendre en scaphandre au fond des *cenote* (ces creux d'effondrement remplis d'eau pluviale de la forêt maya) pour y recueillir des vestiges à peine pressentis et quelques ossements ? Le fait de n'être pas un « scientifique » peut-il empêcher les recherches ? Désormais… oui. L'archéologie est « chasse gardée ».

Toujours, les archéologues demandent à leurs trouvailles de confirmer des hypothèses, de résoudre des énigmes. Ainsi Jean-Marie Casal, un pionnier, allant chercher « plus à l'est », aux limites du monde connu au temps des Mèdes et des Perses (deux mille ans avant notre ère), les traces des premiers agriculteurs. Comme le dit Jean-François Jarrige, du musée Guimet : « L'enjeu était d'infirmer la thèse du diffusionnisme d'un modèle urbain à partir du Croissant fertile mésopotamien. » Et cela s'est trouvé confirmé par la découverte des traces d'une civilisation (celle dite « de l'Indus ») s'étendant sur environ 1 600 kilomètres – ce qui représente « une aire de dispersion considérable, comparée aux quelque mille kilomètres sur lesquels s'étiraient les royaumes de Haute et Basse-Égypte, et aux dimensions sensiblement analogues des plaines de Mésopotamie ». Au milieu du XX^{e} siècle, il fallait dépasser les frustrations du quotidien, les hésitations et le découragement, sinon les dangers, pour essayer de réunir les fragments découverts sur les sites d'Harappa et de Mohenjo-Daro, dans les plaines de l'Indus, et reconstituer des « pages d'histoire ».

Il n'est pas toujours naturel de reconnaître ses propres limites et de recourir aux connaissances d'autrui. Les archéologues aiment bien être les premiers et manquent souvent d'humilité. Il leur en faut pourtant. Car leurs découvertes ne sont pas toujours accueillies comme elles le devraient. Le plus bel exemple, tant il a mis tout le monde d'accord, est sans doute celui du site d'Angkor Vat qui se réduisit longtemps, pour d'éminents spécialistes, à l'étude de quelques temples ou palais, enfouis dans la végétation tropicale. En définitive, on a découvert récemment que ce sont « simplement » les éléments d'une ville immense, autrefois peuplée de près

d'un million de personnes, avec des canaux, des bassins, des lieux de prière, des logements d'artisans et d'artistes, des couvents de danseuses (les mystérieuses *apsâras*). L'image est venue du ciel, sous la forme de vues aériennes, prises dans un tout autre objectif – celui de la guerre des Khmers rouges au Cambodge.

Se trouve toujours justifiée cette constatation : des fragments, il faut tirer des hypothèses, mais des hypothèses naissent de fameuses discussions. Sur tous les chantiers de fouilles, c'est le cas. Pas un seul des grands découvreurs d'antiquités n'a été à l'abri de polémiques. Cela commence très tôt dans l'histoire, et pas seulement par la volonté d'intermédiaires s'employant à détruire l'essentiel, comme un Diego de Landa (évêque du XVI^e^ siècle) occupé, « pour la plus grande gloire de Dieu », à récrire l'histoire du peuple maya selon les visions de sa propre Église. Il a pourtant sous les yeux ce qui ne sera retrouvé partiellement que cinq siècles après lui, sans faire le nécessaire pour préserver les mots et les lettres de l'effacement. C'est que fouiller le passé constitue en quelque sorte un éternel *dialogue avec les morts* dont le langage, entravé par l'autisme absolu de la mort que toutes les religions s'affairent en vain à dénouer (ou à proscrire), est objet d'interprétations. Aussi ne trouve-t-on, dans la plupart des cas, que balbutiements et bribes de phrases. Des millions de morts encombrent la terre depuis des millénaires, pour lesquels il n'existe aucune écriture. D'ailleurs, les textes sont souvent incomplets et déforment souvent une réalité supposée. La plupart des plus anciens sont l'œuvre d'une élite civile ou religieuse.

Encombrée de questions sans réponses, l'archéologie, branche de l'anthropologie, est une science bien hasardeuse. Mais qui devient de plus en plus pluridisciplinaire, faisant appel aux sciences de la Nature comme aux textes relevés ici et là. Pour les spécialistes, disons qu'elle va de l'intuition à la déduction pour revenir à l'intuition première. On passe ainsi de l'hypothèse aux faits et, s'il y a matière, on revient à la vérification de l'hypothèse. Le comportement des peuples anciens est une déduction. C'est pourquoi, attirés par le mystère, de nombreux amateurs se pressent, avides de découvrir les clés de l'énigme…

RUSSIE
KAZAKHSTAN
MONGOLIE
Pékin
Ürümqi
(Ouroumtchi)
XINJIANG
CHINE
INDE
BANGLADESH
BIRMANIE
TAÏWAN
RUSSIE
KAZAKHSTAN
N
O
E
S
MONGOLIE
Ürümqi
(Ouroumtchi)
Hami
Turpan
(Tourfan)
Qianfodong
(Ts'ien-fo-tong)
Kucha
(Koutcha)
Touen-houang
(Dunhuang)
KIRGHIZISTAN
XINJIANG
GANZU
Lob Nor
Taklamakan
Kachgar
TADJIKISTAN
Dandan-uilik
C H I N E
Khotan
AFGHANISTAN
QINGHAI
Karadong
PAKISTAN
TIBET
0
250
500 km

1
La Chine envahit les lettres

À l'approche du XX^e siècle, les Ts'ing, dynastie dite des « Mandchous », régnaient depuis deux cent cinquante ans. Vingt mille étrangers (les « barbares », comme les nommaient les Chinois) vivaient à Canton, à Shanghai et dans la capitale, Pékin. C'est parmi ces « barbares » que se présentèrent les premiers archéologues et qu'avec eux s'accéléra le « dépeçage » de la Chine.

Tout commença avec Aurel Stein. Ce Hongrois de 37 ans se passionnait pour ceux qu'il considérait comme ses ancêtres, les Huns, et pour leur pays d'origine. En 1900, il entreprit donc la première expédition vers l'intérieur de la Chine, depuis le Cachemire indien et le massif du Karakorum.

Stein dépendait administrativement des Britanniques alors présents en Inde. Aussi était-il soutenu par diverses personnalités espérant agrandir la sphère d'influence anglaise, comme le très érudit Rudolph Hoernle, qui, de Calcutta, proclamait : « Nous ne devrions pas permettre que d'autres obtiennent le mérite qui doit nous revenir. » Pour sa part, le Hongrois avait d'autres préoccupations. Il avait ainsi défendu son projet : « D'après les documents historiques, il est bien connu que le territoire de l'actuel Khotan[1] fut un ancien centre de culture bouddhique incontestablement indien par son origine et son caractère[2]. » Il suivrait donc la route de la Soie[3].

La chance lui sourit avant même son départ. À Lahore, il servit de guide au vice-roi des Indes, lord Curzon, pour une visite du musée au cours de laquelle il lui présenta incidemment son projet. Par l'ambassadeur britannique à Pékin, lord Curzon fit demander un passeport permettant à Aurel Stein d'entrer dans le Turkestan chinois et d'obtenir la protection des autorités locales. En mai 1900, Aurel Stein se mit en route, mais, tenant compte des remarques de Sven Hedin[4], il devait attendre l'arrivée de l'hiver.

Il séjourna un temps à Kashgar puis à Chini-Bagh, et, lorsque les chaleurs furent moins vives, il prit la route du Turkestan.

L'un des buts de son voyage était de « vérifier les récits des chasseurs de trésors ». Il commença par un très rude contact avec la réalité : eau imbuvable, perte de temps, manque d'argent, animaux de la caravane en piteux état… Puis il entra dans Khotan après avoir traversé le lit asséché du Karakash. Il était au Xikiang.

Il explora les monts du Kun Lun dans le but de dresser une carte exacte de la région. De ces lieux inhospitaliers, il conclut que « le total dénuement de la Nature n'a donné aucune chance à l'histoire de laisser des traces ». Il entra en contact avec un chercheur, un certain Turdi, qui lui présenta quelques fragments de stuc et des papiers écrits en brahmi trouvés à Dandan-uilik, « à neuf ou dix jours de marche au nord-est de Khotan, très loin dans le Taklamakan ».

En plein hiver, Aurel Stein marcha durant onze jours pour atteindre le site : « Il était désagréable de se réveiller avec les moustaches gelées et d'être obligé de respirer au travers… » Les fouilles commencèrent dès l'arrivée sur les lieux, dans un petit temple carré, situé à l'écart de l'ensemble. Stein travaillait avec prudence en prenant le temps d'apprendre la « grammaire des sanctuaires ensevelis sous les sables ». Alors que le petit temple avait été pillé de longue date, les ouvriers recrutés en chemin mirent au jour cent cinquante objets et enlevèrent soigneusement des fresques. Le lendemain, passant à un groupe de bâtiments enfoui sous 2,50 mètres de sable, il découvrit une feuille de papier annonciatrice d'une véritable bibliothèque : plusieurs textes sanscrits très anciens.

Le 25 décembre 1900, il mit au jour, sous des tonnes de sable, des peintures sur bois, des morceaux de papier qu'il défroissa, les doigts engourdis par le gel. Les jours suivants, il continua ses fouilles, découvrant des panneaux peints, des fresques, et « un petit lot de documents soigneusement enroulés, rédigés en chinois ».

En trois semaines, il fit dégager quatorze bâtiments et en conclut que le lieu avait été abandonné de manière progressive. Il releva des preuves matérielles indiquant un dessèchement continu de la région.

Le 6 janvier 1901, il quitta Dandan-uilik et sa caravane, chargée de trésors, traversa le désert. Il atteignit Keriya et, de là, marcha sur Niya. Son intention était d'aller au nord de cette cité, à une centaine de kilomètres. Un de ses hommes, tout à fait par hasard, se fit alors remettre par un habitant

deux tablettes en bois gravées « dans une ancienne écriture nommée *kharoshthi*, en usage dans le nord-ouest de l'Inde quelques siècles avant et après l'ère chrétienne ». L'homme fut engagé comme guide pour conduire l'expédition au village d'où provenaient ces trésors. Aurel Stein allait y faire une découverte considérable : non seulement il mit au jour de nouvelles tablettes, mais également une masse de documents, dont les sceaux représentant les dieux grecs Pallas, Athénée, Éros, Heraklès, prouvaient que « l'iconographie occidentale s'était déplacée vers l'est ». L'une des plaques de bois portait ainsi une inscription chinoise d'un gouverneur « en poste dans le district de Lop, loin vers l'est », et un portrait « gravé dans le style occidental ».

Aurel Stein quitta Niya le 13 février 1901. Il marcha durant une semaine en direction de l'Endere. Après avoir traversé ce fleuve gelé, il remarqua des poteaux de bois qui indiquaient l'existence d'une cité abandonnée. Non loin de là, sa surprise fut grande de découvrir un immense rempart circulaire haut de plus de 5 mètres et large à sa base de 9 mètres. Au sommet, un rempart de 1,50 mètre le couronnait. À l'intérieur de la « ville », un temple bouddhique recelait des vestiges en stuc de statues de taille humaine et, toujours, un lot important de textes bouddhiques en écriture tibétaine rédigés sur un papier « raide et jaune ».

Se fiant à l'ouvrage de Sven Hedin *Through Asia* (1899), Aurel Stein marcha ensuite sur Karadong. La ville fut une déception, ne démontrant qu'une chose : la « force toute-puissante de l'érosion ». Et Karadong, au fond, « impliquait davantage d'imagination qu'un archéologue n'est censé en avoir ». C'était une pique contre Sven Hedin.

Alors, Stein se porta sur Rawak, « Haut Manoir », un grand stûpa perdu au milieu des dunes. Il y découvrit des rangées de hautes statues de Bouddha et de Bodhisattva, dont les crânes brisés jonchaient le sol, qu'il dégagea du sable les ensevelissant. Mais ce fut peine perdue car, devant l'impossibilité de les transporter, il se contenta de les photographier et de remettre le sable en place. « C'était une tâche profondément triste à accomplir, et qui rappelait étrangement un véritable enterrement. Il me fallait presque faire un effort pour regarder ces statues que j'avais mises au jour s'évanouir à nouveau l'une après l'autre sous le suaire de sable qui les avait cachées pendant tant de siècles[5]. »

Avant son second voyage, des bruits coururent sur les préparatifs d'une expédition allemande qui, sous la direction de Grünwedel, semblait s'intéresser de près au Turkestan et à la piste nord du Taklamakan. Mais Aurel Stein se réconfortait en corrigeant les épreuves d'un nouvel ouvrage destiné aux étudiants : les deux volumes de *Ancient Khotan* (1907). Et puis, se réjouissait-il, les jeunes aventuriers allemands de Grünwedel allaient se limiter à la zone de Tourfan (sur la piste nord). Son inquiétude venait plutôt d'une autre rumeur faisant état du départ de France d'un jeune sinologue : Paul Pelliot…

Une véritable course allait s'engager. On était en 1907. Le 12 mars, Aurel Stein et Chiang, son complice, qu'il qualifiait d'« ami lettré », entrèrent dans la ville de Touen-houang et entendirent parler d'un moine taoïste, un certain Wang Yuan-lu, qui s'était autoproclamé gardien des grottes des Mille-Bouddhas (Ts'ien-fo-tong, *alias* Qianfodong), voisines d'une vingtaine de kilomètres, une falaise longue de 1,6 kilomètre creusée de temples et de chapelles rupestres, devant laquelle priaient les caravaniers sur le point de quitter la Chine ou d'y rentrer. Aurel Stein savait que les grottes contenaient des manuscrits. Le tout était de se les procurer. Pour y parvenir, il échafauda une stratégie. Il rencontra le moine Wang le 21 mai 1907 et le décrivit ainsi : « C'était un personnage curieux, qui semblait extrêmement timide et inquiet, ayant parfois une expression rusée qui était loin d'être encourageante. Dès le début, il était évident qu'il ne serait pas facile à manier. »

Petit bonhomme « modeste et souriant », Wang avait découvert la « niche aux manuscrits » de manière fortuite – bien qu'il prétendît en avoir eu l'intuition en songe. Il restaurait la grotte 16 où se trouvaient des statues et des portraits de donateurs et donatrices, quand, déblayant le corridor où s'ouvre le passage vers la grotte voisine, il avait découvert l'entrée d'une niche, fermée par une stèle qu'il fit déplacer, contenant statuettes et rouleaux…

Dans la chapelle où vivait Wang, Aurel Stein constata l'existence d'un mur de briques nouvellement construit et destiné, apprit-il peu après, à empêcher les pèlerins trop curieux de pénétrer « dans la chambre aux trésors » – les autorités du Gansu, pressentant l'existence d'un trésor sans en évaluer vraiment la valeur, avaient en effet mis un frein à la curiosité en condamnant la niche.

Stein commença par s'extasier sur les restaurations apportées par le moine : « Lorsqu'il me fit pénétrer dans l'imposant vestibule doté de grandes boiseries [des sculptures] toutes neuves, dorées et peintes à profusion, puis me mena à travers un passage haut de plafond, sorte de porche qui donne accès à la *cella* [la chambre] principale et y laisse pénétrer la lumière, je ne pus m'empêcher de jeter des coups d'œil à droite, là où un pan de mur en brique sans revêtement de plâtre masquait toujours la porte de la chapelle. » Il dissimula l'horreur que lui inspiraient les « hideuses statues » placées là par le moine : « [Elles] montraient à quel point l'art sculptural du Turkestan avait décliné… » Et il se garda bien de faire allusion à ce qui était derrière le mur de briques.

À la suite de cette première visite, Aurel Stein se lia un peu plus avec le moine Wang. Il découvrit qu'ils partageaient une même dévotion pour l'illustre voyageur et saint homme du X^{e} siècle Hsuan Tsang (qui passa en ces lieux au début de son voyage). « Venant de l'Inde, j'ai suivi ses pas, dit Aurel Stein, pendant plus de mille *li*, traversant les montagnes et les déserts inhospitaliers… Au cours de ce pèlerinage, j'ai retrouvé de nombreux sanctuaires, aussi inaccessibles soient-ils, dans lesquels il s'était pieusement rendu… »

L'effet de cette déclaration fit que Wang montra à Stein des panneaux d'une série consacrée à Hsuan Tsang : là, le saint homme force un dragon à lui restituer son cheval ; ici, sur le bord d'un torrent déchaîné, une énorme tortue l'aide à passer une charge de textes sacrés : « C'était là une référence claire aux vingt poneys chargés de livres sacrés et d'antiquités que ce voyageur historique parvint à faire sortir de l'Inde. Mais ce pieux gardien lirait-il correctement cette évidente leçon, et voudrait-il bien acquérir quelques mérites spirituels en me laissant rapporter sur la vieille terre du bouddhisme certains de ces anciens manuscrits que le hasard avait placés sous sa garde ? » Il lui fallut patienter et attendre les bons offices de Chiang.

Celui-ci se fit confier par le moine Wang, pour quelques heures (et de nuit), un lot de rouleaux anciens, et détermina de manière irréfutable qu'il s'agissait de manuscrits ayant Hsuan Tsang pour auteur. Chiang assura au prêtre que c'était la preuve que le saint homme avait choisi ce moment pour signifier à son gardien dévoué qu'il lui fallait remettre le dépôt des textes bouddhiques sacrés à cet « admirateur et disciple de l'Inde lointaine » afin qu'il puisse les rapporter d'où ils étaient venus.

Aussitôt, le moine Wang fit abattre le mur de briques et Aurel Stein pénétra dans la chapelle secrète à la lumière de sa lampe à huile : « Ce que me révéla cette petite pièce avait de quoi me faire écarquiller les yeux. Amoncelés en plusieurs couches, sans aucun ordre, apparu[t], à la faible lueur de la petite lampe que tenait le prêtre, la masse compacte que formaient ces énormes paquets de manuscrits qui s'élevaient jusqu'à trois mètres de haut et remplissaient, ainsi que des mesures ultérieures le prouvèrent, un espace de près de cent cinquante mètres cubes. »

L'espace était fort réduit. Il fallait davantage de place. Après quelques hésitations, le moine Wang s'enhardit et logea Chiang et Stein dans une pièce un peu plus grande. Mais de toute façon, le travail à accomplir était surhumain : « Il aurait fallu toute une équipe de scribes érudits pour s'occuper correctement d'une telle avalanche de textes. » Une première constatation : il n'y avait pas de traces d'humidité ! Et l'inventaire se poursuivait : Stein et Chiang identifiaient des manuscrits chinois, sanscrits[6], sogdiens[7], tibétains, turcomans, ouïgours… Le travail s'effectuait de manière satisfaisante : chaque nuit, ils transportaient dans la tente de Stein « une sélection afin de l'étudier plus attentivement ». Wang était consentant. Il avait même admis qu'une partie des manuscrits soient marqués pour être transférés « au temple de l'étude Ta-Ying-Kuo (Angleterre) » en échange d'une « généreuse donation au temple local de Touen-houang » – Stein aurait payé « 200 livres ». En définitive, « Wang avait été graduellement amené à faire une concession après l'autre, et nous faisions attention à ne pas lui laisser le temps de réfléchir ».

Une semaine durant, Stein et Chiang attendirent devant une porte muette et fermée à clé. Wang avait disparu… Il était seulement parti à Touen-houang vérifier si la sortie des manuscrits sacrés avait été ébruitée. Lorsqu'il revint, il imposa une nouvelle condition : il fallait que Stein conservât secrète la transaction. Stein accepta, d'autant qu'il « ne fut vraiment soulagé que seize mois plus tard, lorsque les vingt-quatre caisses chargées de manuscrits et les cinq autres contenant des peintures soigneusement emballées, des broderies et des objets d'art, furent arrivées intactes à Londres, au British Museum »…

Après cent détours et deux ans et demi sur la piste nord du Taklamakan, la seconde expédition d'Aurel Stein revenait, ses poneys et ses chameaux chargés de dizaines de caisses remplies de trésors.

*

Le Français Paul Pelliot (1878-1945) était donc sur ses traces. On peut même dire qu'il le talonnait. C'était le plus actif des sinologues, qui dirigea des missions en 1901 et 1903, et sur les pas d'Aurel Stein, en 1906-1909.

Pour la France, l'histoire a retenu les noms de plusieurs autres savants et voyageurs : Édouard Chavannes, Victor Segalen, Augusto Gilbert de Voisins, Henri Maspero[8], Jean Lartigue… Si Paul Pelliot ne fut ni le premier des découvreurs, ni l'unique grand sinologue de son temps, ni le plus connu du grand public – pour des raisons qui tiennent tant à l'idéologie du siècle qu'à des modes littéraires –, sa personnalité est particulièrement attachante. Il y a chez lui un côté aventurier comme on les aime – un côté Corto Maltese, ne serait-ce que par son épopée sibérienne –, qui se révéla dès son arrivée en Chine en 1900, en pleine révolte des Boxers[9].

Le 15 mars 1900, Pelliot débarque à Shanghai venant de Hong Kong. De là, il passe à T'ien-tsin, puis gagne par le train Pékin, où il s'installe, le 26 avril suivant, à l'école des interprètes. Son but est alors de constituer les premiers éléments d'une « bibliothèque chinoise », laquelle manque à la Mission archéologique d'Indochine, devenue la toute nouvelle École française d'Extrême-Orient (EFEO). Début mai, le calme règne encore malgré les rumeurs. Pelliot effectue sa première visite d'archéologue au pont Lou-kou-k'iao, signalé par Marco Polo au XIII^e siècle. Au retour à Pékin, la fièvre a monté. Le 20 mai, des affiches annoncent aux Européens qu'ils seront « massacrés pour le premier jour de la cinquième lune ». Les étrangers se réfugient dans les ambassades et les légations du quartier qui leur est réservé, et contre lequel les forces armées pointent leurs canons. Des détachements militaires parviennent jusqu'à Pékin, mais une colonne de secours commandée par le général britannique Seymour est contrainte de se replier et même d'évacuer le port de T'ien-tsin. Le 11 juin, un diplomate japonais est égorgé. Le 20, les diplomates sont invités à se rendre au palais impérial. Le seul qui accepte, l'Allemand von Ketteler, est assassiné avant d'arriver au rendez-vous. Le soir même, commence un bombardement – il durera jusqu'au 17 juillet et fera soixante tués et cent quarante blessés. Le 3 juillet, une dépêche impériale attribue les désordres à des bandits et demande l'« assistance des puissances étrangères pour les châtier ». Ce revirement fait suite à la mise sur pied d'une colonne de secours internationale commandée par le feld-maréchal von Waldersee, dont le

second est un Français, le général Voyron. Le 14 juillet, le port de T'ien-tsin est dégagé. Mais il se trouve à 150 kilomètres de Pékin, où la colonne des alliés ne pénètre que le 14 août 1900. Ainsi prennent fin les « cinquante-cinq jours de Pékin ».

Au début du siège des légations, Paul Pelliot – qui suit les cours de chinois dispensés par le Han Lin[10] – ne semble pas « avoir pris la mesure de la nature politique et religieuse des divers groupes que l'on range commodément dans la catégorie boxer[11] ». Dans une lettre à Louis Finot, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, il peint les Boxers comme « une association d'hystériques, d'hallucinés, de convulsionnaires, de fanatiques et de fumistes secrètement encouragés par le gouvernement chinois ».

L'impétueux jeune homme ne veut pas rester inactif à l'écart des combats qui se déroulent. Il organise une sortie de quelques braves pour dégager et ramener de la cathédrale du Nan Tang un groupe de missionnaires et de chrétiens encerclés par les Boxers. Cependant, ces derniers ont réussi à pénétrer dans l'enceinte des légations et menacent les trois mille huit cents personnes qui s'y sont réfugiées, réparties dans les parcs et les bâtiments des ambassades. Paul Pelliot participe à la défense de la légation française et fait le coup de feu contre les assaillants en compagnie d'autres réfugiés. Certains bâtiments ont été abandonnés ou conquis par les Chinois, qui incendient notamment la bibliothèque du Han Lin. De ce désastre culturel, Paul Pelliot sauve entre autres un exemplaire d'une précieuse compilation sur les origines très anciennes des sociétés secrètes chinoises qui fait encore autorité aujourd'hui, le *Fo ts'ou tong ki*, du moine Tche-pan citant un auteur du XIII^{e} siècle. Du déchiffrement de cet ouvrage date, pour lui, un changement de regard sur la Chine, les Chinois et les Boxers[12], alors même que le jeune sinologue se bat les armes à la main. Au cours des combats, qui durent, rappelons-le, jusqu'au 14 août 1900, Paul Pelliot se distingue par plusieurs actes de courage, dont celui d'aller arracher un drapeau hissé par les Boxers devant l'ambassade de France, pour narguer les assiégés. Il en sera récompensé d'une Légion d'honneur et d'une solide réputation qui deviendra légende. On le comparera au célèbre sergent Bobillot[13].

En 1905, le jeune héros est donc nommé chef de mission pour une exploration du Turkestan chinois afin de « ne pas laisser le monopole de ces

recherches aux Anglais et aux Allemands[14] ». Aurel Stein, qui prépare son second voyage, en nourrit quelques inquiétudes – le Français vient de Chine, et non d'Inde.

Pour mettre au point sa grande expédition, Pelliot utilisa à son profit ce qu'il avait rapporté des précédentes, étudiant d'importantes collections d'objets et d'ouvrages chinois, tibétains et mongols, tout en apprenant le russe et plusieurs langues d'Asie centrale. Lorsqu'il put enfin partir, deux Français l'accompagnaient : le médecin Louis Vaillant (1876-1963) et le photographe Charles Nouette (1869-1910). Par ce qu'il savait de cette région intermédiaire entre l'Empire céleste, les confins de l'Inde alors anglaise (le Cachemire) et les avancées de l'Empire russe, le jeune explorateur soupçonnait une richesse documentaire que ses prédécesseurs britanniques et surtout allemands n'avaient fait qu'effleurer.

Après avoir longé la frontière russe (kazakhe) au sud du lac Baïkal et des villes de Verniy (Almaty, *alias* Alma, Ata) et Tachkhent, les explorateurs, à la tête d'une colonne d'une trentaine de chevaux et de chariots, se fixèrent durant plusieurs mois de 1907 dans la grande oasis de Koutcha – subdivision d'Aksou, province aujourd'hui autonome du Xinjiang, là où se mêlaient encore aux Han[15] locaux des populations très anciennes de Ouïgours musulmans, de Mongols et de Tibétains. Puis ils séjournèrent dans la capitale, Ürümqi, où Paul Pelliot se lia à des notables chinois impressionnés par sa culture. Il rencontra notamment le « duc » Lan, disgracié pour cause de soutien aux réformateurs[16], et le général Sou[17], qui avait tenu le Yunnan au temps des Boxers et finissait ses jours dans cette ville éloignée. C'est par ces lettrés que Paul Pelliot apprit à son tour qu'un moine taoïste du nom de Wang Yuan-lu avait découvert une grotte, dans la région de Touen-houang, où des manuscrits étaient murés depuis près d'un millénaire.

Au centre des explorations de la mission Pelliot se trouvait le désert du Taklamakan, un territoire ovoïde appelé aussi mer de la Mort, bien circonscrit aujourd'hui sur les vues satellites. Ses dimensions (près de 340 000 kilomètres carrés) en font l'un des plus grands déserts du monde, après le Sahara, le Kalahari et son voisin, le Gobi. L'ancienne route de la Soie se divise en deux branches qui le contournent. Depuis celles des Romains avant notre ère, des Byzantins avant les Ottomans, et de Marco Polo le Vénitien au XIII^{e} siècle, les caravanes empruntent les pentes du Tien Shan (« Monts célestes »), au nord, ou du Kunlun Shan (le Kouenn Lunn

des anciens atlas), au sud. Au milieu du désert pentu, de l'ouest vers l'est, serpente un grand fleuve : le Tarim (long de 2 000 kilomètres), dont les eaux, venues des montagnes du Pamir, se perdent dans les marécages salés du Lob Nor (ou lac Lop, en mongol). Jusqu'à l'ouverture des routes maritimes par les Portugais, à la fin du XV^e^ siècle, les centaines d'oasis de la route de la Soie accueillirent durant deux millénaires pèlerins, ambassadeurs, espions, voyageurs et marchandises.

Cette route fut aussi la voie d'expansion des idées proches ou lointaines qui finirent par être diffusées en Chine – surtout le bouddhisme, mais également des religions de la Perse comme le manichéisme ou le mazdéisme, et cette variante du christianisme des premiers âges, le nestorianisme[18] ; plus tard, la tentative de pénétration de l'islam y fut stoppée. C'est tout ce mouvement qui laissa des traces – en architecture, en peintures décoratives, en sculptures, mais aussi, sur quantité d'écrits, dans toutes les langues voisines, comme le tibétain, le mongol, le ouïgour, le brahmi… et, bien sûr, le chinois. Cette région se présente encore aujourd'hui comme une synthèse des civilisations anciennes.

Paul Pelliot s'éloigna d'Ouroumtchi peu avant la fin de l'année 1907 pour concentrer ses recherches sur les oasis. Il fit étape à Hami, où se distinguent notamment les tombeaux dits des « rois musulmans », princes ouïgours ralliés aux empereurs de la dynastie des Qing. Après le Taklamakan, par les cols des Monts célestes et de l'Altaï, la mission entra dans le désert de Gobi, où le froid était intense. Les chevaux furent débâtés et la viande coupée à la hache. « C'est là que fut constatée, sans d'ailleurs que nous l'ayons ressentie, la température la plus basse de toute notre route (– 36 °C)[19] », écrit Louis Vaillant. Le vent, la *bôran*, soufflait en tempête. La colonne avançait au pas des chevaux tirant les *arbas* (charrettes à deux hautes roues), tandis qu'un interprète trottinait sur un âne pour préparer les étapes aux rares « auberges » du désert. Il fallut toute l'énergie de Paul Pelliot pour que la caravane ne se dissolve pas dans le découragement et les querelles domestiques.

Le 28 janvier 1908, la colonne entama sa descente vers le plateau de lœss du Gansu et ses lacs marécageux. (On pourra s'amuser de la « disparition » d'un de ces lacs qui figurait sur les cartes d'avant le Dr Louis Vaillant : le lac « Baba Koul » (*sic* !), dont les relevés du cartographe et médecin de la mission Pelliot annulèrent l'existence.)

Paul Pelliot ne cessait de prendre des notes[20]. Il décrivit son voyage avec la précision d'un scénariste qui s'intéresserait à la fois au paysage, à la flore, à l'orographie, à l'anthropologie… et même à la « gastronomie ». Pour en donner un exemple, voici ce qu'il note, à la minute près, un après-midi de février, alors qu'il descend une gorge vers le plateau de lœss et le « désert de tamaris » :

> La gorge est sèche, comme le veut le nom, mais encombrée de neige vierge aussi ; pour neige et détours [je] ne compte que 6 kilomètres à l'heure dans la gorge. 3.25 : passons rocher surmonté d'un plateau de roche molle, jaune, semblable à du lœss argileux ; en haut tour de garde, et 3 petits *tourâ*, et restes de petites constructions, le tout à l'ouest de la route ; c'est le [Kan-hia-k'eou-miao] et cet ancien poste nous donne la clef de la route qui allait par [T'a ts'iuan]. 3.32 : sur une autre roche de même nature, figures sculptées, sans doute bouddhiques, certainement anciennes. 3.52 : sortons de la gorge, et apercevons par 40°, sur la grande route actuelle, la tour de garde abandonnée de K'ong hing touen autour de laquelle il semble qu'on distingue des constructions ruinées[21]…

Après des explorations autour de l'oasis de Touen-houang, il atteignit « après une fin d'étape interminable », à 17 kilomètres de la bourgade, la falaise du Ts'ien-fo-tong, le site des grottes. Il était 18 heures, le 25 février 1908. Nouette fit aussitôt un plan sommaire des grottes et les numérota. Dans sa lettre à Émile Sénart, président de la Société asiatique, Paul Pelliot précise ceci – pour l'anecdote :

> Après notre première visite au Ts'ien-fo-tong, nous sommes encore restés deux ou trois jours à Touen-houang. J'en ai profité pour faire tirer deux exemplaires de la description officielle de la sous-préfecture de Touen-houang (Touen houang hien tche) parue en 1831. Je la connaissais pour en avoir vu un exemplaire au musée Roumiantsov à Moscou et depuis lors un autre à Ouroumtchi. Les planches sont conservées au yamen [le bâtiment de la sous-préfecture], mais le sous-préfet, doux pays, ignorait même qu'il y eût un ouvrage sur sa circonscription.
>
> En outre, je me suis mis en quête d'une inscription que Siu Song signalait et déchiffrait en 1823 dans son *Si-yu chouei tao ki* [« Le Livre du fluide »] ; M. Chavannes en a parlé incidemment, mais sans la publier. Après quelque recherche, j'ai retrouvé ce monument ; mais au lieu d'être encastré dans un mur comme au temps de Siu Song, il repose aujourd'hui sur un socle, si bien que j'ai trouvé au verso une autre inscription, de l'époque des T'ang comme la première, et qui nous était jusqu'ici inconnue. C'est celle d'un certain Yang. De plus, j'ai pu compléter sur un assez grand nombre de points, et rectifier sur d'autres, le déchiffrement de l'inscription publiée par Siu Song.
>
> Là-dessus nous sommes partis pour le Ts'ien-fo-tong, que je me suis mis à étudier en détail. Ma première impression n'a fait que s'affirmer. Le site est de premier ordre : il n'existe rien de tel en Kachgarie[22]. Il y a là, non pas sans doute « plus de mille grottes » comme disent les inscriptions, mais près de cinq cents[23], et si un bon nombre sont tout à fait délabrées et sans intérêt, il en est d'autres et non des moindres, qui s'offrent à nous avec leurs peintures, leurs sculptures, les portraits et les noms des donateurs, telles qu'elles furent aménagées du VI^{e} au X^{e} siècle. À lui seul, le Ts'ien-fo-tong vaut le voyage, du moins pour les premiers qui

> l'explorent méthodiquement. Vous souhaitiez à notre mission un site bien à elle ; je ne crois pas que le passage antérieur d'autres voyageurs, même de M. Stein, nous ait ici beaucoup nui. Un sinologue seul, à ce qu'il me semble, peut relever et utiliser, pour l'explication et l'histoire de ces monuments, les milliers de cartouches et de graffiti qui les accompagnent. Tout est chinois ici ou à peu près ; le chinois domine presque trop. […] Il y a aussi du tibétain, du ouïgour, du mongol en caractères usuels, un peu de brahmi. Mais ces mentions accessoires, où un manant annonce qu'il a brûlé de l'encens dans les grottes, n'ont qu'un intérêt épisodique. Tout le fond est chinois[24].

De ces grottes, Paul Pelliot remarque tout de suite qu'elles ne sont « pas absolument de type kachgarien ». Il fait ainsi référence aux Trois Grottes de Kachgar, oasis du Xinjiang qu'il vient de quitter. Ces grottes, décrites en 1903 par Nikolaï Petrovski, consul russe à Kachgar et membre de la Société impériale russe d'archéologie, n'avaient pas d'entrée : le seul accès possible était celui des « trois fenêtres ». Peu profondes, la grotte centrale et celle de droite étaient recouvertes « d'un stucage blanc » ; celle de gauche était entièrement nue et ses parois piquetées. La grotte centrale possédait un bouddha taillé dans le sable dur recouvert d'un modelage de paille et de glaise qu'on avait peint – décorations dont il ne restait que « des fragments rouges et verts ». Le bouddha était sans tête… Paul Pelliot avait noté que le stucage était couvert de graffiti où « des Chinois, des Mongols, des Turcs avaient relaté leur visite ». Si l'espoir de trouvailles fut déçu, Pelliot mit cependant la main sur un morceau de planchette « qui se trouva porter des caractères en brahmi ». Ce qui était le premier vestige d'écriture hindoue qu'il retrouvait dans la région.

Au Ts'ien-fo-tong, en revanche, un chapiteau « sévère » lui fait penser à de l'art égyptien. Si les encorbellements sont rares, ces éléments sont figurés par la peinture « au lieu d'être réellement aménagés en étages superposés ». Cependant, la décoration des grottes des Mille-Bouddhas est du même style « sino-indien » qu'à Kachgar – « je dirais bien indochinois, par scrupule d'origine, mais le terme prêterait à confusion, et d'ailleurs les artisans des grottes étaient ici chinois ». Ces peintures sont « parfaitement chastes ». Et Paul Pelliot ajoute : « Malgré la domination tibétaine qui s'est exercée dans la région, quelques statuettes récemment apportées par des pèlerins mongols sont, dans les grottes, les seuls spécimens, à tous points de vue fâcheux, des obscénités du tantrisme[25]. »

Il répartit les grottes « en deux grandes séries qui répondent évidemment à des âges différents. Partout j'ai trouvé une superposition d'un style usuel, plus clair, mais aussi plus figé, sur un style archaïque où les

noirs dominent et dont la composition et le dessin témoignent d'une certaine spontanéité ». Pelliot scinde même en deux époques le style archaïque, qui va « jusque vers le milieu du VIIIe siècle », mais avoue être incapable de fonder leur chronologie sur des « raisons sérieuses ». Le style « usuel » arrive, lui, « au seuil du XIe siècle ».

Dans une lettre datée du 30 mai 1908, il dit distinguer « trois grandes époques, que pour ne rien préjuger des dénominations futures, je qualifierai présentement de style primitif, style archaïque et style usuel ; le style primitif va du Ve siècle à l'avènement des T'ang (début du VIIe siècle) ; le style archaïque couvre à peu près tout le VIIe siècle ; le style usuel, avec diverses nuances, s'étend de la fin du VIIe siècle jusqu'au XIe siècle. Les époques postérieures, la fin des Song, les Yuan et les Ming, ne sont représentées que par des réfections partielles, dont la part est facile à faire ; les restaurations de la dynastie actuelle portent presque exclusivement sur des antichambres ou sur des statues ; elles n'ont aucune valeur pour l'histoire de l'art, mais il est heureusement facile de les éliminer ».

Après avoir décrit des stèles qui parsèment le site et commencé, pour Émile Sénart et ses collègues de la Société asiatique, un rapide inventaire des richesses de la « Bibliothèque médiévale » (grotte 17), Paul Pelliot précise le nom de l'ensemble. « Ce nom de Ts'ien-fo-tong est moderne ; il n'apparaît pas dans les manuscrits. Sur les stèles, il est question du Mo-kao-k'ou ; Siu Song et M. Chavannes y ont vu le nom d'une grotte spéciale, la grotte d'une hauteur sans égale. Mais cette interprétation, grammaticalement juste, ne tient pas devant les faits. » Paul Pelliot les présente et conclut :

> Il me paraît évident que Mo-kao-k'ou [n'est] pas le nom d'une grotte déterminée, mais de tout le Ts'ien-fo-tong, et doit être traduit au pluriel par « grottes d'une hauteur sans égale ». C'est sans doute par analogie avec le Mo-kao-k'ou que le village le plus voisin portait le nom de Mo-kao-hiang, le « Village d'une hauteur sans égale ».
>
> Les grottes étaient seulement des sanctuaires ; les moines n'y vivaient pas. Au pied de la falaise, le long du filet d'eau [qu'une inscription] qualifie de « grand fleuve », devaient s'élever les monastères […]. Au printemps, on jouit autour de ces temples d'un frais ombrage ; c'est sans doute ce que veut dire encore l'auteur de l'inscription […] quand il parle du « vent qui chante dans les arbres de la *bodhi* » et de la « rosée qui tombe goutte à goutte dans l'étang du *dhyâna* ». Il n'est pas possible d'énumérer actuellement les anciens temples. Pas mal de noms apparaissent sur les cartouches des grottes, mais sans que rien indique si tel monastère était situé près des grottes ou seulement dans la région de Touen-houang. Les manuscrits mêmes ne nous renseigneront pas directement par les cachets qu'ils portent, car ces cachets sont divers, et

bien des livres ont pu émigrer d'un temple à l'autre, comme c'est évidemment le cas pour les textes taoïques, manichéens, nestoriens, qui se retrouvent ici[26].

Paul Pelliot présente ainsi la grande découverte qu'il fit de la « Bibliothèque médiévale » : « J'en viens enfin à la grande nouvelle. À deux reprises déjà, et dès Ouroumtchi, je vous ai parlé de la découverte de manuscrits bouddhiques écrits sous les T'ang qui a été faite ici en 1900 par le Wang tao, "le taoïste Wang". Mais lors de notre première visite, la niche qui abrite ces documents était fermée à clef, et le Wang tao n'était pas là. » Paul Pelliot raconte qu'il va chercher le moine à Touen-houang, qu'il le trouve, que le moine promet de venir, mais que, lorsqu'il arrive aux grottes, il a « oublié » la clef.

Paul Pelliot attend, apprend qu'Aurel Stein est passé par là six mois plus tôt, qu'il a « travaillé dans la grotte pendant trois jours », qu'il a « acheté officiellement un certain nombre de manuscrits, au su du mandarin local », et, au dire du moine, qu'il a laissé une « somme rondelette, pour s'en faire céder davantage ». Paul Pelliot est très directement « fixé sur la procédure à adopter » : il va payer le droit de visiter et de consulter ; il achètera ce qu'il souhaite emporter.

> Enfin, la clef arriva, et le 3 mars, pour le mardi gras, je pus entrer dans le saint des saints ; je fus stupéfié. Depuis huit ans qu'on puise à cette bibliothèque, je la croyais singulièrement réduite. Imaginez ma surprise en me trouvant dans une niche d'environ 2,5 mètres en tous sens, et garnie sur trois côtés, plus qu'à hauteur d'homme, de deux et parfois trois profondeurs de rouleaux. D'énormes manuscrits tibétains serrés entre deux planchettes par des cordes s'empilaient dans un coin ; ailleurs des caractères chinois et tibétains sortaient du bout des liasses. Je défis quelques paquets. Les manuscrits étaient le plus souvent fragmentaires, amputés de la tête ou de la queue, brisés par le milieu, parfois réduits au seul titre ; mais les quelques dates que je lus étaient toutes antérieures au XI^{e} siècle…

Paul Pelliot estima le nombre de manuscrits à « quelque 15 000 à 20 000 » (on parlera plus tard de 50 000) pour lesquels il n'aurait pas vu la fin de son travail avant six mois. Il fit « deux parts : l'une de crème, de gratin, de ce qu'il fallait se faire céder à tout prix, et l'autre qu'on tâcherait d'obtenir, tout en se résignant, le cas échéant, à la laisser échapper ». Il travailla trois semaines durant, « abattant [jusqu'à] mille rouleaux par jour ». Il prenait aussi une image de vitesse automobile pour se faire comprendre : « Le 100 à l'heure accroupi dans une niche, allure d'automobile à l'usage des philologues. J'ai ralenti ensuite. D'abord j'étais un peu fatigué, la poussière des liasses m'avait pris à la gorge ; et aussi mes

négociations d'achat m'incitaient à gagner du temps, autrement dit à en perdre… » La niche où il était accroupi et travaillait à la lueur d'une chandelle était en fait le vide laissé par les prélèvements d'Aurel Stein…

Le 27 avril 1908, Charles Nouette « va porter à Touen-houang le volumineux courrier (114 cartes postales, 24 lettres), que nous expédions, y compris ma lettre de 75 pages à Sénart sur la bibliothèque du Ts'ien-fo-tong[27] ». En mai, Paul Pelliot achète enfin ses trouvailles : le 8, pour « 80 taels » (environ 40/37 grammes d'argent), des peintures et sculptures ; le 12, il règle l'achat des livres retenus ; le 14, pour 200 taels, il obtient du moine Wang trente-huit grandes peintures, « plus des bois »… Le 28 mai 1908, il note : « Je prends aujourd'hui mes trente ans. » La mission partira peu après, emportant « 430 clichés 18/24 et un certain nombre de 9/12, ces derniers surtout pour de petites inscriptions ; pour la suite de la route nous n'aurons plus qu'une centaine de 9/12 et deux douzaines de 18/24… ».

Dans sa lettre à Émile Sénart, Paul Pelliot note que le bouddhisme, « né chez un peuple [celui de l'Inde] où l'histoire n'a jamais pu fleurir, [a] acquis en Chine le sens des précisions et la valeur des dates, au lieu que le taoïsme, indigène dans le pays au monde qui possède la plus belle suite d'annales, s'y [est] voilé comme à plaisir d'un impénétrable nuage de fictions et d'incertitudes. Et sans doute le paradoxe n'est qu'apparent, et on pourrait en rendre raison par des causes qui tiennent de la nature intime comme de l'histoire des deux religions. Le fait brutal n'en subsiste pas moins : il n'y a pas de chronologie taoïque ». Et de préciser que sa découverte permettra d'« apporter un peu d'ordre ».

Paul Pelliot n'entreprend pas tout de suite d'énumérer les œuvres qu'il a recueillies, parce que, comme il l'écrit, « dans l'état actuel de nos connaissances, cette énumération ne dirait rien à personne ». C'est évident.

Toutefois, cent ans plus tard, nous pouvons relever que l'illustre sinologue a mis la main sur un commentaire très important du livre de Lao-tseu, le *Daodejing* ou *Livre de la Voie et de la Vertu*[28] ; sur des ouvrages prenant parti dans la querelle de « près de dix siècles » entre bouddhistes et taoïstes ; sur un fragment indéniablement manichéen ; sur un petit rouleau en trois morceaux, mais complet, « intitulé *Éloge des trois Majestés de la Religion brillante du Ta-t'sin* » – un texte nestorien[29] qui est un éloge de la Trinité, et où figurent les noms d'Eloha, du Messie et du Saint-Esprit… ainsi que ceux des « princes de la loi », les apôtres et les évangélistes : « Yu-han-nan (Jean), Lou-kia (Luc), Mo-kiou-ts'eu (Marc) et Ming-t'ai

(Matthieu) ». Par une note qui figure en marge du texte, on apprend que trois cent cinquante ouvrages du nestorianisme sont parvenus en Chine à partir de 635 de notre ère.

Née de l'estampage, qui permettait de reproduire les inscriptions d'une stèle sans risque d'erreur de copiste, l'imprimerie fut une invention chinoise. Quatre siècles avant les « inventeurs » rhénans, les moines du Ts'ien-fo-tong possédaient la technique, étant passés du relevé des inscriptions, en creux sur la pierre, à la xylographie. Du blanc du papier dans le noir de l'encre à la marque de l'encre sur le papier – invention chinoise du XI^{e} siècle. Les textes étaient reproduits en de multiples exemplaires par une simple pression du papier sur les caractères ou le dessin encrés. La grotte aux manuscrits en apportait la preuve. Paul Pelliot le précise :

> Au cours de cette lettre, j'ai fait allusion aux « classiques sur pierre » gravés sous les Han et les T'ang. Avant l'invention de l'imprimerie, c'était là, pour les Chinois, un moyen d'échapper aux fautes des copistes et de conserver un texte dans sa pureté. De bonne heure, on s'avisa de lever des estampages, en blanc sur noir, des textes ainsi gravés ; c'est peut-être par un simple renversement de ce procédé que, laissant les caractères en relief au lieu qu'ils fussent en creux, on aboutit à la xylographie. Quoi qu'il en soit, les estampages ne se bornèrent pas à répandre un texte autorisé des classiques. […] Cette coutume des estampages est profondément enracinée en Chine. D'en suspendre dans sa maison préserve d'une foule d'influences mauvaises. Mais à la longue les estampages usent et rongent la pierre ; aussi les collectionneurs s'attachent-ils à recueillir les exemplaires levés le plus anciennement. Ils excellent à les reconnaître […]. Enfin, l'imprimerie a simplifié les choses, et les moines tenaient à la disposition des fidèles, moyennant quelque offrande, des suites indéfinies d'un même Bouddha tamponné sur une sorte de papier de soie à l'aide d'une empreinte de bois.

Arrive le moment où Paul Pelliot tire les conclusions de sa mission. Il se compare à cet érudit italien, Gian Francesco Poggio Bracciolini (1380-1459), dit le Pogge, secrétaire des papes Boniface IX et Eugène IV, qui découvrit et exhuma d'immenses « réserves » d'écrits grecs et latins dans des couvents suisses, allemands, anglais ou français (notamment à Saint-Gall et à Cluny). On remarquera qu'à l'époque de Paul Pelliot, comme à celle de Pétrarque, la « traçabilité » des textes antiques passait par les grandes abbayes chrétiennes. Il précise qu'aucun amour-propre ne l'égare et que les manuscrits « apportent en sinologie deux nouveautés ». La première est qu'il faut faire, « en chinois comme ailleurs, de la critique de textes » et que les manuscrits du Ts'ien-fo-tong « seront d'une grande utilité » car plus anciens que toutes les copies déjà possédées. La seconde nouveauté est que, « pour la première fois en sinologie », il sera possible de travailler sur

pièces d'archives. « Cette fois, écrit-il, nous pourrons voir par des notes privées, par des actes, par des correspondances, ce qu'était en fait, dans une province reculée de la Chine, du VII^e^ au X^e^ siècle, la vie réelle, vie religieuse ou vie civile, que nous ne connaissions jusqu'ici qu'en ses traits généraux et d'après des écrits dogmatiques. Pour ces raisons et d'autres encore, alors que les restaurations du Wang tao nous valent la plus massive découverte de manuscrits chinois qui ait été faite depuis quelques siècles, je me réjouis comme d'une fortune imméritée qu'après huit ans ces manuscrits aient bien voulu m'attendre. » Ainsi se termine cette longue lettre de soixante-quinze pages que Paul Pelliot adressa au président de la Société asiatique, le 26 mars 1908[30].

De retour à Pékin, Paul Pelliot reçut chez lui, en sa résidence de Babao Alley, un groupe d'érudits chinois et de collectionneurs, parmi lesquels Luo Zhenyu[31], qui publiera, en trois fascicules, des photographies de quelques-unes des découvertes faites à Touen-houang – Dunhuang –, ce qui suscitera « une très vive émotion ».

Le sinologue français autorisa les lettrés chinois à « voir de leurs yeux » ce qu'il emportait en France et qu'il avait payé, selon ceux-ci, « un prix dérisoire ». C'était le prélude officieux à la création de l'Institut d'archéologie à l'Académie chinoise des sciences. C'était aussi le prélude à une globalisation de la culture chinoise.

> Luo Zhenyu apprend que plus de 8 000 manuscrits se trouvent encore dans la Grotte de la Bibliothèque. Il se rend compte que, si ces manuscrits ne sont pas rapidement transférés à Pékin, ils courent le risque de disparaître purement et simplement. Grâce aux efforts combinés de Luo Zhenyu et d'autres érudits, le ministère de l'Éducation prend un décret qui ordonne la récupération des manuscrits restants. Fu Baoshu est chargé d'organiser le transfert des manuscrits de Dunhuang à Pékin. Il laisse les manuscrits tibétains à Dunhuang. Peu après, la révolution de 1911 renverse la dynastie Qing, et le gouvernement a trop à faire pour s'occuper des manuscrits de Dunhuang. Après plusieurs détours, ils finissent par rejoindre la Bibliothèque métropolitaine de Pékin. Ces 8 697 manuscrits de Dunhuang constituent à ce jour encore la plus grande partie des documents de Dunhuang possédés par la Bibliothèque nationale de Chine. Par la suite, les collections de cette dernière ont été enrichies grâce à des subventions gouvernementales, à des dons du public et à des achats de la Bibliothèque ; aujourd'hui, le nombre total de manuscrits en possession de la Bibliothèque nationale de Chine s'élève à environ 16 000[32].

Le 25 février 1910, de retour à Paris, Paul Pelliot présenta son rapport devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres[33]. Exprimant sa reconnaissance, il rappela qu'il était devenu, onze ans plus tôt, pensionnaire

de l'École française d'Extrême-Orient, et que ce fut grâce à l'Académie que la mission de 1906 avait pu s'organiser et se poursuivre. Il rappela aussi que les missions s'étaient longtemps succédé au Turkestan chinois mais que la France, alors, était absente. « Quand nous nous mîmes en route en 1906, les meilleures places étaient prises. […] Nous n'avions pas dans le pays, comme les Russes et les Anglais, des consuls et des compatriotes pour nous renseigner et nous seconder. »

Si Paul Pelliot renonçait à « exposer systématiquement des résultats », nous l'avons vu, il allait évoquer succinctement, « au point de vue archéologique », les trois principales étapes du voyage : à savoir l'exploration d'une petite oasis entre Kachgar à l'ouest et Koutchar à l'est du Taklamakan, la « minuscule oasis » de Toum-chouq… puis Koutchar et surtout le Ts'ien-fo-tong de Touen-houang.

Paul Pelliot nous apprenait que les vestiges de Toum-chouq sont exemplaires de l'art gréco-bouddhique qui survécut dans ces parages pendant près d'un millénaire. La mission rapportait, dans ce style, trois panneaux d'un bas-relief représentant la vie de Bouddha. En six semaines de fouilles dans les ruines d'un temple, la mission découvrit aussi nombre de statuettes et de têtes moulées qu'une cuisson supplémentaire, due à l'incendie, avait protégées de la destruction.

*

Paul Pelliot l'intrépide a été précédé en Chine par un grand intellectuel et archéologue, Édouard Chavannes (1865-1918), précurseur de la cohorte de chercheurs qui allaient s'investir dans l'archéologie chinoise, allant au-delà du pittoresque – les jésuites du XVII^e^ siècle et les marchands des deux siècles suivants ne la pratiquèrent qu'en prédateurs collectionneurs. Lors d'un premier séjour à Pékin, où il arrive en 1889, à 24 ans, à sa sortie de l'École normale supérieure et après un diplôme de chinois acquis à l'Institut des Langues orientales, Édouard Chavannes fait une découverte de première importance : l'histoire chinoise ancienne racontée par le *Shiji* du lettré Se-ma T'an et de son fils Se-ma Ts'ien, lesquels vécurent au II^e^ siècle avant notre ère ; c'est l'*Enquête* d'Hérodote en quelque sorte. Chavannes en donnera une traduction avec cet avertissement :

> Les Chinois n'ont pas la même conception de l'histoire (que nous) ; elle est, pour eux, une mosaïque habile où les écrits des âges précédents sont placés les uns à côté des autres, l'auteur n'intervenant que par la sélection qu'il fait entre ces textes et la plus ou moins grande habileté avec laquelle il les raccorde. L'œuvre conçue de la sorte se constitue par juxtaposition. Elle est si impersonnelle que, lorsqu'il s'agit d'événements dont l'auteur a pu être le témoin, on est en droit de se demander s'il parle en son nom, quand il les relate, ou s'il ne fait que copier des documents ; quand on est familier avec les procédures de composition de la littérature chinoise, on adopte la seconde hypothèse dans presque tous les cas où l'écrivain ne dit pas formellement qu'il exprime sa propre pensée[34].

Édouard Chavannes résuma la biographie des deux auteurs telle que Se-ma Ts'ien la donnait au cent trentième et dernier chapitre des *Mémoires historiques*. Il présente d'abord Se-ma T'an, le père, qui portait le titre de grand astrologue, et s'interroge sur les relations entre les fonctions de grand astrologue et d'historien.

> L'astrologie, écrit-il, établissait une connexion entre les phénomènes célestes et les événements qui se passaient sur la terre ; par là même elle était amenée à dresser un catalogue des faits ; ces registres devaient avoir quelque analogie avec les *commentarii* rédigés par les grands pontifes de Rome ; Caton reprochait au pontife de s'attacher surtout à noter quand sévit une famine ou quand se produit une éclipse ; de même la plus ancienne histoire chinoise se plaît à raconter des prodiges et peut-être devons-nous y voir un reste des archives des vieux astrologues […]. Ainsi *Se-ma T'an*, lorsqu'il entreprit de retracer les événements qui s'étaient passés depuis les temps les plus reculés jusqu'à son époque, fit une œuvre entièrement originale ; si ses fonctions lui donnèrent un facile accès à tous les documents de l'Antiquité, ce ne fut pas tant que chargé de ces fonctions qu'il écrivit ; il fut un historien, mais non pas un historiographe[35].

Le grand sinologue nous offre sur la haute civilisation de la Chine ancienne une lecture qui dépasse de beaucoup les résultats qu'il pouvait attendre, dans le même temps, de ses seules recherches sur le terrain :

> La terre est l'élément primordial ; elle est vaincue par le bois, vaincu à son tour par le métal ; le métal est détruit par le feu qui disparaît devant l'eau ; la terre enfin triomphe de l'eau et le cycle recommence. Au temps de l'empereur *Ou*, *Se-ma Ts'ien* et d'autres montrèrent qu'on devait être à leur époque sous la puissance ou la vertu de l'élément terre ; on adopta leur manière de voir pour régler les lois, les institutions, les cérémonies et les mesures en tenant compte de certaines concordances mystiques entre les éléments, les sons, les couleurs, les saveurs, les qualités morales et les points cardinaux ; on édifia ainsi un système cosmologique et social aussi vaste que fragile[36].

Les textes anciens conduisent aux monuments. Édouard Chavannes explora les sites dont il avait lu les descriptions. Son attention s'attacha tout particulièrement aux sculptures sur pierre « des deux dynasties Han » (206 av. J.-C. à 220 de notre ère). Il en releva les inscriptions – notamment celles

qui ornent la « porte de Pékin par où sort la route de Kalgan » – et les traduisit. Il s'intéressa également aux récits des pèlerins bouddhistes qu'il découvrait aussi bien dans les manuscrits que dans les inscriptions et même sur les écailles de tortue porte-bonheur et divers ossements. Les relations qu'il mit au jour, entre la Chine et l'Inde des Xe et XIe siècles, entraînèrent une polémique avec un professeur de chinois de Leyde, Gustav Schlegel (1840-1903), cofondateur avec Henri Cordier (1849-1925) de la grande revue des sinologues, *T'oung Pao* (« Faire savoir »), ce qui ajouta à sa notoriété. À son retour en France, avec notamment un millier et demi de photos, ses travaux furent à ce point remarqués qu'il devint titulaire de la chaire de langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues au Collège de France (1894). Parmi ses auditeurs enthousiastes, on trouve Paul Pelliot, Victor Segalen, Henri Maspero…

Son immense savoir demeure peu accessible aux non-sinisants en raison du décryptage érudit du chinois qui émaille ses textes. Dans la brève introduction qu'il donna, par exemple, à *Six monuments de la sculpture chinoise* (1914), il définissait ainsi son rôle – qui n'est pas sans rappeler ce qui s'était lu, jadis, à propos des fouilles de Pompéi, quand les premiers amateurs dessinaient les « antiques ». Les pièces, écrit-il, sont visibles « à Paris, soit chez les importateurs, soit chez les collectionneurs, soit dans les expositions auxquelles les uns et les autres confient leurs plus précieux trésors. Parmi ces monuments, il en est qui sont intéressants pour l'histoire de l'art, pour l'archéologie ou pour l'épigraphie ; il est fort désirable que, au moment de leur passage, on les photographie et on les étudie pour que le souvenir en soit conservé après que les hasards des ventes les auront dispersés[37]… ».

En somme, il s'agissait de méthodes modernes par lesquelles Édouard Chavannes a vraiment ouvert la voie à l'archéologie de la Chine. Nous constatons également qu'au tout début du XXe siècle l'archéologie était toujours l'affaire (privée) des marchands et des collectionneurs. Les premiers grands musées s'en enrichiront plus tard. Le musée Guimet est inauguré en 1889, mais ne sera rattaché à la direction des Musées de France qu'en 1927. Le musée Cernuschi ouvre en 1898… Édouard Chavannes mourra, épuisé à la tâche, en janvier 1918.

*

1918… Au moment où s'éteint Édouard Chavannes, Paul Pelliot, devenu capitaine d'artillerie, est à nouveau en mission en Chine. Attaché militaire, il est l'homme de Stephen Pichon, l'ancien résident de Pékin, devenu ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement de Clemenceau en novembre 1917. Il s'agit, pour Pelliot, d'assurer la libre circulation des trains sur la ligne du Transsibérien et d'interdire l'envoi de matériel de guerre et de matières premières vers la Russie bolchevique depuis Vladivostok. C'est, du moins, ce que son rapport propose à l'état-major : « Interdire l'accès du Pacifique à l'ennemi et lui enlever ainsi la possibilité d'y développer une action sous-marine[38]. » C'est dans ce but que le gouvernement français et l'état-major décident de soutenir l'ataman cosaque Grigori Semenov et son second, le « baron balte » Roman von Ungern-Sternberg. Tous deux ont servi sous les ordres de Wrangel – le « Russe blanc » en guerre contre les bolcheviks. L'Armée rouge est vaincue (provisoirement) et bat en retraite, libérant momentanément la Transbaïkalie. C'est ainsi que Pelliot passa dans le camp anticommuniste pour le reste du siècle – sans doute la raison de son « oubli » durant des générations…

Paul Pelliot rentre en France en 1919, marié, et reprend ses recherches parmi les sinologues. Henri Cordier, bibliographe, sinologue et historiographe de l'Extrême-Orient, lui fait une place dans sa revue *T'oung Pao*, dont le sous-titre énonce le programme : *Archives pour servir à l'étude de l'histoire, des langues, de la géographie et de l'ethnographie de l'Asie orientale (Chine, Japon, Corée, Indo-Chine, Asie centrale et Malaisie)*. Fondée trente ans plus tôt par Henri Cordier et Gustav Schlegel, après le huitième Congrès international des orientalistes tenu à Stockholm et Christiania, cette revue savante se consacre principalement aux recherches. Elle est imprimée à Leyde, aux éditions Brill – une des rares maisons d'édition européennes dont l'imprimerie possédait, à ce moment-là, des caractères chinois et japonais. Cordier, son directeur français (la revue est franco-hollandaise), est professeur aux Langues orientales et à l'École libre des sciences politiques. Le codirecteur hollandais appartient à l'université de Leyde – la tradition s'est perpétuée.

Bien que n'étant pas attesté par l'université, Henri Cordier a joué un rôle considérable dans la découverte de la Chine ancienne par l'Occident.

Il naît à La Nouvelle-Orléans (Louisiane) le 8 août 1849. Ses parents, Ernest Eugène Cordier et Victoire Oudin, étaient d'origine française. Trois

ans plus tard, le jeune Henri et sa mère, enceinte d'un deuxième enfant, s'installent à Lisieux d'où le père est originaire. Ce dernier, appelé par ses affaires en Chine, est rejoint par sa femme et son plus jeune fils. Henri est pris en charge par la famille du peintre Caillebotte, à laquelle il est apparenté. Il se voulait chartiste, son père lui prédit un avenir « dans les affaires » et l'envoie à Shanghai, où il entre dans la maison de commerce américaine Russell & C°. Il y occupe bientôt un poste important. Fin mars 1876, il quitte la Chine pour un congé… mais, au moment de retrouver Shanghai, en mars 1877, un télégramme lui propose le poste de secrétaire de la Mission chinoise d'instruction qui arrive en France sous la direction de Li-Foung-Pao, « ministre intérimaire ». Cordier ne revint jamais en Chine…

S'il avait appris le chinois, nécessaire au commerce et à ses fonctions de bibliothécaire, il « n'avait pas d'accès direct » aux textes classiques[39]. Néanmoins, le gouvernement impérial l'avait fait « mandarin de troisième classe ». Il avait profité de ses loisirs pour voyager dans tout l'Empire et s'était lié à « quelques travailleurs sérieux qu'il y avait alors là-bas[40] ». Depuis 1871, il était bibliothécaire honoraire de la North China Branch of the Royal Asiatic Society et se consacrait à un premier catalogue méthodique. Il avait aussi réuni une importante bibliothèque chinoise qu'il destinait à Paris. Malheureusement, ce trésor, embarqué avec de très belles sculptures cham[41] (centre et sud du Vietnam actuel), fut perdu au cours du naufrage du *Mékong*[42] devant le cap Gardafui (Ras Hafun), la corne de l'Afrique, dans la nuit du 17 au 18 juin 1877. Si la plupart des trois cents passagers et des membres de l'équipage du paquebot furent sauvés par l'arrivée du vapeur anglais *Glenartney*, toute la cargaison fut engloutie dans les flots ou pillée par les pirates somalis.

En 1881, Henri Cordier fut chargé de cours à l'École nationale des langues orientales où il enseigna l'histoire, la géographie et les lois de la Chine et du Japon. Il fut membre de l'Institut, vice-président de la Société asiatique et élu président de la Société de géographie en 1924. Il est mort le 16 mars 1925, à Paris, en montant les marches de l'hôtel Majestic.

*

Contemporains de Paul Pelliot et le plus souvent élèves d'Henri Cordier aux Langues orientales ou contributeurs de *T'oung Pao*, des personnages

aussi divers que Victor Segalen, Augusto Gilbert de Voisins, Jean Lartigue ou Henri Maspero eurent en France un rôle considérable dans la découverte de la brillante civilisation chinoise par le grand public. Plusieurs missions archéologiques furent décidées dans la décennie qui précéda la guerre de 1914-1918.

En janvier 1910, Victor Segalen, médecin militaire français, officier de marine, fit étape à Shanghai puis rejoignit Pékin. Il rentrait d'un voyage d'exploration au cœur de l'ancienne Chine, dans la région de Chengdu (la « ville des hibiscus »), capitale de la province du Sichuan (le « Pays des quatre rivières »). Il était également passé par Xi'an (au Shaanxi), qui fut capitale de l'Empire durant onze siècles.

Victor Segalen était né à Brest en 1878. Après des études à l'École de médecine navale de Bordeaux, il avait soutenu sa thèse en 1902. Il s'y était intéressé aux troubles mentaux et aux maladies nerveuses. Par goût personnel, il était attaché au symbolisme en littérature. Devenu médecin-enseigne de deuxième classe, il rejoignit par New York et San Francisco la Polynésie où il fut affecté sur *La Durance*, un vieil aviso à voiles et à vapeur. Cette affectation lui permit de découvrir Tahiti[43]… et Paul Gauguin qui venait de mourir à Atuona, sur l'île de Hiva Oa, aux Marquises. Victor Segalen acheta plusieurs œuvres du peintre (et sa palette). Cette rencontre posthume marqua durablement le jeune médecin dont le premier texte s'intitulait « Les synesthésies et l'école symboliste[44] ».

Après Tahiti, la Chine. En 1908, il suivit les cours de chinois mandarin à l'École des langues orientales et se passionna pour ceux qu'Édouard Chavannes donnait au Collège de France. C'est là qu'il se lia d'amitié avec un autre passionné, le très fortuné Augusto Gilbert de Voisins (1877-1939). Victor Segalen, élève-interprète de la marine, effectua en Chine un stage de deux ans. Il fut rejoint à Pékin, en juin 1909, par Gilbert de Voisins, et les deux amis partirent en août pour Chengdu et le cœur historique du pays. En 1912, Segalen devint le médecin personnel du premier président de la République chinoise, Yuan Shikai (1859-1916). Il en soignera le fils, victime d'un accident. Mais le président, qui allait bientôt s'autoproclamer « empereur » sous le nom de Hongxian, et la corruption généralisée par la révolution le déçurent. Il rentra en France en 1913. Cependant, sa passion pour la Chine le reprit et il accepta une nouvelle mission, cette fois très officielle. Les commanditaires en étaient le ministère de l'Instruction publique et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Victor Segalen

rejoignit Pékin par le Transsibérien, en compagnie de Gilbert de Voisins et de sa belle-sœur, miss Hébert. Ils retrouvèrent Jean Lartigue[45] à T'ien-tsin.

Ce dernier avait fait la connaissance de Victor Segalen, autrefois, chez des amis communs à Bordeaux. Officier de marine, il eut la chance d'être affecté, après les mers froides du Nord, à la Division navale d'Extrême-Orient. À ce titre, il navigua sur le Yang-tseu-kiang deux années durant lesquelles il apprit le chinois. C'est pendant ce premier séjour qu'il rencontra à Chongqing, début 1910, Victor Segalen et Augusto Gilbert de Voisins. Rentré à Paris, il perfectionna son chinois à l'Institut des langues orientales et suivit les cours d'archéologie d'Édouard Chavannes au Collège de France, tout en étant affecté au Service hydrographique de la marine. En 1912, il retourna en Chine pour son stage d'officier-interprète. En février 1914, il fut nommé auprès de la Mission archéologique et géographique de Victor Segalen pour laquelle il était une caution scientifique – Segalen et Gilbert de Voisins étant, eux, encore considérés comme des « touristes » et des amateurs[46]. Aussi Jean Lartigue dut-il effectuer des relevés hydrographiques pour le ministère de la marine pendant la durée de la mission. Mais Victor Segalen, bien que son ami, avait un peu tendance à imaginer que l'enseigne de vaisseau Lartigue ne pouvait « faire autre chose que des plans et des cartes ». Cela créa quelques difficultés pour le classement des plaques, après la mort de Victor Segalen en forêt de Huelgoat, le 23 mai 1919 (ou la veille), lorsqu'il fallut établir, au musée Guimet, la paternité des photographies de la mission… Jean Lartigue, « loin de se mettre en avant », résoudrait le problème en déclarant qu'il s'était agi, en 1914, d'un « travail d'équipe ».

On considère parfois que « la participation active d'Augusto Gilbert de Voisins dans les recherches archéologiques fut inexistante ». Cependant, c'est bien lui qui avait en grande partie financé (à hauteur de 30 000 francs-or) la première expédition dont il dit lui-même qu'elle fut « une aventure agréable, sportive et désintéressée[47] ». Toutefois, à propos de son *Écrit en Chine* ou du livre dont il rêva, *La Grande Diagonale, récit d'un voyage interrompu*, c'est le même qui écrivit à Jean Lartigue : « Dans ces pages de ma main et qui seront corrigées par moi, qu'est-ce qui était au juste de moi et qu'est-ce qui était de vous deux ? Elles me semblent vraiment bien savantes pour Augusto ; j'y affirme des choses que j'ai certes oubliées depuis et que je n'ai peut-être jamais sues[48]. » Cette lettre dactylographiée est conservée par sa famille.

La mission Segalen quitta Pékin par le train le 1er février 1914[49]. Une semaine plus tard, elle se formait en caravane au Henan, à Luoyang, une des anciennes capitales historiques de l'Empire. Victor Segalen et Jean Lartigue organisaient des « raids » de part et d'autre de l'itinéraire ; Gilbert de Voisins accompagnait l'un ou l'autre, ou restait au camp de base. Les découvertes se succédèrent dans un Sichuan où la mission suivit les informations que lui avait volontiers transmises Édouard Chavannes. Elle mit au jour un grand cheval ailé, des tombes de personnages illustres, un cheval écrasant un barbare (sans doute un *Xiongnu*) – une pièce antique dont les chercheurs chinois trouveraient plus tard qu'elle avait été sculptée dans un matériau très dur : la permatite. Victor Segalen, la découvrant, notera qu'elle est « sans conteste de l'année 117 avant J.-C. » et que, grâce à elle, « pour la première fois, l'ère chrétienne est franchie ». Le 16 février 1914, près de Xi'an, il avait entrepris de relever et de photographier le tumulus du « premier empereur », qui régna au IVe siècle avant notre ère et fonda la brillante dynastie des Qin (311-206 av. J.-C.).

« Nous attendions, écrivait Victor Segalen en 1914, un quelconque tas de terre étiqueté d'une stèle moderne, un kiosque ruiné portant le nom attendu. Il n'y a pas de kiosque ni de stèle, mais il n'en est point besoin. Car, lorsqu'on découvre la montagne funéraire, on voit soudain qu'elle occupe sur le sol la même place souveraine que Che-hoang-ti dans les mémoires écrits. »

La lecture d'Édouard Chavannes leur avait appris ceci :

> Dès le début de son règne, Che-hoang avait fait creuser et arranger la montagne Li. Puis, quand il eut réuni dans ses mains tout l'empire, les travailleurs qui y furent envoyés furent au nombre de plus de sept cent mille ; on creusa le sol jusqu'à l'eau ; on y coula du bronze et on y amena le sarcophage ; des palais, [des bâtiments pour] toutes les administrations, des ustensiles merveilleux, des joyaux et des objets rares y furent transportés et enfouis et remplirent [la sépulture]. Des artisans reçurent l'ordre de fabriquer des arbalètes et des flèches automatiques ; si quelqu'un avait voulu faire un trou et s'introduire [dans la tombe], elles lui auraient soudain tiré dessus. […] En haut étaient tous les signes du ciel ; en bas toute la disposition géographique. On fabriqua avec de la graisse [de phoque] des torches qu'on avait calculées ne pouvoir s'éteindre de longtemps. Eul-che (Qin Er-shi, second empereur et fils du précédent) dit : « Il ne faut pas que celles des femmes de l'empereur décédé qui n'ont pas eu de fils soient mises en liberté. » Il ordonna que toutes le suivissent dans la mort […]. Quand le cercueil eut été descendu, quelqu'un dit que les ouvriers et les artisans qui avaient fabriqué les machines et caché les trésors savaient tout ce qui en était, et que la grande valeur de ce qui était enfoui serait donc divulguée ; quand les funérailles furent terminées […], on enferma tous ceux qui avaient été employés comme ouvriers ou artisans […] ; ils ne purent pas ressortir. On planta des herbes et des plantes pour que [la tombe] eût l'aspect d'une montagne. La première année de son règne (209 av. J.-C.), Eul Che-hoang-ti avait vingt et un ans. Tchang Kao était *lang-tchong-ling*

> [eunuque] et était écouté (de l'empereur) dans l'exercice de sa charge ; il fit rendre à Eul-che un édit prescrivant qu'on augmentât le nombre des victimes au temple funéraire de Che-hoang, ainsi que les rites des cent sacrifices offerts aux montagnes et au cours d'eau, et prescrivant aux officiers rassemblés de discuter sur les moyens d'honorer le temple funéraire de Che-hoang. Les officiers réunis dirent tous en se prosternant la tête contre terre : « Dans l'Antiquité, le Fils du Ciel avait sept temples funéraires […] Maintenant, Che-hoang a construit le temple funéraire Ki […] ; d'après l'étiquette qui convient au Fils du Ciel, il faut ne s'acquitter que des sacrifices associés au temple funéraire de Che-hoang. » On détruisit [donc] tous les groupes de sept temples qui avaient été élevés en l'honneur du duc *Siang* et de ses successeurs ; les officiers réunis introduisirent suivant les rites ces sacrifices (dans le temple Ki), afin d'honorer le temple funéraire de Che-hoang qui devint le temple ancestral des empereurs[50].

En mars 1974, des paysans du Shaanxi creusaient un puits au pied de la montagne Li. Située non loin du confluent de la rivière Wei et du Jangzi, au nord-est de la ville de Xi'an, district de Lintong, c'était une terre austère où croissait la forêt et où, l'hiver, se rencontraient des loups. Le puits était situé à environ 1 500 mètres à l'est du tumulus de l'empereur Qin Huang. En creusant, les paysans mirent au jour des fragments de terre cuite dans lesquels se reconnaissaient des représentations d'éléments humains. Ils imaginèrent avoir déterré quelque divinité et, dit Yuan Zhongyi, directeur du Musée de l'armée de terre cuite du premier empereur, « des vieilles femmes brûlèrent de l'encens en s'agenouillant, front contre terre, priant le dieu d'accorder protection et bonheur à toute leur maisonnée[51] ». La suite comporte une cascade d'hésitations et de décisions administratives communes en pareil cas. Jusqu'à ce qu'un journaliste du *Quotidien du Peuple* signale l'événement. Les fouilles sérieuses débutèrent en juillet 1974 – « prologue à l'entreprise archéologique la plus grandiose du monde », écrit Yuan Zhongyi.

Finalement, on découvrit trois fosses contenant plusieurs bataillons de fantassins, des escadrons de cavalerie, des groupes de chars de combat… En tout, huit mille soldats et chevaux de terre cuite qui constituent une gigantesque armée souterraine ordonnée en colonnes et en rangées. Si la symbolique est claire – défendre l'empereur au royaume des morts comme les guerriers de ses armées surent, de son vivant, conquérir des territoires et soumettre ses ennemis –, l'origine et la confection de ces statues suscitent encore des polémiques malgré les solides arguments des archéologues chinois. En effet, les chercheurs ont découvert les noms et les sceaux des artisans – ou du moins le nom des « contremaîtres » qui furent, semble-t-il, au nombre de quatre-vingt-treize. On fit appel tout autant à des potiers « officiels », venus du palais impérial, qu'à des potiers « privés ». Tous

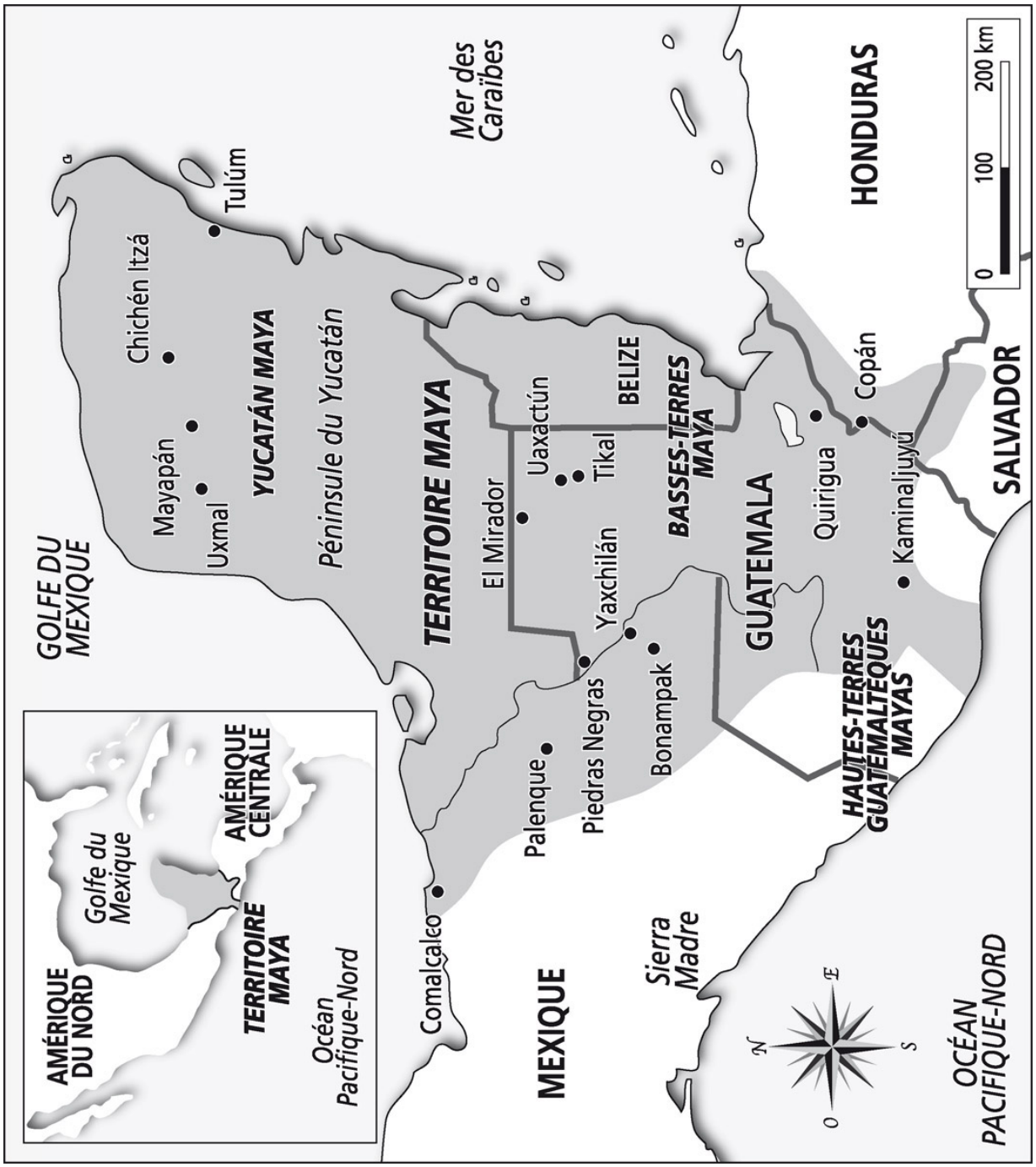
eurent évidemment des assistants. On a estimé à plus de mille le nombre de personnes qui travaillèrent à la réalisation de ce cortège funéraire.

> Après des années de prospections archéologiques, on a découvert, écrit Yuan Zhongyi, que le plan de construction de l'enclos du tumulus de Qin Shuangdi était établi selon celui de Xianyang, la capitale des Qin. […] Les fouilles entreprises dans les fosses de l'armée de terre cuite n'ont dévoilé qu'un angle du trésor souterrain de l'enclos du tumulus de Qin Shihuangdi[52]…

C'est qu'il existe au moins cent quatre-vingts « fosses annexes » : fosse des chevaux et des chars de bronze, fosse des oiseaux de bronze, fosse des musiciens et danseurs, fosse des armures de pierre, écuries, etc. On raconte que celui qui pénétrera dans l'enclos central, 2,13 kilomètres carrés dont les murs entourent le tumulus de l'empereur, risque d'être transpercé par des flèches et des glaives tendus vers les importuns… L'archéologie de la Chine a un grand et fabuleux avenir. En février 1910, soixante-quatre ans avant l'incroyable découverte des guerriers Qin, Paul Pelliot avait eu cette remarque :

> Jadis le savant chinois, d'une culture souvent encyclopédique […], était jaloux de son savoir, et ne communiquait guère aux compatriotes, ses confrères, les livres où il avait puisé ses informations. Mais aujourd'hui, les bibliothèques publiques se multiplient ; des musées naissent çà et là, et une véritable Bibliothèque nationale a été fondée à Pékin voilà quelques mois.
>
> À cette institution nouvelle on a donné un des quatre exemplaires subsistant de la formidable collection de textes réunie au XVIII^{e} siècle par l'empereur K'ien-long et dont une grande partie nous est encore inconnue ; elle a reçu également les anciennes éditions conservées dans certains palais comme ceux de Jehol, ce qui reste, après l'incendie du Han-lin en 1900, enfin et surtout les livres anciens du Neiko. Or cette dernière nouvelle n'a l'air de rien, et personne en effet ne pouvait savoir sur le moment ce que signifiait un tel don. Mais quand on pénétra dans les bâtiments du Neiko où ces livres étaient conservés et qu'on défit les liasses, on s'aperçut qu'il y avait là toute une bibliothèque d'imprimés et de manuscrits du XII^{e} et du XIII^{e} siècle, auxquels depuis le XIII^{e} siècle nul n'avait touché. Comme c'étaient les livres de l'Empereur, il s'était trouvé que personne n'y avait eu accès, pas même les érudits qui, au XVIII^{e} siècle, avaient procédé pour le compte de l'Empereur au dépouillement de toute la littérature chinoise alors connue […]. Sans doute le Turkestan n'est pas inépuisable comme l'Égypte ; déjà on n'emploie plus à Tourfan (au Turkestan), comme il y a dix ans, les feuilles des vieux manuscrits en guise de carreaux pour les fenêtres[53].

Ainsi, en à peine un siècle, une Chine vieille de 3 000 ans est réapparue aux yeux des lettrés du monde entier.



1. Ville de la province du Xinjiang, en Chine, située sur la branche de la route de la Soie qui contournait le désert du Taklamakan par le sud.

2. Aurel Stein, *Œuvres*.

3. L'appellation daterait seulement du XIX^e^ siècle et de l'exploration du géographe allemand Friedrich von Richthofen (*cf.* www.chine-informations.com). De même ont été déterminées une « route d'été » et une « route d'hiver ».

4. Sven Hedin (1865-1952), géographe, topographe, explorateur, auteur de récits de voyage et illustrateur suédois, réalisa, entre autres, les premières cartes détaillées du Pamir, du Taklamakan, du Tibet et de l'ancienne route de la Soie.

5. Aurel Stein, *op. cit.*

6. Le sanscrit est une langue indo-européenne autrefois parlée dans tout le sous-continent indien. Langue de culture utilisée dans les textes religieux, elle est l'apanage d'une élite sociale, notamment les brahmanes.

7. Le sogdien est une langue moyenne iranienne autrefois parlée dans une région recouvrant plus ou moins l'actuel Ouzbékistan et englobant Samarcande et Boukhara. Un dialecte provenant du sogdien est encore parlé dans un groupe de villages situé le long de la rivière Yaghnob.

8. Henri Maspero (1883-1945) est le fils de l'égyptologue Gaston Maspero.

9. Nom générique donné par l'Occident à tous les « rebelles » chinois de la fin du XIX^e^ siècle.

10. Le « Comité de la Forêt des Pinceaux », institut créé sous la dynastie des T'ang, au VIII^e^ siècle de notre ère.

11. Philippe Flandrin, *Les Sept Vies du mandarin français* : *Paul Pelliot ou la passion de l'Orient*, Le Rocher, 2008.

12. Philippe Flandrin, *op. cit*., p. 73 et *sq*.

13. Jules Bobillot (1860-1885), sergent durant la guerre franco-chinoise, se distingua par son courage lors du siège de Tuyen Quang, mais, grièvement blessé, mourut un mois après. Il devint rapidement un héros colonial, symbole du patriotisme promu par la III^e^ République.

14. Numa Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs et des voyageurs français (Asie)*, Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 1992.

15. Principale ethnie chinoise (environ 90 % de la population).

16. Les réformateurs chinois du début du XX^e^ siècle souhaitaient ouvrir le régime impérial à la modernité.

17. Ce général avait protégé le consul français Auguste François quand celui-ci explorait les montagnes séparant le Yunnan du haut Tonkin afin d'y construire la ligne de chemin de fer montant de Haiphong.

18. Religion introduite (ou diffusée) par Li Mha-hong (env. 650-env. 730), érudit chinois.

19. Cité par Philippe Flandrin, *Les Sept Vies du mandarin français : Paul Pelliot ou la passion de l'Orient*, *op. cit.*, p. 158.

20. Paul Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, énorme et admirable ouvrage proposé par Les Indes savantes, le musée Guimet et la Réunion des Musées nationaux, 2008. Plusieurs pages du premier trimestre 1908 sont malheureusement perdues…

21. Paul Pelliot, *op. cit*., p. 260, 14 février 1908.

22. Province du Xinkiang autour de la cité de Kachgar.

23. Paul Pelliot, aidé de Charles Nouette qui les photographie, relève environ cent quatre-vingts grottes dignes d'intérêt, dont la fameuse « numéro 17 », la « Grotte aux manuscrits ».

24. Paul Pelliot, lettre à Émile Sénart, *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, « Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-Su », tome VIII, 1908, p. 501-529. Les citations suivantes en sont issues.

25. Doctrine bouddhiste expliquant l'origine du monde par le *yoni* (vagin) et le *lingam* (phallus).

26. Lettre à Émile Sénart, « Ts'ien-fo-tong, 30 avril 1908 », *in* Paul Pelliot, *Carnets de route*, *op. cit.*, p. 417-418.

27. Paul Pelliot, *Carnets de route*, *op. cit.*, p. 293. C'est ce texte qui paraîtra dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, tome VIII, 1908.

28. Lao-tseu vécut du milieu du V^e^ siècle au milieu du IV^e^ siècle avant notre ère. On lui attribue cet ouvrage.

29. Le nestorianisme est né d'une thèse développée par un prêtre d'origine persane, Nestorius (381-451), devenu évêque de Constantinople, selon lequel deux personnes (humaine et divine) coexistent en Jésus-Christ et que Marie, personne créée, ne peut pas avoir enfanté un Dieu. Elle est seulement la « mère du Christ ». Considéré comme une hérésie, le nestorianisme fut condamné au concile d'Éphèse, à la Pentecôte 431. Il en demeure aujourd'hui plusieurs variantes du christianisme, dont l'Église catholique chaldéenne.

30. La rédaction du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, où parut la lettre, ajouta une note où il est dit que Paul Pelliot a entre-temps découvert, plus au nord du Ts'ien-fo-tong, dans « deux grottes dont la décoration est du pur tantrisme tibétain, […] un certain nombre de manuscrits et d'imprimés déchirés du XIII^{e} ou du XIV^{e} siècle ».

31. IDP (International Dunhuang Project) donne les noms suivants : Dong Kang, Luo Zhenyu, Wang Guowei, Wang Renjun, Jiang Fu et Ye Gongchuo.

32. IDP, texte de présentation des collections chinoises (site IDP).

33. Paul Pelliot, *Rapport sur la mission au Turkestan chinois (1906-1909)*, lu au cours de la séance du 25 février 1910 devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et reproduit dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, n° X, 1910, p. 655-660.

34. *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, traduits et annotés par Édouard Chavannes, professeur au Collège de France (collection « Unesco », série chinoise, Adrien-Maisonneuve, Paris, 1967) ; reprise de l'édition inachevée de 1895-1905 ; tome I, avant-propos, p. II et III.

35. *Les Mémoires historiques…, op. cit*., chap. 1, p. XI.

36. *Les Mémoires historiques, op. cit.*, p. XXXV et XXXVI.

37. Édouard Chavannes, *Six monuments de la sculpture chinoise*, Van Oest, Bruxelles-Paris, 1913 (*Ars asiatica*).

38. Philippe Flandrin, *Les Sept Vies du mandarin français* : *Paul Pelliot ou la passion de l'Orient*, *op. cit.*, p. 213.

39. Peut-être parlait-il le chinois « comme un compradore de Shanghai », ainsi que le dit, un peu méprisant, René Leys dans le roman éponyme de Victor Segalen ?

40. Paul Pelliot, *Carnets de route*, *op. cit.*, p. 3.

41. Quelques-unes ont été récemment retrouvées (1995) par une expédition dirigée par Robert Stenuit sur le cargo *Scorpio*, équipé pour les recherches sous-marines.

42. Le *Mékong* était le cinquième paquebot d'une série construite pour les Messageries maritimes. Lancé aux chantiers de La Ciotat le 1er mai 1870, il assurait la liaison entre Marseille et l'Extrême-Orient.

43. Il publiera en 1907, sur Tahiti, un ouvrage inclassable, *Les Immémoriaux*, qui est à la fois un « roman des stèles », une réflexion de « poète anthropologue » et une annonce de ce que, vingt ans plus tard, exalteront les surréalistes.

44. Paru dans *Le Mercure de France* en 1902.

45. Jean Lartigue (1886-1940) fut un héros des fusiliers-marins de l'amiral Ronarc'h (à Ypres) en 1914. Devenu contre-amiral, commandant de l'aéronavale, il sera tué dans le bombardement allemand de Rochefort, le 22 juin 1940. Sur la Chine, son importance de géographe et d'archéologue commence à être reconnue.

46. C'est le sens de la remarque de Philippe Rodriguez, auteur de la très intéressante note biographique sur Jean Lartigue in Missions *archéologiques françaises en Chine, photographies et itinéraires, 1907-1923*, édité par Les Indes savantes, le musée Guimet et la Réunion des Musées nationaux, 2004. Ouvrage qui « oublie » Paul Pelliot. À propos de la mission de 1909 et de la rencontre « de cinq jours » avec Lartigue, à Chongqing, Philippe Rodriguez écrit : « Victor Segalen et Augusto Gilbert de Voisins effectuaient une expédition *touristique* et archéologique non officielle » (p. 49). Voir aussi la citation suivante, extraite de la page 51 du même ouvrage.

47. Cité par Esclarmonde Monteil dans sa note biographique sur Gilbert de Voisins, in *Missions archéologiques françaises en Chine*, *op. cit.*, p. 44.

48. Esclarmonde Monteil, *op. cit*.

49. Le 11 août 1914, les trois archéologues apprendront la déclaration de la guerre par un télégramme parvenu à Lijiang (nord-est du Yunnan, sur le Yang-tseu-kiang). Ils rentreront en France par le train qui rallie désormais Yunnanfou à Haiphong puis par un paquebot des Messageries maritimes. Victor Segalen et Jean Lartigue serviront chez les fusiliers-marins puis dans des missions diverses, Gilbert de Voisins dans l'artillerie.

50. *Les Mémoires historiques…*, *op. cit*., tome II, p. 193 et *sq*.

51. Yuan Zhongyi, « Un spectacle fabuleux et grandiose pour l'histoire culturelle de l'humanité : l'armée en terre cuite des Qin », in *Les Soldats de l'éternité*, catalogue de l'exposition de 2008 à la Pinacothèque de Paris.

52. Yuan Zhongyi, *The Terra Cotta Army in the Mausoleum of Qin Shihuang*, 1999.

53. *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, n° X, 1910, p. 655-660.

2
Au plus profond de la forêt verte

Bien avant que la terre maya ne devienne une destination touristique, des voyageurs aventureux s'enfoncèrent dans sa forêt tropicale. La végétation avait enveloppé des ruines dont les traces figuraient dans les écrits des Européens contemporains de la conquête des années 1520. Deux siècles de silence avaient suivi, à la suite de l'interdiction faite par le roi d'Espagne de s'approprier la culture ancienne. Le peuple maya lui-même avait déserté ses anciennes cités et ses temples, dont les pierres, parfois, avaient servi à la construction d'églises et de palais baroques.

Le territoire des Mayas se situe en Amérique centrale, de l'isthme de Tehuantepec (au sud du Mexique) jusqu'au Honduras et au Salvador, en incluant le Guatemala et le Belize[1]. Il recouvre un ensemble géographique souligné au sud par la courbe ardue des hautes terres, lesquelles dominent l'étroite plaine côtière du Pacifique. Les montagnes de la Sierra Madre de Chiapas et la Meseta de San Cristobal encadrent la *Depresion central*, la faille où coule le Rio Chiapas. Une ligne continue de volcans fait suite à ces montagnes, depuis le Tacaná, près de la ville de Tapachula à la frontière avec le Guatemala, jusqu'au Quezaltepeque, qui gronde aux portes de la capitale du Salvador et commande à huit volcans. Le Tajumulco, au Guatemala, qui culmine à plus de 4 200 mètres, est le plus haut sommet de la région. Il partage sa célébrité avec le Fuego, le Santa Maria, l'Acatenango, etc., lesquels ourlent l'océan Pacifique d'une barrière de feu.

Vers le nord, les montagnes s'inclinent pour former le plateau du Yucatán, la presqu'île que se partagent le Mexique, à l'ouest et au nord, le Guatemala, au sud, et le Belize, à l'est. Les Rios Usumacinta et Grijalva, à gauche, le Hondo et le Mopan, à droite, qui devient le Belize, drainent avec leurs affluents cette *tierra caliente* couverte d'une forêt tropicale terminée

par une savane herbeuse au-delà du vaste quadrilatère guatémaltèque du Petén (Florès). Cet ensemble de collines (moins de 800 mètres d'altitude), de plateaux et de plaines a été divisé un peu artificiellement en basses terres… du Sud, du Centre et du Nord.

Comme partout en Amérique centrale puis au Pérou, des prêtres catholiques accompagnèrent la conquête espagnole et détruisirent nombre d'éléments de la culture et de la civilisation des autochtones. Le plus connu, qui reste aujourd'hui emblématique, fut Diego de Landa (1524-1579), évêque du Yucatán, qui brûla tout ce qu'il put trouver de manuscrits peints et de codex – recueils de lois, de chronologies, d'histoire, d'astronomie, le plus souvent illustrés[2]. Ce Diego de Landa, à qui on fit procès pour cela, est néanmoins l'auteur d'un ouvrage fondateur, *Relacion de las Cosas de Yucatán*, qui rapporte les usages mayas et donne des notions de leur écriture. On l'étudie, aujourd'hui encore, pour les clés indispensables qu'il offre à la recherche. Nous le citons longuement parce qu'il est aussi exemplaire d'un tout premier regard européen sur la géographie et la société de cette Amérique centrale où la terre et la nature restent maîtresses de l'histoire.

> Les premiers Espagnols qui abordèrent au Yucatán furent, à ce qu'on dit, Geronimo de Aguilar, natif d'Ecija, ainsi que ses compagnons. Ceux-ci suivirent, en 1511, Valdivia, qui partait en caravelle pour Santo-Domingo […]. En approchant de la Jamaïque, cette caravelle donna dans les bas-fonds appelés *Las Viboras*, où elle se perdit, et il ne s'en échappa qu'une vingtaine d'hommes qui, avec Valdivia, se jetèrent dans une chaloupe sans voiles : ils voguèrent pendant treize jours sur la mer à l'aide de quelques mauvaises rames et sans vivres aucuns ; près de la moitié de leur nombre étant déjà morts de faim, les autres finirent par aborder à la côte du Yucatán à une province appelée de la *Maya* […].
>
> Ces misérables tombèrent alors entre les mains d'un cacique méchant, qui sacrifia Valdivia avec quatre des autres à ses idoles, et fit ensuite de leurs membres un festin à ses gens. Il garda, pour les engraisser, Aguilar et Guerrero avec cinq ou six autres ; mais ceux-ci étant parvenus à s'échapper s'enfuirent par les montagnes chez un autre seigneur ennemi du premier et moins inhumain qui les retint comme esclaves. Le successeur de ce dernier maître les traita mieux encore ; mais tous, à l'exception d'Aguilar et de Guerrero, moururent de tristesse. [Aguilar s'échappe « à l'arrivée du marquis Hernando Cortés », en 1519.] Quant à Guerrero, qui avait appris la langue, il s'en alla à *Chetemal* ; un seigneur nommé *Nachan-Can* l'y reçut et le chargea des choses de la guerre, en quoi il se comporta extrêmement bien […], apprenant aux Indiens à combattre et à construire des forts et des bastions. De cette manière, il s'acquit une grande réputation : ceux-ci alors le marièrent avec une femme de haut rang, dont il eut des enfants […] ; il se couvrit le corps de peinture, laissant croître ses cheveux et se troua les oreilles pour porter des pendants à la mode des Indiens, et il est à croire même qu'il devint idolâtre comme eux[3].

Après ces minuties, Diego de Landa évoque la relation entre Aguilar et Cortés le conquérant, puis il rapporte quelques-unes des hypothèses qui avaient cours au XVIe siècle sur l'origine des peuples de langue maya. Par l'est seraient arrivés des Juifs, mais il émet des doutes… Cuba et Haïti auraient été peuplés par des Carthaginois. Il tire quelques conclusions de ce que la langue permet de supposer : « Ceux de la côte sont aussi plus aimables (que ceux de l'intérieur) dans leur commerce habituel et plus gracieux dans leur langage ; les femmes s'y couvrent la gorge, ce qu'elles ne font pas à l'intérieur. »

Au chapitre cinq de son ouvrage, Diego de Landa se dit impressionné par le nombre d'« édifices de grande beauté, qui sont la chose la plus remarquable qu'on ait découverte dans les Indes » – l'Amérique centrale est encore connue sous ce nom :

> Ils sont tous de pierre de taille fort bien travaillée, quoiqu'il n'y ait en ce pays aucun métal avec lequel on ait pu les mettre en œuvre. Ces édifices […] sont des temples, et la raison pour laquelle il y en a tant, c'est que les populations changeaient fréquemment de localité ; or, en chaque bourgade ils édifiaient un temple, en vue de l'abondance extraordinaire de la pierre et de la chaux et d'une terre blanche qui s'y trouve, particulièrement propre à bâtir. Tous ces édifices sont construits par les mêmes nations d'Indiens qui les habitent aujourd'hui, ce qui se voit clairement par les hommes de pierre nus et ayant les parties naturelles couvertes de certaines ceintures qu'ils appellent dans leur langue *ex*, comme aussi par d'autres objets que portent les Indiens. Or, le religieux qui a écrit ce livre[4] se trouvant dans ce pays, on découvrit dans un édifice en démolition une grande urne à trois anses, peinte de couleurs argentées au dehors et renfermant les cendres d'un corps brûlé, avec quelques-uns des os des bras et des jambes d'une merveilleuse grosseur, ainsi que trois objets de pierre bleue travaillés, de la classe de ceux qui servaient aux Indiens de monnaie. Quant aux édifices d'Yzamal, il y en avait onze ou douze, mais sans qu'on connaisse les fondateurs d'aucun d'eux. Or, sur les instances des Indiens, on en occupa un, en y construisant, en 1549, un monastère qu'on appela de San Antonio. Après ceux-ci, les édifices les plus remarquables sont ceux de *Tikoch* et de *Chichén Itzá* […], une cité fort bonne, située à dix lieues d'Yzamal et à onze lieues de Valladolid[5].

Diego de Landa donne aussi une explication à l'appellation « maya » – nation qui partageait peut-être avec les Aztèques des ancêtres olmèques : « C'est une opinion commune entre les Indiens qu'avec les *Itzaes* [un peuple venu du couchant et désigné sur certains documents par le terme "hommes saints"] qui occupèrent Chichén Itzá, régna un grand prince, nommé Cuculcan[6] […]. Les Indiens disent que c'était un homme bien dispos, qu'il n'eut ni femme ni enfants et qu'après son départ il fut regardé au Mexique comme un dieu, à cause de son zèle pour le bien public, et cela se vit dans l'ordre qu'il établit dans le Yucatán, afin de calmer les dissentiments que l'assassinat des seigneurs avait causés[7]. » Ce Cuculcan

fonda une ville « à huit lieues » plus à l'intérieur du pays (que l'actuelle Merida) qui se trouve « à quinze ou seize lieues de la mer »… Il ne lui donna pas son nom « mais il l'appela *Mayapán*, ce qui veut dire l'*Étendard de la Maya*, ainsi qu'ils (les Indiens) nomment la langue du pays *maya*… ».

Du siècle des conquêtes, on retient aussi les premières descriptions précises des sites de Copán (au Honduras) et d'Uxmal (au Yucatán, sud de Merida) par des envoyés du roi d'Espagne avant que, sous la pression du haut clergé, Philippe II n'interdise toute recherche sur les civilisations « païennes ».

Du strict point de vue culturel, les Mayas eurent moins de « chance » que leurs cousins du nord, les Aztèques. Ceux-ci, qui subirent un sort physique plus cruel en raison des conditions de la conquête, conservèrent ouvertement le bien majeur de toute culture : leur langue. Dans ce domaine, il serait injuste de continuer à ignorer le rôle que tinrent les travaux de savants religieux, même si ces derniers n'avaient d'autre but que l'évangélisation des vaincus. Ainsi, trois ans après la prise de Mexico, dès 1524, « douze moines franciscains, conduits par le frère Martin de Valence, arrivaient au Mexique et s'adonnaient avec un admirable entrain à l'étude des langues parlées par les Indiens des pays conquis[8] ». Ce fut aussi l'époque où Las Casas, d'abord simple prêtre de Cuba, devenu dominicain puis évêque de Chiapas (donc en pays maya), dénonça vertement la cruauté de ses compatriotes.

Le moine franciscain Bernardino Ribeira (né vers 1500), qui passa à la postérité sous le nom de son lieu de naissance, Sahagún (une cité de la province de León), représente une exception parmi ces « pieux linguistes ». Il a laissé un travail déterminant qui connut des fortunes contrariées. Son importance tient au fait que, dès son arrivée au Mexique, en 1529, après avoir étudié la langue principale du peuple conquis, le *nahuatl*, il entreprit une histoire des Aztèques en collectant les récits des survivants indigènes. C'est ce parti pris qui fut la cause de ses nombreux tracas. Sahagún enseignait dans plusieurs cités proches de Mexico. Avec l'aide de ses élèves, il employa une méthode résolument moderne que l'on retrouve pour les Mayas : il soumit un questionnaire aux vieux Indiens ayant connu la vie quotidienne de leur nation avant la conquête. Pour ses supérieurs, qui ne supportaient son travail que dans un but de christianisation, c'en était trop. En 1565, il fut enfermé au monastère Saint-François de Mexico. On lui confisqua ses manuscrits – y compris ses brouillons. On ne les lui rendit

qu'en 1573, date où une nouvelle administration se mit en place, laquelle lui demanda une traduction espagnole de son œuvre complète. En 1577, craignant visiblement que le paganisme n'entache la propagation de la foi catholique, Philippe II interdit l'étude du passé indigène. En conséquence, le frère Bernardino de Sahagún perdit définitivement les fruits de son enquête. Le manuscrit et ses copies prirent alors le chemin de l'Europe. On les retrouvera deux siècles plus tard à Madrid, dispersés dans diverses bibliothèques, mais aussi, en 1793, à Florence, à la bibliothèque Laurentienne (*Codex de Florence*). Un exemplaire en espagnol du manuscrit saisi sera traduit et publié à Londres, en 1830, par lord Kingsborough.

La première traduction en français ne parut qu'en 1885. Jourdanet, qui présente cette *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, confirme la méthode :

> Sahagún s'empressa d'apprendre la langue mexicaine et d'enseigner aux indigènes l'espagnol et même le latin. Devenant l'élève de ceux qu'il initiait à des connaissances européennes, il s'instruisait en leurs façons d'agir du temps présent et en tout ce qu'ils avaient appris du passé de leur pays. Il se mettait ainsi en mesure de présenter à ses successeurs des écrits où l'on verrait figurer en réalité les Indiens peints par eux-mêmes. […] Il a voulu, sans nul doute, qu'on ne les jugeât pas autrement et il a cru arriver à ses fins d'autant mieux que, pour s'écarter le moins possible de la pensée de ceux dont il dépeignait les mœurs et les coutumes, il s'est décidé à écrire sous leur dictée et dans la langue même qui avait toujours été la leur[9].

Le traducteur et présentateur de 1885 pointe aussi une chose essentielle : les moines franciscains du début de la colonisation (donc avant 1577) furent les premiers à représenter en caractères latins les « sons articulés qui résultaient de la prononciation des langues mexicaines ». Et il ajoute que, « l'artifice une fois compris, les lettrés indigènes s'y trouvèrent à l'aise pour confier à l'écriture ce qu'ils savaient des annales de leur pays et pour s'assimiler plus aisément les règles qui devaient les conduire à connaître nos usages, notre morale et nos moyens habituels d'acquérir n'importe quel genre de connaissances ». Sahagún mourut à Mexico en 1590. Après la confiscation de son travail, on en resta là – ou presque – durant deux siècles… Sahagún pour les Aztèques et de Landa pour les Mayas furent des fondateurs, et les vrais « sauveteurs » de ces langues – de Landa en contradiction avec sa fondamentale intention.

*

Les expéditions proprement archéologiques ne furent organisées qu'au XVIII^e^ siècle finissant, les Bourbons d'Espagne, qui régnaient aussi à Naples, s'étant convertis en partie à la mode du temps. Le plus commenté de ces voyages fut celui d'Antonio Bernasconi, architecte italien, qui, accompagné de José Antonio Calderon, officier de l'*Alcade Mayor* de la province de Palenque, « Capitainerie générale de Guatemala », dressa le plan de la cité de « Palenqué[10] ».

L'*informe* (le rapport) de Calderon et les plans dressés par Bernasconi arrivèrent à la cour d'Espagne où le marquis de Sonora[11], ministre des Indes, demanda son avis à l'écrivain et auteur d'une *Histoire générale du Nouveau Monde* Juan Bautista Muñoz (1745-1798) sur la découverte de près d'une soixantaine d'édifices[12] par les deux voyageurs. Muñoz déclara :

> Nous avons là un témoignage oculaire de la véracité de nos anciens conquérants et historiens primitifs relativement aux édifices trouvés dans la Nouvelle-Espagne et dans les pays environnants, en particulier du côté du midi. Ceux qui se distinguent entre autres par l'art et la grandeur sont ceux qui existent dans les provinces comprises dans le district de Guatemala et le Yucatán, Chiapa se trouvant au milieu de ce qui fut anciennement le plus peuplé et rempli de monuments ; il ne me paraît donc pas improbable que cette cité détruite ait été la capitale d'une grande puissance, quelques siècles avant la conquête. En jetant les yeux du côté du nord, on la voit à une distance convenable de la côte de Campêche, et comme à une demi-journée de chemin de la lagune de Catasaja, au moyen de laquelle on pouvait naviguer jusqu'à la mer. Au nord-est elle a la province de Yucatán, où il existe des édifices remarquables, dont quelques-uns se sont trouvés recouverts de terre et supportant des arbres d'une merveilleuse grandeur. Au couchant, on a trouvé encore debout la grande ville de Mixtlan. Au levant, à l'entrée de la province de Honduras, on a découvert les vestiges d'une autre grande ville, avec de superbes édifices, ornés de statues et de bas-reliefs fort analogues à ceux qu'on vient de découvrir maintenant[13].

La « grande ville » décrite par Calderon et Bernasconi « à l'entrée de la province de Honduras » est celle de Copán…

C'est après cet avis motivé de Muñoz que fut décidée, en mars 1786, l'expédition d'Antonio del Rio, accompagné de l'artiste Ricardo Almendariz. Del Rio raconte :

> De Palenque, dernière localité de la province de Ciudad-Real de Chiapa, on monte en cheminant au sud-ouest, par une chaîne de montagnes qui vient à séparer ce royaume de Guatemala de celui de Yucatán ou de Campêche ; après deux lieues de marche, on arrive au ruisseau, nommé *Michol*, dont les eaux courent au couchant jusqu'à s'unir à la grande rivière *Tulija* qui porte les siennes à la province de Tabasco. Passé ce ruisseau, on continue à monter, et à une demi-lieue plus loin, on traverse un petit cours d'eau, nommé Ototum, qui se joint au

précédent. C'est ici que l'on commence à découvrir des masses de ruines, ce qui fait que le chemin devient fort incommode pendant la demi-lieue suivante, jusqu'au lieu où sont situées les Maisons de pierre : celles-ci se réduisent à quatorze, plus ou moins ruinées, mais qui conservent toutefois, d'une manière fort visible, la plupart de leurs habitations. […] Une surface rectangulaire de trois cents vares[14] de large sur une étendue de quatre cent cinquante comprend le terre-plein qui se manifeste au pied du mont le plus élevé de la chaîne : elle forme une place, et l'on y voit, colloquée comme au centre, la maison la plus grande et la plus spacieuse de toutes celles que l'on a reconnues. Elle est située sur une éminence ou colline de vingt vares de hauteur et, à l'entour de celle-ci, on voit les autres qui sont placées de la manière suivante : cinq au nord, quatre au sud, une au sud-ouest et trois au levant, en ayant soin d'observer qu'il y a également de toutes parts des restes d'autres maisons et d'édifices tombés, ces derniers s'étendant surtout le long de la montagne qui court du levant au couchant, jusqu'à la distance de trois ou quatre lieues de chaque côté ; en sorte qu'on peut dire que l'extension totale de cette cité ruinée comprend de sept à huit lieues en longueur ; […] on y verrait autant de rues si l'épaisseur de la forêt n'y mettait obstacle[15].

Intéressé par l'importance des découvertes d'Antonio del Rio, le nouveau roi d'Espagne[16] fit préparer une seconde expédition qu'il plaça sous les ordres d'« un officier autrichien », Guillermo Dupaix ; le dessinateur José Castañeda et un « détachement de cavalerie mexicaine » l'accompagnaient. Quand les rapports et les dessins furent publiés à Paris, on constata que Dupaix avait redressé les « nombreuses erreurs de son devancier, en suppléant à ses omissions plus nombreuses encore ». Il avait aussi déterminé les « caractères généraux des édifices de Palenque : la simplicité, la gravité, la solidité », et notamment relevé l'existence de souterrains sous l'édifice principal :

Trois longues salles de quatre-vingt-dix pieds sur huit seulement de large, qui donnent l'une dans l'autre par des entrées qui se contrarient comme dans les hypogées de la Haute-Égypte. Ces salles souterraines sont ornées de corniches, et leurs voûtes sont angulaires comme celles du monument lui-même. Il est difficile de croire qu'elles aient servi à autre chose qu'aux sépultures. Quelques grandes tables de pierre qui ont pu servir à déposer temporairement les morts, et la nature de certains bas-reliefs qui sont à l'entrée des souterrains, peuvent fortifier cette opinion. […] La forme de la tête est remarquable et a donné lieu de penser que la race des habitants de Palenque fut une race à part, tant la ligne décrite par le front et le nez se rapproche du quart de cercle : toutefois, cette conformation peut avoir été le résultat de la coutume suivie chez beaucoup d'anciens peuples, et qui s'est perpétuée jusqu'à présent chez certaines peuplades d'Amérique, de façonner la tête des enfants[17]…

Dans sa préface à *Cités et ruines américaines* – ouvrage pour lequel il fit appel à Viollet-Leduc afin de commenter l'architecture des cités –, Désiré Charnay[18] établit une chronologie commentée de ces voyages : « La première exploration date de 1787, et fut dirigée par Antonio del Rio ; mais la publication des documents, retardée par l'opposition systématique du

clergé mexicain[19], ne vit le jour qu'en 1822. Dupaix vient en seconde ligne, de 1805 à 1807. Ses relations et les dessins de Castañeda, remis entre les mains de M. Baradère, furent publiés en 1836[20]… »

Peu après Dupaix, l'explorateur allemand Alexandre de Humboldt[21] séjourna au Mexique, mais ne recueillit que des renseignements de seconde main sur Palenque car il ne put s'y rendre. Puis vinrent le Français Corroy et le Britannique Galindo, « officier anglais au service de l'Amérique centrale ». C'est Galindo qui, le premier, donna une idée de l'étendue de la cité : « Les débris de cette ville ancienne s'étendent jusqu'à près de sept lieues ; les édifices principaux se trouvent sur les endroits les plus élevés et des escaliers conduisaient jusque-là, en partant des vallons. Il me paraît que la ville était une continuation de maisons sur la montagne, assez séparées les unes des autres, ne contenant peut-être dans toute sa grande étendue que le même nombre d'habitants qu'aurait une ville moderne d'une lieue de large[22]. »

« Plus tard, admet Désiré Charnay, les travaux de M. de Waldeck[23], de MM. Stephens[24] et Catherwood[25], et l'immense ouvrage de lord Kingsborough achevèrent d'attirer l'attention des Sociétés savantes sur ces empires oubliés[26]. Depuis, d'autres auteurs ont voué leur vie à faire connaître ces ruines étranges. En première ligne, il faut citer M. Brasseur de Bourbourg[27], qui sait joindre à l'ardeur d'un pionnier de la civilisation les persévérantes recherches d'un bénédictin. » En ce qui le concerne, sa tâche est facile : « Je raconte ce que j'ai vu et ce qu'il m'a été donné d'observer ; c'est donc une simple relation que j'offre au public ; elle n'aura d'autre valeur que la vérité. L'Empereur, à qui rien n'échappe de ce qui est utile, noble ou grand, qui sait honorer le mérite et encourager les plus modestes travaux, a daigné prendre sous son patronage l'album des *Cités*. C'est pénétré d'une si haute faveur, que nous adressons humblement à Sa Majesté nos actions de grâces et l'expression de notre reconnaissance. »

Pour sa part, Waldeck passa trois ans à Palenque, y vécut comme les Indiens, dessina et popularisa le site. Comme il avait agi en amateur solitaire, ce ne fut que trente ans plus tard, en 1860, qu'une commission fut chargée d'estimer son travail en vue d'une acquisition.

Ce personnage de roman naquit en 1766 – mais on ne sait si ce fut à Paris, à Prague ou à Vienne, tant il aimait brouiller les pistes… On ignore aussi s'il était vraiment comte, duc ou baron. On ne peut affirmer enfin s'il était d'origine allemande, autrichienne ou anglaise, mais il est répertorié

comme Français pour avoir, prétendait-il, participé à la campagne d'Égypte de Bonaparte. Il mourut sur les Champs-Élysées, à Paris, « à l'âge de cent neuf ans et 45 jours », après s'être enflammé pour une jolie passante. À un âge déjà mûr, il aurait étudié la peinture et le dessin en compagnie de Girodet-Trioson, Gérard et Gros, tous élèves de Jacques-Louis David[28].

Waldeck se rendit célèbre par des illustrations très réalistes des *Sonnets luxurieux* de l'Arétin. Mais il est surtout connu pour sa série de magnifiques lithographies des ruines mayas de Palenque et de diverses pièces archéologiques découvertes sur ce site. Pour la présentation de ces dessins, il eut à décrire les lieux de leur exécution et à raconter les circonstances de son travail. « À l'ouest de l'église du village de Palenque, sur une vaste et riche pelouse, on aperçoit un arbre fort curieux […] ; je n'ai rencontré son pareil qu'une seule fois dans l'immense forêt des ruines. » Sur la gauche de cet arbre s'ouvre un chemin qu'il trace « avec l'aide de la boussole et de la chaîne [d'arpenteur], guidé d'ailleurs par mon domestique qui avait l'habitude du trajet du village aux ruines, où il semait tous les ans sa récolte de maïs.

« J'avais avec moi soixante Indiens armés de leur *machete*, et à vingt-quatre d'entre eux j'avais donné des haches, instrument inconnu à Palenque ; quoique je leur en eusse appris l'usage, ils ne s'en servirent pas, et chaque fois qu'un gros arbre se présentait sur le parcours de la ligne tracée, ils l'abattaient avec leur *machete* en moins d'une demi-heure ». Après deux « ronds-points » et un bout de route, il débouche « dans une grande savane longue de mille pas et large de quatre cents » dont le sol, « humide et sablonneux, est couvert d'une grande quantité de petites mares d'eau limpide [les *aguadas*], habitées par une myriade de papillons d'une variété infinie de couleurs et d'espèces ; le plus grand de ces lépidoptères, qui ne mesure pas moins de huit pouces d'une extrémité à l'autre de ses ailes étendues, est du plus bel azur. Ces insectes attirent des centaines de lézards, dont j'ai compté et recueilli cinq espèces, et qui de leur côté attirent un grand nombre de serpents et de vipères. Cette prairie, à elle seule, offre au naturaliste une récolte des plus riches et des plus variées ». Après avoir traversé à gué trois cours d'eau, qui deviennent des torrents « dans la saison des pluies », et gravi un escarpement « incliné à 45° » au milieu de décombres et de pierres équarries puis une montée « qu'un homme à pied a grand'peine à franchir », il atteint le « palais qui couronne une pyramide de soixante pieds de hauteur ».

Pareillement, à l'est-nord-est du village de Palenque, après avoir traversé la « rivière des Tigres », il rencontre « à trois mille cinq cents pas du point de départ deux pyramides dont [il] revendique la découverte ». Il les a aperçues « pour la première fois en cherchant un endroit éloigné propice à la culture du maïs » et il affirme que « les habitants du village n'en soupçonnaient pas l'existence, et elles sont restées inconnues à Stephens. Ces deux pyramides, de trente et un pieds de hauteur, ont pour base un carré, et pour faces des triangles équilatéraux, elles sont orientées aux quatre points cardinaux. Les pierres dont elles sont formées ont à la base trois pieds de long sur un pied et demi de large et vont en diminuant vers le sommet ; elles sont bien travaillées, et si étroitement jointes entre elles que la végétation n'a presque point eu de prise sur la surface de ces monuments. […] L'absence de plate-forme sur ces deux pyramides m'a conduit à penser que c'étaient des tombeaux[29] ». Suivent des planches, des plans et cartes.

Pour l'édition de ses dessins en 1866, Waldeck a donc rédigé une explication *a posteriori*. Cela faisait plus de quinze ans que Stephens et Catherwood avaient publié le résultat de leurs explorations. Par deux fois, en 1840 et en 1842, ils avaient en effet parcouru le Belize, le Guatemala, le Chiapas et le Yucatán. Waldeck avait séjourné à Palenque bien avant eux. Mais en comparant son œuvre, qui n'est pas sans rappeler la manière de Vivant-Denon (très « XVIII^{e} »), à celle de l'architecte britannique Frederick Catherwood, on constate qu'il fut parfois emporté par son talent. Cela n'est réellement perceptible que par les spécialistes – notamment pour les reproductions des ensembles ou carrés de glyphes qu'il qualifie de hiéroglyphes, sinon d'idéogrammes, comme la plupart des archéologues de son temps. Stephens et Catherwood arrivèrent à Palenque en mai 1840. Ils venaient du Honduras et du Guatemala. Ils avaient visité les ruines de Copán et d'Utlatlan, et pris la route de Comitan pour entrer au Chiapas. Stephens raconte ainsi son arrivée aux ruines de l'antique cité, « à huit milles environ du village ». Il les trouva « dans un état de parfaite désolation. La route en était si mauvaise, que, pour arriver à un résultat quelconque, il fallut rester d'abord au bourg, afin de nous y procurer des provisions… ». Ils quittèrent le village le lendemain, suivirent le chemin ouvert avant d'entrer dans la forêt. Le chemin était « un sentier d'Indiens où les branches des arbres, battues et chargées de pluie, tombaient si bas que nous étions obligés de nous baisser constamment, et bientôt nos habits et

nos chapeaux se trouvèrent tout mouillés. L'épaisseur du bois n'avait pas encore permis au soleil de sécher l'averse de la nuit précédente. Le sol était bourbeux, raviné par les ruisseaux gonflés, et rempli de fondrières où les mules s'enfonçaient sans pouvoir se retirer ; c'est à peine même si en quelques endroits il y avait moyen de passer. Au milieu de la ruine des empires, rien ne parlait si éloquemment des changements que subit le monde comme cette immense forêt, cernant de toutes parts ce qui naguère avait été une grande cité ».

Deux heures et demie plus tard, les explorateurs atteignent la rivière d'Otolum :

> L'ayant passée à gué, nous vîmes bientôt après de grandes masses de pierres, puis une pierre ronde sculptée. À coups d'éperons, nous forçons nos mules à gravir une côte, toute formée de débris, mais si raide que nos bêtes eurent de la peine à y arriver, et nous nous trouvons sur une terrasse tellement couverte d'arbres, ainsi que la route, qu'il était impossible d'en reconnaître le caractère. Continuant sur cette terrasse, nous nous arrêtions à la base d'une seconde, quand tout à coup nos Indiens crièrent : « *El Palacio !* », « Le palais ! », et à travers les branches des arbres, nous aperçûmes la façade d'un vaste bâtiment, aux pilastres richement ornés de figures en stuc, non moins curieuses qu'élégantes : les arbres en étaient si rapprochés que leurs rameaux, en croissant, avaient dépassé les portes, offrant un aspect extraordinaire, unique, mais tristement beau. Nous attachâmes nos mules aux arbres, et, montant quelques-uns des degrés de l'escalier, dont les pierres avaient été déplacées et éloignées par les racines des arbres, nous entrâmes dans le palais : pendant quelques instants, nous restâmes immobiles, les uns dans la galerie, les autres dans la cour ; […] le premier regard nous indemnisa pleinement de toutes nos fatigues ; pour la première fois, nous étions au-dedans d'un édifice érigé par les aborigènes et qui avait existé longtemps avant que les Européens eussent eu connaissance de ce continent ! Nous nous disposâmes donc à établir notre demeure sous son toit… Ayant coupé les branches qui envahissaient l'intérieur du palais, ainsi qu'une portion des arbres qui couvraient la terrasse, nous pûmes, de la plate-forme, embrasser du regard cette immense forêt qui s'étendait jusqu'au golfe du Mexique[30].

Stephens était sûr de lui. Dans son récit, il vante le travail de Catherwood et critique les écrits de Dupaix. Il s'insurge contre l'exagération des difficultés rencontrées par les voyageurs qui l'ont précédé. « L'effet de semblables exagérations, écrit-il, sert uniquement à ruiner d'avance toute entreprise individuelle et, en outre, elles établissent une fausseté. Il n'y a pas le moindre empêchement à se rendre à Palenque, soit d'Europe, soit des États-Unis. Nos plus grands labeurs, même durant notre voyage dans l'intérieur [du Guatemala] furent occasionnés par l'état de révolution où se trouvait le pays et le manque de temps. Quant à résider en ce lieu avec le loisir d'y établir un appartement dans le palais, en

s'approvisionnant de vivres de bord, rien ne serait probablement plus agréable et plus aisé[31]. »

Tout se gâta très vite. Là où Waldeck avait vécu trois ans, Stephens et Catherwood, pressés, restèrent trois semaines. Ils furent chassés par des pluies torrentielles et des myriades de moustiques : « La mauvaise mine de M. Catherwood me terrifie, nota bientôt Stephens. Il [est] blême et décharné, et littéralement estropié, comme moi, à force de s'être fait piquer par des insectes. » Les deux voyageurs vont abandonner avant d'avoir achevé l'exploration. Malades, à bout d'énergie, ils quittent le Mexique à la fin de juin 1840.

En octobre de cette même année, remis de leurs fièvres et de leurs fatigues, ils reviennent pour explorer, cette fois en huit mois, les sites du nord du Yucatán : Mayapán, Uxmal, Chichén Itzá, Tulúm… Bien que le climat soit plus clément, le travail s'avère tout aussi harassant : « Nombre de pierres devaient être grattées et nettoyées au préalable, et comme notre intention était de parvenir à la plus grande précision possible dans l'exécution des dessins, nous dûmes dresser à plusieurs reprises des échafaudages pour installer la chambre claire. » Stephens devient amer : « Je suis bien persuadé d'avance d'être contredit par les voyageurs qui me suivront, si j'ai tort, [mais] l'ensemble des dessins de M. Catherwood est plus correct dans les proportions, l'esquisse et les ombres que ceux de Dupaix et fournissent des matériaux bien plus complets pour l'étude et la spéculation. Je n'aurais pas dit tout ceci, si je n'avais pas eu le désir d'inspirer de la confiance au lecteur qui serait disposé à aller explorer et étudier ces ruines intéressantes. »

Ils rentrèrent aux États-Unis en juin 1841. Deux ans plus tard, Stephens faisait paraître, en deux volumes, *Incidents of Travel in Central America, Chiapas and Yucatán*, avec cent vingt dessins de Catherwood. Ce fut un énorme succès. Les contemporains, les connaisseurs les plus autorisés des « choses du Yucatán », ne tarirent pas d'éloges… pendant un certain temps. L'ouvrage était reconnu comme « le plus exact qui eût paru ». Cependant planait un doute pour qui comparait ses planches avec celles de Waldeck et avec les photographies de Charnay ou de Brasseur de Bourbourg.

Au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, les sites du pays maya furent tous inventoriés, dessinés, photographiés. L'un des voyageurs les plus diserts, et des plus prolixes en ouvrages en tout genre – en français –, demeure Désiré Charnay. Lors de la présentation qu'il fit à Napoléon III des

Cités et ruines américaines, il ne se contenta pas de décrire son voyage au milieu des périls, il régla aussi leur compte aux très prestigieux découvreurs qui l'avaient précédé.

À Izamal, le voici devant « des restes de figures gigantesques, dont l'une fut donnée par Stephens et Catherwood dans leur album lithographique ». Il enfonce alors le clou :

> C'est ici le cas de rappeler de quelle manière on entend l'histoire. Ces messieurs placent ces figures dans un désert ; au pied de la pyramide se trouve un tigre en fureur, tandis que des Indiens sauvages l'ajustent avec leurs flèches. À force de vouloir faire de la couleur locale, on fausse l'histoire et on déroute la science. Ces figures se trouvent au milieu même de la petite ville d'Izamal. Combien d'erreurs on relève chaque jour en voyage, dans les relations des littérateurs ! Que d'idées fausses répandues dans le peuple par des enthousiastes qui s'extasient devant un brin d'herbe ; que de sottes déclamations sur les forêts vierges, le soleil africain, le ciel mexicain ! et quelle rage éprouve-t-on de vouloir tout changer[32] ?

*

Palenque ayant été ausculté sur toute sa surface, et les temples et pyramides dans tous les recoins, les voyageurs se focalisèrent sur un autre site qui acquit soudain un prestige considérable : Tikal, dans la « jungle du Guatemala ». Il faut dire que l'aura de ce lieu naquit d'une étrange coïncidence, une malédiction maya supposée, entre l'arrachage de linteaux sacrés à la porte des temples et la mort du coupable : Carl Gustav Bernoulli (1834-1878). Ce jeune chercheur suisse avait visité les ruines en 1877. Il mourut au cours du voyage de retour et les notes qu'il avait prises furent perdues, notamment celles concernant les objets qu'il avait enlevés. Ceux-ci purent néanmoins arriver jusqu'au musée de Bâle, où ils sont encore l'objet d'études.

C'est alors que se produisit une mutation dans la nature même des recherches. On passait progressivement de l'inventaire et du descriptif aux vérifications des hypothèses sur le sens que pouvaient avoir les monuments, sculptures, peintures, objets divers, et ce qui s'avérait de l'écriture. Certes, au temps de la conquête espagnole, les religieux qui accompagnaient les capitaines avaient commencé à comprendre la langue maya et les langues antérieures, mais ces apprentissages étaient restés enfermés dans le seul but de conversion des Indiens au catholicisme le plus rigoureux, tout imprégné des ardeurs de la Sainte Inquisition. C'est dans cet esprit que le roi Philippe II avait pris sa décision au XVI^e^ siècle. Ce qui aurait pu devenir une

paléo-ethnologie avait été arrêté dans son élan. Trois siècles s'écoulèrent avant que les savants ne s'intéressent enfin à la question maya.

L'un des tout premiers artisans de ce nouveau regard sur l'art « méso-américain » fut Alfred Percival Maudslay (1850-1931), un diplomate anglais aux solides études classiques, qui souffrait de troubles respiratoires, et choisit pour cette raison de vivre loin de l'humidité de la Grande-Bretagne. C'est ainsi qu'entré dans l'administration coloniale, il connut les Antilles, l'Australie et les Fidji avant de donner sa démission et de partir pour le Guatemala. Il s'était enthousiasmé pour John Lloyd Stephens, et son ouvrage que Catherwood avait illustré. Comme il le dit lui-même plus tard, la puissance des images, plus qu'aucun récit, le conduisit à s'intéresser à l'archéologie. Débarquant à Belize, alors capitale coloniale du Honduras britannique, il gagna le Guatemala par la mer. Il choisit de remonter le fleuve Motagua et la route ancienne qui le longe. Cette route, doublée aujourd'hui d'une ligne de chemin de fer qui arrive de Guatemala City, permettait à l'obsidienne et au jade, extraits de la Sierra de las Minas, d'être acheminés vers la mer des Caraïbes. Et c'est ainsi qu'il s'arrêta sur le site de la cité royale de Quirigua où il reçut le choc qui acheva d'affermir sa nouvelle vocation. Tout était semblable à ce que Catherwood avait dessiné quarante ans plus tôt, et même beaucoup plus impressionnant. Le dessinateur de Stephens avait aussi noté la facilité d'accès des monuments, lesquels s'élevaient à moins de deux kilomètres de la rivière, un terrain plat et sableux les séparant de la rive. Quarante ans après, la végétation avait envahi l'espace et Maudslay dut se frayer un chemin à la machette. Il commença un inventaire, frappé par le grand nombre de stèles qu'il photographia. Et, poursuivant sa route vers le nord-ouest, il se promit de revenir pour en savoir davantage.

Maudslay longea la Sierra de las Minas et entra dans la région de la Verapaz (la « paix durable ») où niche le quetzal resplendissant (*Pharomachrus mocinno mocinno*), l'oiseau national du Guatemala. Il gagna ainsi Coban[33], la capitale régionale, et obliqua vers le nord. Il traversa une forêt tropicale vide de tout habitant et fit bientôt halte dans un village considéré alors comme le « quartier général » d'anarchistes coupeurs de bois de mahogany, lesquels avaient donné le nom de Libertad à la bourgade maya de Sacluc. Après une journée de marche dans une savane herbeuse, il atteignit les rives du lac de Petén, non loin de la petite ville de Florès édifiée sur une île à moins de 500 mètres du rivage.

La Florès guatémaltèque est construite à l'emplacement de l'ancienne Tayasal, cité maya qui ne fut conquise par les Espagnols que cent cinquante ans après le passage de Cortés. Désiré Charnay raconte ainsi cette conquête pour les lecteurs du magazine *Le Tour du monde* :

> Le charmant village où nous arrivons, occupe l'emplacement de la ville maya. Car c'était bien une ville maya dont les habitants, nommés Itzaes, étaient les descendants de ces émigrants qui, sous la conduite de leur chef, abandonnèrent vers 1440 la ville de Chichen-Itza dans le Yucatán […]. C'est là, dans ce cadre merveilleux, entouré de nations de même langue et guerrières entre toutes, que les Itzaes vinrent reconstituer leur nationalité, nationalité si vigoureuse qu'elle résista jusqu'à la fin du dix-septième siècle à l'influence et à la conquête espagnoles. Maisons, temples et pyramides ont disparu, mais grâce à Dieu nous pouvons en reconstruire l'histoire et démontrer une fois de plus la modernité des monuments.
>
> Ce ne fut qu'en 1696 seulement que le gouverneur du Yucatán, Martin Ursus, parvint à s'emparer de la ville et à détruire cette petite nationalité. Mais il dut y employer une véritable armée ; il fit à cet effet ouvrir une route qui de Campêche[34] se dirigeait en ligne droite vers le Petén. Au milieu des bois, l'expédition rencontra, en un lieu appelé Nohbocan, une ville avec de grands édifices remplis d'idoles ; et quand le gouverneur arriva sur les bords du lac Chaltuna, il fut obligé, comme Cortés, de construire des brigantins pour assiéger la ville. L'attaque eut lieu le 2 mars 1696 et Tayasal fut occupée le jour même.
>
> Chose bizarre, la ville fut désertée en un clin d'œil ; les habitants, hommes, femmes, enfants, soit au moyen de leurs canots, soit à la nage, s'enfuirent à travers la lagune, et la plupart disparurent à jamais. Martin Ursus n'avait conquis qu'une solitude[35].

Et Désiré Charnay de mettre au compte d'une « haine insurmontable des Indiens pour les Espagnols » cet abandon rapide – ce qui n'était, après tout, qu'une précaution devant un conquérant à la réputation sinistre. Notre vulgarisateur en fait son profit : « L'abandon subit des villes encore habitées au temps de la conquête répond victorieusement aux négateurs de la modernité de ces villes dont pour eux l'abandon prouverait l'antiquité[36]. »

Désiré Charnay reprit son histoire du peuple itzaes dans un petit ouvrage[37] sur une famille de « coupeurs d'acajou », les Frémont, établie à Libertad. Il y ajouta une anecdote sur le cheval de « Fernand Cortès », Morcillo, qu'il était peut-être allé chercher dans un ouvrage encore fort célèbre d'Antonio de Solis (1610-1686), *Historia de la conquista de Mejico, poblacion y progresso*[38]…, racontant les aventures du célèbre conquistador Hernan Cortés. Quand le conquérant s'avisa de revenir sur ses pas après avoir échoué dans sa marche vers le Honduras, il laissa Morcillo, malade, aux bons soins des indigènes du Petén. Le cheval, encore inconnu d'eux, fut nommé Tzimin-Chac, « animal du tonnerre et des éclairs », parce que les Indiens avaient vu des cavaliers de la troupe espagnole tuer des chevreuils à coups d'arquebuse après les avoir poursuivis à cheval.

Uniquement soigné par des prières et des fumées d'encens, Morcillo mourut d'inanition. Terrifiés à l'idée de la vengeance du conquérant, les Itzaes élevèrent une statue grandeur nature au dieu que le cheval devait être. Ils le représentèrent, contracté par la mort, assis sur ses jambes postérieures. Sans hésiter, Désiré Charnay en fit une de leurs divinités principales…

La route du voyageur français devait croiser celle de Maudslay. Leur rencontre au matin du 20 mars 1882 ressemble à celle de Stanley et Livingstone[39]. Alors qu'il approchait d'une cité maya nommée aujourd'hui Yaxchilán, dans une boucle de l'Usumacinta, Charnay aperçut une embarcation qui lui parut appartenir à un étranger. De fait, un « boy » indien rapportait au campement de son maître, « don Alvaredo » (c'est-à-dire Alfred), des crêpes de maïs frites, des *totoposte*. Charnay lui confia une carte de visite et le suivit… Il était assez dépité d'avoir été précédé par cet *Englishman* qu'il savait sur le terrain depuis quelques semaines. Il le trouva en train de découper des linteaux de bois – trop lourds pour être emportés d'une seule pièce jusqu'au British Museum où ils se trouvent encore. Désiré Charnay fit bonne figure et, après un vigoureux *shake hands*, il lui donna son nom et l'autre lui donna le sien : « Alfred Maudslay, *Esquire, from London*. » Maudslay apprit au « chef de l'expédition scientifique d'exploration franco-américaine » qu'il se trouvait à « Menché », ville que, d'après ses propres recherches, Charnay avait nommée « Lorillard », du nom du commanditaire américain de l'expédition, dirigeant d'une firme de tabac, auquel s'était joint le gouvernement français. Ils restèrent cinq jours ensemble, Maudslay faisant faire le « tour du propriétaire » à son rival qui jura le trouver bon camarade. Maudslay avait tout de suite compris à qui il avait affaire, décrivant Désiré Charnay comme « un bon photographe avec des intérêts archéologiques ».

Dans le récit qu'il fit de son expédition, Charnay note que Maudslay lui dit : « C'est très bien, il n'y a aucune raison que vous vous sentiez découragé. Le fait que je sois passé avant vous est un pur effet de hasard, comme cela aurait été le cas dans la situation inverse. N'ayez aucune crainte en ce qui me concerne, car je ne suis qu'un amateur, voyageant pour le plaisir. Avec vous, le cas est bien sûr différent. Mais je n'ai pas l'intention de publier quoi que ce soit. Venez, j'ai déjà un lieu préparé, et, de même pour les ruines, je les fais vôtres. Vous pouvez donner un nom à la ville, en revendiquer la découverte, en fait, faites comme bon vous semble, je n'interférerai en aucun cas, et vous pouvez même omettre de prononcer

mon nom si vous le souhaitez. » Et le Français s'incline devant la réaction du Britannique : « Je fus profondément touché par l'élégance de son comportement et je ne suis que trop comblé d'avoir partagé avec lui la gloire d'avoir exploré cette ville. Nous avons vécu et travaillé ensemble comme deux frères, et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. »

Pour sa part, Maudslay précise dans son journal[40] que Charnay lui parut « un gentleman fort loquace, avide de gloire et [plein] du désir d'être Professeur-d'Histoire-de-la-Civilisation-Américaine-à-Paris ; dans les dix premières minutes de notre rencontre, il me débita toute une théorie sur les cités en ruines [*sic*] et sur le travail à faire une fois pour toutes ; il dit qu'il avait les moyens d'anéantir les théories inutiles selon lesquelles les cités étaient de haute antiquité ; et il conclut son arrangement en inventant [avoir découvert] le personnage d'un Espagnol à dos de cheval parmi les sculptures du Yucatán ; il dit qu'aussitôt qu'il aurait trouvé, l'intérêt de poursuivre les recherches serait terminé [*sic*] ! ».

Au matin du 26 mars 1882, les deux voyageurs quittèrent les ruines de la cité de Menché/Lorillard (Yaxchilán). Charnay continua sur le fleuve Usumacinta, vers la côte et un port d'embarquement pour la France ; Maudslay s'enfonça dans les terres, vers Libertad, le Petén et Tikal. Au moment des adieux, il acheta à Charnay quelques haches et des provisions : du riz, des haricots et « deux bouteilles de vin et d'eau-de-vie ». Avant de quitter Menché, Maudslay avait arraché un linteau (« linteau 15 ») dans une maison désormais répertoriée comme « maison G ». Un voyageur précédent avait certes commencé le dépeçage. Maudslay continua en fractionnant ledit linteau en petits morceaux plus aisés à transporter.

De Charnay, Maudslay avait cependant appris quelque chose : la technique du moulage au papier « mâché », du papier journal humidifié, posé en plusieurs feuilles sur le modèle, séché à l'air ou aux braises du feu de camp et qui se prête facilement au relevé d'empreintes en négatif. Il suffit ensuite d'y couler un plâtre à prise rapide ou toute autre matière pour obtenir une copie de l'original plus précise encore que les dessins les plus fidèles. C'est ainsi qu'avaient été étudiés inscriptions et bas-reliefs en Mésopotamie – en particulier les inscriptions de Behistun.

Dans la description qu'il donne de Tikal en 1884, Désiré Charnay s'obstine à échafauder l'hypothèse qu'il a déjà développée devant Maudslay. Il fait remarquer que son rival, « qui ne connaissait point

Palenque », se trompe en déclarant qu'il n'a rencontré, dans ces temples, « aucune idole ni autre objet de vénération ». Il décrit un panneau « fond d'autel » (1,95 mètre de haut sur 2,28 mètres de large) sculpté sur pierre « qui offre deux personnages en haut-relief accompagnés de ces attributs extraordinaires qui distinguent les sculptures américaines ». Et il ajoute : « Les caractères des inscriptions à droite et à gauche sont admirablement conservés et ne sauraient indiquer une époque bien ancienne. » Il affirme que, « parmi les ornements inexpliqués qui couvrent le panneau, [beaucoup] ne sont que des copies d'ornements déjà vus et reproduits dans nos précédentes explorations ». Il en déduit que Tikal « est une ville appartenant à cette civilisation toltèque dont nous avons suivi le cours et le développement de Palenque à Ocosingo, et qui, remontant les hautes vallées des rivières, va fonder Lorillard pour arriver à Tikal et se répandre plus tard dans le Yucatán, où elle va rejoindre par le sud la première branche arrivée avant elle par l'ouest, et, dans le nord du Guatemala, où elle va fonder Coban, Copán et Quirigua ».

Et c'est à ce point des récits de Charnay et de ses contemporains que se manifeste la curiosité pour les origines des Mayas. Le lointain enracinement indigène paraît impossible. Cette civilisation ne peut venir que de l'étranger – ce qui sous-entend que le peuple indigène est incapable de concevoir et de construire des « édifices remarquables ». Pareille réflexion va orienter le travail des chercheurs qui vont évidemment tenter de découvrir le sens de ce que la mystérieuse écriture relevée sur les monuments peut révéler. En ce deuxième tiers du XIX^e^ siècle, les « américanistes » spécialistes de la *Mesoamerica* veulent savoir comment un raffinement comparable à l'art grec est parvenu jusque dans la jungle tropicale. Lord Kingsborough (1795-1837), après étude du *Codex de Dresde*[41] qu'il a lui-même retrouvé, conclut à l'origine juive de la civilisation maya : les Indiens descendraient des « Tribus perdues » d'Israël. L'abbé Brasseur de Bourbourg, en vieillissant, est persuadé qu'il s'agit d'une résurgence de l'Atlantide…

Désiré Charnay, moins romanesque, rappelle que, au XVI^e^ siècle, Diego de Landa affirmait que la civilisation était entrée au Yucatán par le midi et il appuie cette thèse en soulignant le caractère identique d'un grand nombre « de mots et de constructions de verbes […] au Chiapas et au Yucatán » et sur les vestiges « considérables de localités qui [ont] été abandonnées ». À cette réflexion, Charnay ajoute une notation qui résonne comme un écho de l'errance des Hébreux : « Ces tribus errèrent pendant quarante ans dans le

désert et arrivèrent dans la sierra à dix lieues de Mayapán. » Mais personne ne s'interroge sur le pourquoi de ces « quarante ans » ! Constatant l'absence d'armes et d'« instincts guerriers », Charnay en déduit que les Toltecs[42], « en raison de leur petit nombre, abandonnèrent le rôle de conquérants […] pour celui de civilisateurs, de missionnaires » :

> Ils allaient devant eux, soumettant les peuples par la parole, les amenant à eux par la prédication, les catéchisant en un mot comme les bouddhistes dans l'Inde ou à Java, où ils adoptèrent la langue de leurs néophytes tout en élevant à leurs dieux des temples merveilleux. […] Tikal, plus éloignée du point de départ, est naturellement moins ancienne que les villes déjà décrites, mais elle constitue pour nous l'une des époques les plus importantes de cette civilisation originale. Station intermédiaire, lieu de bifurcation de la race civilisatrice, elle résout des questions et explique des événements jusqu'alors incompris et inexplicables. C'est en effet de là que l'élément civilisateur s'avança dans le nord de la péninsule yucatèque…

Finalement, les photographes terminèrent l'inventaire des ruines, sculptures et pièces intransportables. Ils utilisaient toujours des clichés sur plaques de verre, mais, désormais, recouvertes de « gélatine sèche », nouveau produit qui remplaçait le collodion préparé sur place, à partir d'un lourd assortiment de flacons et de produits chimiques. D'ailleurs, plus aucun voyageur ne perdait son temps à mettre en cause et critiquer ce qu'avaient dessiné Waldeck puis Catherwood. Miroir du réel, la photographie était devenue l'arbitre des trouvailles archéologiques.

Tous deux adeptes de la photographie – même quand elle ne servait que de base documentaire aux superbes gravures des magazines comme *Le Tour du monde* ou *National Geographic* –, Désiré Charnay et Alfred Maudslay jouissaient d'un prestige tel que la belle aventure de Teobert Maler (1842-1917) passa presque inaperçue. Cet Austro-Allemand, soldat démobilisé des armées de l'empereur Maximilien I^er^[43], choisit de vivre en pays maya quand la guerre franco-mexicaine fut finie. Il s'était enthousiasmé pour le Mexique et se fixa à Ticul, au Yucatán. Il visita la plupart des grands sites précédemment découverts comme Palenque, Tikal et Copán. La qualité de son travail lui valut d'être engagé un temps, à la fin du XIX^e^ siècle, par le Peabody Museum[44] de l'université de Yale.

Les inscriptions furent longtemps considérées comme « inintelligibles ». Certes, les religieux qui accompagnèrent la conquête au XVI^e^ siècle avaient commencé un défrichage, mais leur travail s'était limité à obtenir l'équivalence, en caractères latins, des langues autochtones et de l'espagnol ou du latin. Toutefois, l'attention d'un Diego de Landa, par

exemple, avait été attirée par la division du temps au Yucatán : dix-huit périodes de vingt jours, plus, pour boucler l'année, « cinq jours néfastes ». Chacun de ces jours était représenté par un dessin et portait un nom… De Landa dénombrait aussi les fêtes célébrées chaque mois et les nommait. Enfin, il voulait à tout prix que les Indiens interrogés lui révèlent un alphabet maya – mais en pure perte puisque celui-ci n'existait pas, du moins tel qu'il l'imaginait :

> Ces peuples se servaient aussi de certains caractères ou lettres, avec lesquelles ils écrivaient dans leurs livres leurs choses antiques et leurs sciences, et par leur moyen et celui de certaines figures et signes particuliers dans ces figures, ils entendaient leurs choses, les donnaient à entendre et les enseignaient. Nous leur trouvâmes un grand nombre de livres dans ces caractères, et, comme ils n'en avaient aucun où il n'y eût de la superstition et des mensonges du démon, nous les leur brûlâmes tous, ce qu'ils ressentirent vivement et leur donna de l'affliction.
>
> De leurs lettres, je mettrai ici un A, B, C, leur grossièreté n'en permettant pas davantage ; car ils se servent, pour toutes les aspirations de leurs lettres, d'un caractère, et ensuite pour la ponctuation, d'un autre, qui viennent ainsi à se reproduire à l'infini […] : *Lé* veut dire le lacet et chasser avec ; pour l'écrire avec leurs caractères, quoique nous leur eussions donné à entendre qu'il n'y avait que deux lettres, ils l'écrivaient eux avec trois, mettant à l'aspiration du *l* la voyelle *e* qu'il porte devant lui, et en cela ils ne se trompent point, encore qu'ils usent, s'ils le veulent, de leur manière curieuse. Exemple : *e l e lé*. Ensuite, mettant à la fin la partie qui est jointe, *Ha*, qui veut dire eau, parce que le son de la lettre se compose de *a*, *h*, ils lui placent d'abord par-devant un *a* et au bout de cette manière *ha*. Ils l'écrivent aussi par parties, mais de l'une et de l'autre manière. […] *Ma in Kati* veut dire je ne veux pas ; ils l'écrivent par parties de cette manière : *ma in ka ti*[45].

*

Les voyageurs étaient rentrés avec leurs moissons de documents. Le temps était venu du travail en bibliothèque où les premières études se firent de manière empirique, évidemment. En décryptant les codex, on remarqua une certaine identité entre leurs « dessins » et ce que les artistes comme Waldeck ou Catherwood avaient relevé sur les monuments. On en déduisit des systèmes qui s'avérèrent souvent des impasses. Il s'agissait tout d'abord de « lire » des images et de les faire correspondre à ce qu'on imaginait : leur faire dire ce que l'esprit du temps (la fin du XIX^e^ siècle) voulait qu'on sache. On subodorait une religion, on inventa des dieux. On avait compris ce que disait le décompte du temps, on négligea le reste de l'iconographie – vue comme une décoration de calendrier. La perplexité freinait souvent les enthousiasmes et les déclarations se montraient parfois intempestives. C'est que les images – surtout après l'utilisation de la photographie – restaient

difficiles à interpréter. Castañeda, Waldeck ou Catherwood avaient simplifié les modèles, pour le rendu de leur œuvre. Ce fut une avanie fréquente jusqu'à Maudslay, lequel généralisa le coloriage du dessin pour guider le lecteur dans un véritable « labyrinthe » visuel. Il s'agissait, en effet, de savoir ce que voulaient dire ces « animaux » étranges que sont les « oiseau-serpent », « oiseau-jaguar », « serpent à plumes », tous ces masques « grotesques ». Les Mayas avaient interprété ce qu'ils avaient observé autour d'eux : plantes, animaux et humains, mais, comme l'écrit l'archéologue Claude Baudez, leurs œuvres « n'expriment pas ce qu'on voit, mais ce que l'on sait[46] ». Rien n'est moins « réaliste » que l'art maya – c'est sans doute pourquoi il intéressa tant les surréalistes. L'imaginaire semblait guider le calame des scribes enlumineurs comme le ciseau des sculpteurs.

Si l'on commença par voir des dieux et des prêtres un peu partout, et à construire des hypothèses de religion, la rigueur de l'interprétation prévalut bientôt. « Une méthode de plus en plus rigoureuse se développait, régissant la conduite des fouilles ainsi que la classification et l'interprétation des milliers d'objets artisanaux ou de tessons trouvés. Sur la base de ces recherches, qui ne portaient plus seulement sur les grands centres, les questions économiques et démographiques commencèrent à être abordées[47]. » En comparant ce qu'on parvenait à lire dans les codex et ce que Diego de Landa avait transcrit, les chercheurs en bibliothèque finirent par identifier quelques dieux et quelques dates. Cela permit aux savants qui vinrent ensuite de découper l'histoire des Mayas en périodes : préclassique (1500 avant à 300 après J.-C.), classique ancienne (300 à 600), classique récente (600 à 900) et postclassique (jusqu'à la conquête espagnole). La difficulté de les dater précisément a fait naître des disputes qui ne sont pas encore terminées. Furent également niées ou minimisées des découvertes comme celle du site de Bonampak par un « simple » photographe… qui doit beaucoup à une peuplade en voie d'extinction en pays maya : les Lacandons, une ethnie archaïque mais autrefois puissante qui avait le mieux échappé à l'influence espagnole par sa dispersion dans les forêts sauvages.

L'ethnologie était devenue un complément de l'archéologie. Il était impossible d'entrer davantage dans l'explication des vestiges si les traces des civilisations anciennes dans les sociétés contemporaines des recherches n'étaient pas étudiées. L'un des premiers savants à poser cette problématique fut l'Américain Alfred Tozzer (1877-1954), ethnologue,

archéologue et linguiste qui consacra sa vie aux Mayas. Et tout spécialement aux Lacandons. Dans ces perspectives, Palenque prenait une importance considérable. La ville la plus étudiée par les voyageurs-explorateurs, fondée par les Nahuas, ces envahisseurs « civilisateurs » des premiers siècles de notre ère (classiques ancien et récent), avait été en effet l'un des centres lacandons les plus importants de la région.

C'est à cette conclusion qu'était déjà parvenu un des meilleurs connaisseurs de ces peuples, Charles-Étienne Brasseur de Bourbourg, lequel voyait par ses travaux « s'éclaircir le vague qui enveloppe les mythes primitifs du Mexique et de l'Amérique centrale, ainsi que les nuages où se dérobe le berceau de l'histoire ancienne de ces contrées[48] ». À cet égard, le *Popol Vuh* (« Livre du Conseil ») dont il donna la première version en français[49] ne contribua pas peu à l'avancement de la recherche. Cet ouvrage en langue quiché (ouest du Guatemala actuel) peut être considéré comme déterminant pour la connaissance de la civilisation maya et de sa mythologie. Il raconte les origines légendaires du monde, de l'ethnie quiché et des principaux mythes. On a remarqué que, tout comme les « écrits » mésopotamiens, il rapporte des faits similaires à ceux que nous présente la Bible. Sa découverte a aussi éclairé le sens de certaines peintures murales datant de plusieurs siècles avant notre ère.

En France, on a longtemps associé la civilisation des Mayas aux travaux de Jacques Soustelle[50] qui, à la fin des années 1930, étudia lui aussi les Lacandons. Après des études de philosophie, ce jeune agrégé (reçu premier en 1932) choisit de pratiquer l'ethnologie sur le terrain. Il parlait le nahuatl, la *lingua franca* couvrant le groupe de langues qui survit en Amérique centrale. Les Lacandons firent l'objet, de la part de Soustelle, de plusieurs ouvrages ou articles – dont ceux, fameux, sur le totémisme (1935), et « La culture matérielle des Indiens Lacandons[51] » (1937). Jacques Soustelle est aussi l'auteur d'un classique : *Les Mayas*[52].

Ces Lacandons étaient presque devenus un mythe. Charnay les avait rencontrés sur les rives de l'Usumacinta et en avait tiré un véritable roman autour de la famille Frémont[53]. Brasseur de Bourbourg, dans son grand ouvrage sur Palenque, en parle ainsi :

> Le bourg de Santo-Domingo del Palenque doit sa fondation au père Pedro Laurencio, dominicain de la Verapaz, qui y réunit quelques Lacandons, convertis par lui à la foi chrétienne, après la mort violente du père de Vico, entre les années 1563 et 1564. Peu de temps auparavant, il avait attiré au parti espagnol un des principaux chefs de la nation *lacandone*, dont le siège principal était à Pochutla, ville située sur un rocher du lac Lacandon, à la frontière de Chiapas et

de la Verapaz, et après l'avoir baptisé, il l'avait obligé à se fixer, ainsi que les Indiens qui l'avaient suivi, au site du bourg actuel d'Ococingo. Avec les autres indigènes lacandons qui se soumirent alors au baptême, il fonda concurremment les bourgs de Tumbala et de Palenque, dont les environs sont également parsemés de ruines. Les Lacandons, restés indépendants depuis la conquête, continuent d'ailleurs à communiquer avec les descendants de leurs frères convertis : ils affluent au bourg les jours de fête, qui sont en même temps des jours de foire, surtout à l'époque de la Saint-Dominique, patron de Palenque[54].

Il ajoute aussi, en note :

C'est de Pochutla, identifié souvent avec Lacantun ou Lacandon […], que sortirent en 1552 les guerriers lacandons qui portèrent la ruine dans les villes et parmi les populations de Chiapas qui avaient reçu le baptême avec le joug des Espagnols. Pochutla est presque toujours désigné comme une ville bâtie sur une île du lac du même nom[55]…

Sur l'origine du nom « Lacandon », Brasseur de Bourbourg précise encore :

Le nom de Lacandon vient de *lacantun*, c'est-à-dire l'« étendard de pierre », nom donné par les uns à Pochutla, par d'autres à la localité connue des Espagnols sous celui de Dolorès ; de là vient le nom qu'on donne à la population restée indépendante aux frontières de Chiapas, de Yucatán et de Guatemala, ainsi qu'à sa langue, qui est la même que la *chole*, de *chol-vinic*, appellation sous laquelle les Lacandons sont connus des populations du voisinage. *Chol-vinic*, en tzendal[56], a le sens de nation ou d'homme par excellence, bien qu'on la traduise par le mot « barbare », dans l'espagnol de la Verapaz. Le lacandon est un dialecte du maya[57].

Dans un article de référence, Jacques Soustelle opère une synthèse et choisit le nom de Lacandons en signalant que lesdits Indiens « emploient le mot maya *winik* (homme) pour désigner un d'entre eux[58] ». Il note que les Lacandons sont régionalement connus « sous le nom de Caribes » ; leurs villages sont des *caribales*. Dans son étude, il détermine trois zones d'établissements lacandons situées, la première sur les rives de la partie haute du fleuve Usumacinta, la deuxième sur les bords de ses affluents montagnards, et la troisième près de lacs qui, en 1933-1935, n'étaient pas encore portés sur les cartes. Les groupes de Lacandons des trois zones décrites par Soustelle semblaient alors s'ignorer – sauf à pratiquer des incursions pour enlever des femmes. Une des trois zones lui fut impossible à visiter. Les Lacandons étaient alors en complète dépopulation. Il estima leur nombre à moins d'une centaine, nombre qui, dans les mêmes lieux, était encore de cinq cents à la fin du XVII^{e} siècle. Il classa ces Indiens en brachycéphales de petite taille, « à œil brun clair », à cheveux noirs « légèrement ondulés », avec une peau « jaune-brun clair » et la « pilosité

de la face et du corps très réduite ». Il remarqua que l'un des deux groupes étudiés évoquait « d'une façon saisissante les figures sculptées de l'époque maya » : face haute et peu large, bouche étroite, lèvres épaisses, « nez proéminent, busqué et relativement étroit ». Et il en concluait que ces Lacandons « dériveraient » de deux ou plusieurs types sans homogénéité physique mais descendaient « à l'évidence » des Mayas de l'« Ancien Empire ».

Le même article propose un long inventaire des ressources naturelles de la région frontalière du Mexique (État du Chiapas) et du Guatemala. Les Lacandons sont présents sur le « versant atlantique » des hautes terres. La flore et la faune sont typiques de cette *tierra caliente*. Soustelle étudie leur utilisation et constate que les Lacandons sont agriculteurs plutôt que cueilleurs, même s'il leur faut souvent aller chercher « une espèce particulière de ressources ». Alors, chaque groupe « distingue soigneusement [ses] terrains de chasse et de cueillette » et évite de pénétrer aux mêmes endroits que ses voisins pour se procurer les mêmes écorces, les mêmes fruits ou lianes. Des plantes sauvages, Soustelle met en avant le *balce*, dont l'écorce sucrée entre dans la fabrication « de la boisson rituelle de même nom ».

Du fait de la faune abondante, la chasse permet une alimentation carnée très variée, tandis que les oiseaux aux plumages magnifiques fournissent des décorations rituelles aux utilisations très anciennes. De même que leurs ancêtres et l'ensemble des peuples mayas, les Lacandons éprouvent une terreur « véritablement mystique » devant le jaguar (*balum*), « chargé de la vengeance des dieux lorsqu'un rite n'est pas respecté ». Le silex est encore utilisé pour la confection des pointes de flèche, l'obsidienne pour celle d'objets rituels ou usuels, et l'argile pour celle des poteries. Soustelle signale que Charnay, dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, a encore vu travailler le sol avec des « haches en pierre ». Agriculteurs, les Lacandons cultivent des espèces de plantes originaires de cette région d'Amérique centrale : maïs, patate, haricot, chile, tomate, papaye… mais aussi coton, agave, tabac. Il est à noter que la plupart de ces plantes ont, en français, des noms d'origine nahuatl : avocat (*ahuacatl*), cacahuète (*tlal-cacahuatl*), cacao (*cacahuatl*), tomate (*tomatl*) ou haricot (*ayacotl*). Les techniques agraires avancées concernent surtout la culture du maïs : abattage des arbres pour permettre au sous-bois de sécher, puis incendie. Après les semailles, la crainte de la sécheresse domine : les Lacandons prient alors le dieu de la

Pluie, Metsabok ou Mensabok, et s'en vont en pèlerinage au lac éponyme où le dieu possède sa caverne sacrée. La récolte a lieu en octobre… Mais, au bout de quelques années, le sol s'est appauvri et les *milpas* (les champs) ne fournissent plus de plantes utiles. Il faut alors défricher ailleurs.

Soustelle note une association « dans l'esprit des Lacandons […] entre la fertilité du sol, la fécondité des femmes [et] la santé des gens ». Certains territoires se montrent même « mauvais pour les enfants » car « les femmes n'y conçoivent pas ». La mort d'un ou de plusieurs individus dans un lieu donné rend le lieu « néfaste ». C'est pourquoi les Lacandons se déplacent sans cesse, mais dans un territoire relativement limité. Ils espèrent, dit l'auteur, parvenir en des terres qui produiraient toujours de bonnes récoltes et où ils pourraient s'installer définitivement. C'est l'espoir de les trouver qui « les met en mouvement ». Un espoir « éternellement déçu »…

On retrouve ainsi une explication qui, au temps de Charnay et de Brasseur de Bourbourg, faisait dire au premier que les sites découverts ne pouvaient pas être très anciens. Jacques Soustelle étudie ensuite longuement les armes des Lacandons et tout particulièrement les arcs et les flèches dont il donne les caractéristiques et les méthodes de fabrication. Il insiste aussi sur la sarbacane et les flèches « empoisonnées » qu'elle peut propulser. Il précise l'action des différents poisons : de l'endormissement à la mort foudroyante en passant par la mise « hors de sens »…

Au tiers de son exposé, l'auteur passe à la cuisine qui est l'affaire des femmes, lesquelles disposent d'un emplacement spécial, sinon d'une « maison-cuisine ». C'est là que se trouve le *metate*, qui est souvent une simple pierre plate sur laquelle le maïs est broyé, et que se prépare le *balce*, la boisson rituelle, à l'occasion des cérémonies. Cette boisson mythique est composée à partir de la plante de ce nom (soit les racines, soit l'écorce) à laquelle on ajoute de l'eau, du jus de canne et sans doute du maïs pilé. Après une nuit de fermentation, « la liqueur est déjà assez alcoolisée ». Pour des effets plus enivrants, on la laisse deux jours en calebasse ou dans un récipient spécial fait d'un tronc creusé. La nourriture de base est le maïs avec lequel les femmes préparent des *tortillas* classiques et du *pozol*, une pâte qui se délaye dans de l'eau. Les Lacandons en ont un usage prosaïque et un usage sacré (offrandes aux dieux). En voyage, chacun emporte des boules « grosses comme le poing » enveloppées dans des feuillages. Une demi-boule mélangée à l'eau d'une calebasse « constitue un repas rapide et réconfortant ». La pâte aigrit assez rapidement, ce qui ajoute à son attrait.

Soustelle précise qu'on mange les aliments non salés. Charnay disait déjà que, dans la cuisine lacandone, le sel n'est pas utilisé comme condiment. Il n'a pas remplacé la « cendre d'un certain bois ». Il est considéré comme « une sorte de friandise » dont on prend de temps en temps « une pincée ». Au chapitre du tabac, dont les cultures entourent chaque village, Soustelle note que celui-ci est consommé roulé, en « cigares », à partir des feuilles brutes séchées dont les nervures ont été retirées, mais que seuls les hommes fument – y compris dès l'enfance. « Les femmes n'emploient pas le tabac. »

Après une description de l'artisanat (poteries, tissages, instruments de musique…), Soustelle en vient aux objets « en rapport avec les croyances religieuses et les cérémonies », dont la plupart sont rassemblés dans un temple et suspendus aux poutres et poteaux de la modeste construction, substitut misérable des glorieux édifices en ruine du voisinage. Il précise que les femmes ne sont pas admises dans ces temples. Il remarque que le rôle de l'encens est tenu par le *copal* et, pendant que ce végétal se consume, l'officiant s'exerce à la divination sur des feuilles de palmier. Pour les cérémonies, les Lacandons revêtent des vêtements tissés et décorés, où la teinture rouge d'*achote* (une plante tropicale arborescente) joue un grand rôle. Soustelle termine par une interrogation sur la réalité d'une « assimilation » des Lacandons aux Mayas.

Les Lacandons maintenaient le culte de leurs ancêtres. Ils considéraient les ruines comme les demeures de leurs dieux et les respectaient en conséquence. Généralement, ils en dissimulaient les emplacements aux étrangers. Toutefois, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, ils allaient être les auxiliaires des deux plus grandes découvertes du XX^{e} siècle sur la civilisation de cette région méso-américaine.

En mai 1946, guidé par son compagnon de chasse lacandon, un photographe envoyé par une société de jus de fruits pour réaliser un film sur ces « derniers sauvages » pénétra tout à fait par hasard dans des ruines non identifiées situées à une trentaine de kilomètres du site de Yaxchilán – cité qui vit la rencontre de Maudslay et de Charnay. Ce photographe, Giles Healey, découvre à la lumière d'une torche trois chambres aux murs peints d'une richesse extrême. Alertés, les scientifiques entament une étude systématique de ce qu'ils nomment « Bonampak ». Ils se réjouissent de l'exceptionnel état de conservation des peintures qui, ailleurs, ont été effacées par le temps. Pour l'essentiel, il s'agissait de fresques représentant

des « rois » recevant les hommages de leurs sujets ou de leurs prisonniers qu'ils humiliaient (les archéologues notèrent les attitudes et la nudité, et les rubans noués à l'oreille). Une première étude parut en 1955.

À la même époque, un linguiste russe, Knorozov, partant de l'« alphabet » de Diego de Landa, « établit que les glyphes mayas combinaient des pictogrammes (signe valant pour une chose ou un être) et des phonogrammes de type syllabique (un signe valant pour un son[59]) ». La vision d'une théocratie s'écroulait au profit d'une compréhension plus large de la société, de son organisation, de l'habitat, de la vie quotidienne. D'une certaine façon, archéologie et ethnologie se rejoignaient. D'autant que les chercheurs ne se cantonnaient plus aux grands sites inventoriés depuis plus d'un siècle, dans leur totalité, croyait-on encore : Palenque, Yaxchilán, Copán, Tikal, Calakmul, Coba ou Uxmal, qui pouvaient avoir été les « capitales » de royaumes mayas rivaux. Les chercheurs s'en allaient à la quête de ruines et de sites « secondaires » sur le nouveau modèle de Bonampak. La découverte qu'ils firent du mauvais sort réservé aux captifs produisit alors un changement majeur : traditionnellement considérés comme un peuple pacifique et doux, victime de la sauvagerie, les Mayas apparaissaient désormais comme cruels et agressifs, adeptes de la torture, de la saignée rituelle, du massacre.

Une seconde grande découverte survint peu après, alors que les chercheurs mexicains prenaient en main leur propre archéologie. Ils arrivèrent en force sur le site majeur de Palenque[60] pour « dix saisons ». En 1949, le patron des fouilles, Alberto Ruz Lhuillier, commença par explorer la pyramide sur laquelle avait été édifié le temple dit des Inscriptions, lequel devait son nom à une longue inscription maya de six cent dix-sept glyphes. Remarquant une dalle de la pièce centrale qui pouvait être soulevée grâce à des perforations par lesquelles on passait des cordes, il fit soulever la pierre et découvrit un escalier « complètement remblayé » dont il remarqua qu'il s'enfonçait « dans la pyramide vers l'ouest ». L'année suivante, après avoir fait déblayer l'escalier, il atteignit un palier, « à près de quinze mètres de profondeur », et, de là, s'enfonça encore « vers le nord puis vers l'est ». L'année suivante, il faisait dégager « treize marches supplémentaires ».

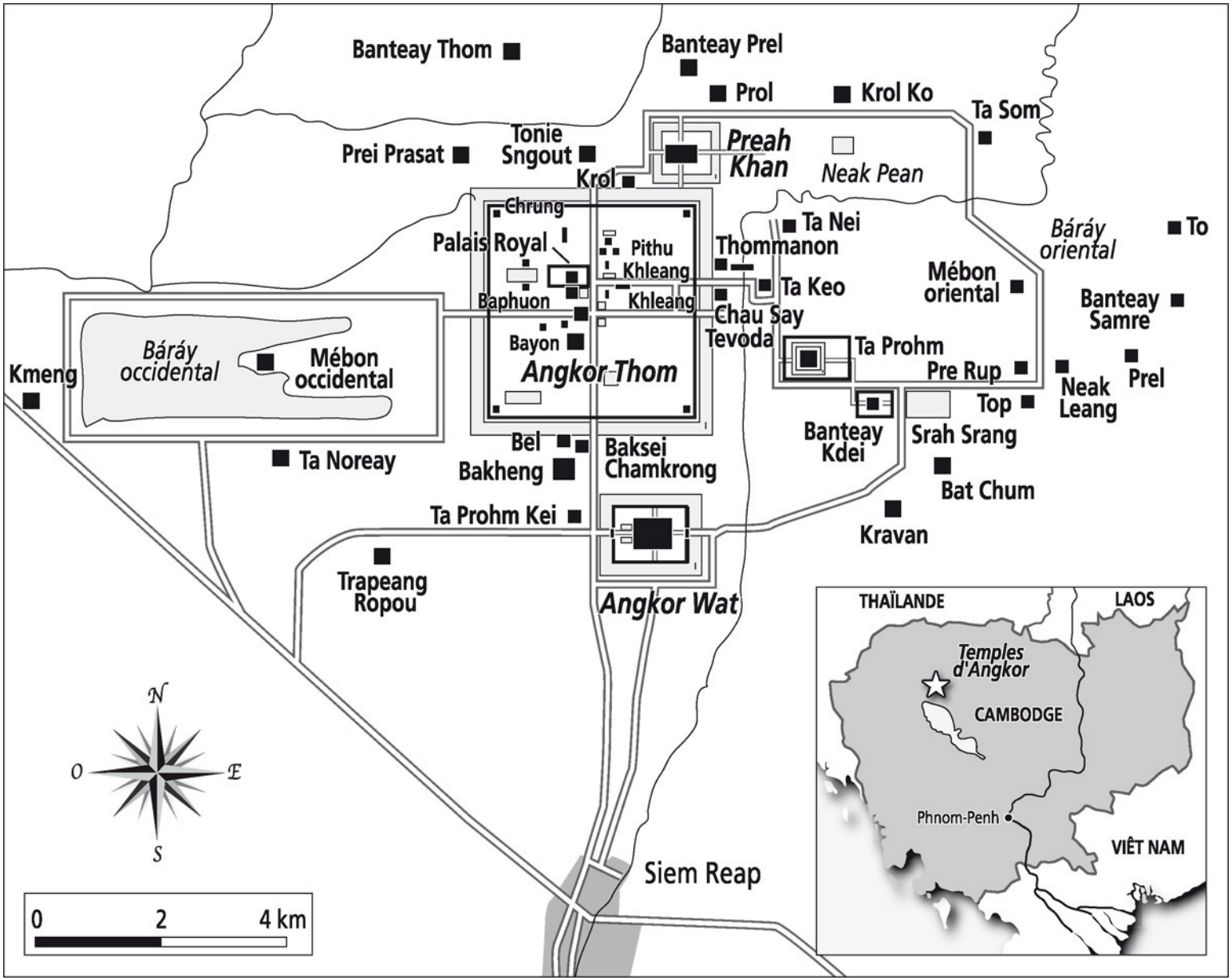
Lors de la quatrième saison de fouilles, en 1952, Lhuillier arriva ainsi « au-dessous du niveau du pied de la pyramide ». Derrière un « mur grossier fait de pierres et d'argile », il découvrit des offrandes diverses dans un court intervalle qu'un autre mur obstruait. Derrière ce mur, un couloir,

un remblai, un autre caisson où gisaient les restes de « six victimes humaines sacrifiées », enfin une dalle au fond du couloir. Après avoir déplacé la dalle, les archéologues descendirent quatre marches. Alberto Ruz Lhuillier et ses compagnons, muets de stupeur et admiratifs, venaient de mettre au jour la sépulture d'un grand roi maya qui reposait dans un sarcophage. Le masque funéraire, les bijoux, tous les objets que contenait le tombeau étaient « du jade le plus pur ». Claude Baudez affirme que le monde savant, « fasciné par les prouesses techniques que révèle la pyramide, ébloui par la beauté des offrandes et des sculptures », fut « aussi profondément choqué, comme le grand public[61] », par sa fonction funéraire.

Mais Palenque n'était pas une exception. D'autres sites, par exemple Tikal, confirmaient que les pyramides mayas étaient bien des sépultures royales. Comme celles d'Égypte ! C'est alors que furent enfin entendues – cela prit au moins vingt ans – les interprétations de Tatiana Proskouriakoff (1909-1985), architecte, ethnologue et archéologue attachée au site guatémaltèque de Piedras Negras. Elle avait passé son existence à dessiner les glyphes et à reconstituer graphiquement les sites et les monuments. Cette pionnière avait découvert au cours des années 1930 que cette iconographie sculptée sur les stèles et les parois, les tombeaux et les parements, peinte sur les codex et les fragments de manuscrits, racontait finalement l'histoire des royaumes mayas, qu'elle en révélait la chronologie, les grands règnes, les grands événements, allant ainsi à l'encontre des scientifiques mayanistes figés dans l'explication théocratique – des dieux et des prêtres. Cette thèse historique mettait également à mal la théorie d'une grande catastrophe climatique ou géologique qui aurait fait disparaître cette civilisation avant même l'arrivée des conquérants espagnols, expliquant la fin des Mayas comme le résultat de leurs luttes intestines, de la rivalité des rois, de la haine farouche opposant leurs cités-États. Le travail de nouveaux archéologues à l'esprit ouvert, dispersés autour des grands centres, révélait en même temps l'existence de véritables villes autour des temples et des palais avec la découverte d'agglomérations de fragiles maisons, parfois de simples cabanes, comme continuaient d'en habiter les Lacandons. On découvrait une société hiérarchisée dominée par un souverain et toute une suite de grands seigneurs et de hauts fonctionnaires, de guerriers aussi, auxquels obéissait un monde d'artisans, de commerçants, de scribes, d'artistes, avec, tout en bas de l'« échelle », le peuple des paysans, des portefaix (le transport s'effectuant à dos d'homme

sur les « chemins » de la forêt), et des esclaves recrutés parmi les vaincus et les condamnés « de droit commun ».

Finalement, les archéologues découvraient, au plus profond de la forêt verte du Yucatán et du Chiapas, du Guatemala et du Honduras, une humanité assez semblable à la nôtre… simplement, en décalage temporel de plusieurs siècles.


Banteay Thom
Banteay Prel
Prol
Krol Ko
Ta Som
Tonie
Sngout
Prei Prasat
Preah
Khan
Neak Pean
Krol
Chrung
Palais Royal
Pithu
Khleang
Baphuon
Khleang
Bayon
Angkor Thom
Ta Nei
Thommanon
Ta Keo
Chau Say
Tevoda
Ta Prohm
Pre Rup
Mébon
oriental
Báray
oriental
To
Banteay
Samre
Neak
Leang
Prel
Top
Srah Srang
Banteay
Kdei
Bat Chum
Kravan
Báray
occidental
Mébon
occidental
Kmeng
Ta Noreay
Bel
Bakheng
Baksei
Chamkrong
Ta Prohm Kei
Trapeang
Ropou
Angkor Wat
Siem Reap
N
O
E
S
0
2
4 km
THAÏLANDE
LAOS
Temples
d'Angkor
CAMBODGE
Phnom-Penh
VIÊT NAM

1. Un État indépendant anciennement colonie dénommée « Honduras britannique ».

2. Les Mayas comme les autres peuples méso-américains (ou « précolombiens ») connaissaient l'écriture et le papier.

3. Diego de Landa, *Relation des choses de Yucatán*, édition bilingue, traduction et présentation par l'abbé Brasseur de Bourbourg, ancien administrateur ecclésiastique de Rabinal (Guatemala), membre de la Commission scientifique du Mexique, Arthus Bertrand éditeur, Paris, 1864, p. 11 et 13.

4. Diego de Landa parle de lui à la troisième personne…

5. Diego de Landa, *Relation des choses de Yucatán*, *op. cit*., p. 31 et 33.

6. Il s'agit du dieu souverain maya Kukulkan, le Quetzalcóatl des Aztèques, alias le « serpent à plumes », divinité « de l'aube », symbole à la fois de la mort et de la résurrection. Chichén Itzá est situé, dans la province même du Yucatán, au centre des basses terres du Nord, à peu près à mi-chemin entre Cancún et la capitale du Yucatán, Merida.

7. Diego de Landa, *Relation des choses de Yucatán*, *op. cit.*, p. 37 et 39.

8. D. Jourdanet, introduction à la traduction de l'ouvrage du frère Bernardino de Sahagún, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, Masson, 1885, 1re partie, p. IV.

9. D. Jourdanet, *op. cit*., p. VII.

10. À cette époque, Palenque s'orthographie en français avec un *e* accent aigu (et Cortès avec un grave). La ville maya est située au nord du Chiapas, non loin du Rio Usumacinta.

11. José de Galvez y Gallardo (1720-1787), fait marquis de Sonora et ministre des Indes par le roi Charles III, fut l'ennemi acharné des jésuites et le réorganisateur de la Nouvelle-Espagne.

12. « Que d'édifices que les autres n'ont pas vus ! » s'exclame le traducteur français.

13. Avis de Juan Bautista Munoz, citation.

14. Ancienne unité de mesure espagnole équivalant à peu près au mètre.

15. *Recherches sur les ruines de Palenque et sur les origines de la civilisation du Mexique*, « par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, texte publié avec les dessins de M. de Waldeck sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique », Arthus Bertrand, 1866, « Introduction », p. 8 et 9.

16. Charles IV (1748-1819) régna de 1788 à 1808, détrôné par Napoléon et exilé à Compiègne puis à Rome.

17. *Recherches sur les ruines de Palenque et sur les origines de la civilisation du Mexique*, *op. cit*., p. 12 et 13.

18. Claude-Joseph Le Désiré Charnay, dit Désiré Charnay (1828-1915), photographe et archéologue.

19. L'affirmation de Charnay est inexacte… La cohérence du monde hispanique s'effritait. À la suite des guerres contre l'Angleterre et le Portugal, les colonies d'Amérique étaient en effervescence. Des assemblées de colons défiaient les autorités et préparaient les soulèvements et les guerres d'indépendance du début du XIXe siècle (voir Simon Bolivar). Bientôt viendra l'occupation française en Espagne et la royauté éphémère de Joseph Bonaparte (entre 1808 et 1813). Charles IV était en exil avec sa famille. Les divers rapports de Del Rio et Charnay restèrent entre les mains de l'administration et dormirent dans les archives.

20. Désiré Charnay, préface à *Cités et ruines américaines*, Gide et Morel, 1863.

21. Alexandre de Humboldt (1769-1859), naturaliste, géographe et explorateur allemand. Associé au Français Aimé Bonpland, il explore l'Amérique centrale, Cuba… On dit de lui qu'il a « tout peint et tout dit » sur l'Amérique. Il fut président de la Société de géographie française et membre associé de l'Académie des sciences.

22. *Recherches sur les ruines de Palenque et sur les origines de la civilisation du Mexique*, « Introduction », *op. cit*., p. 14.

23. Jean-Frédéric de Waldeck, 1766-1875.

24. John Lloyd Stephens (1805-1852), diplomate et explorateur américain, visita le pays maya au temps où se défaisaient les Provinces-Unies d'Amérique centrale, république fédérale qui exista entre 1823 et 1839.

25. Frederick Catherwood (1799-1854), sujet britannique, architecte et illustrateur, ami et compagnon de voyage de John Lloyd Stephens, continua la publication de l'œuvre commune après la mort subite de ce dernier. Il trouva lui-même la mort lors du naufrage du steamer *Arctic* qui heurta un autre navire, au large de Terre-Neuve.

26. Désiré Charnay passe sous silence le fait qu'en 1830 une importante expédition avait dénombré les ruines de Tikal, de Copán et de Yaxha pour le compte du gouverneur espagnol de la province du Petén, nom du lac situé au nord du Guatemala, dans le tiers du pays qui s'enfonce au carré entre le Belize et le Mexique.

27. Charles-Étienne Brasseur de Bourbourg (1814-1874), missionnaire et archéologue (mais pas bénédictin).

28. Le peintre jacobin, membre du Comité de sûreté générale et président de la Section des interrogatoires, qui esquissa *Le Serment du Jeu de Paume* et peignit *La Mort de Marat*, en attendant d'exécuter… *Le Sacre de Napoléon*, car il était devenu « premier peintre de l'Empereur » Napoléon I^{er}.

29. Jean-Frédéric de Waldeck, « Explication des planches », in *Recherches sur les ruines de Palenque et sur les origines de la civilisation du Mexique*, *op. cit.*, p. II.

30. John Lloyd Stephens, *Incidents of Travels in Central America, Chiapas and Yucatán*, vol. II, p. 287 et *sq*.

31. John Lloyd Stephens, *op. cit*.

32. Désiré Charnay, *Cités et ruines américaines*, *op. cit.*, p. 320.

33. Ne pas confondre avec Copán, site archéologique du Honduras.

34. Campêche est l'un des ports de la conquête espagnole, situé sur la côte occidentale du Yucatán.

35. Désiré Charnay, « Voyage au Yucatán et au pays des Lacandon », in *Le Tour du monde*, 1884, p. 34. Le texte est daté de 1850. Les images sont contemporaines des plus récents voyages. La thèse ici exposée sera reprise peu après devant Maudslay, comme on va le voir…

36. *Ibid.*

37. Désiré Charnay, *À travers les forêts vierges, aventures d'une famille en voyage*, Hachette, 1898.

38. Traduit en 1691, « Chez Villery, à Paris ».

39. Les célèbres explorateurs de l'Afrique se seraient ainsi rencontrés. Parti, entre autres, à la recherche de Livingstone dont l'Occident était sans nouvelles, Stanley aurait eu ces mots *so british* : « *Doctor Livingstone, I presume ?* » (« Docteur Livingstone, je suppose ? ») et Livingstone aurait répondu : « *Yes, that is my name* » (« Oui, c'est mon nom »).

40. Les découvertes de Maudslay furent publiées en annexe à l'encyclopédie *Biologia Centrali-Americana.*

41. Edward King of Kingsborough se ruine dans l'édition du *Codex de Dresde*. Il mourra en prison pour dettes.

42. Toltèques. Ce nom signifierait « peuple bâtisseur » en langue nahuatl. Les Mayas sont leurs successeurs.

43. Ferdinand Maximilien Joseph, archiduc d'Autriche (1832-1867), était le frère de l'empereur François-Joseph. Sollicité par les conservateurs mexicains et pressé par sa femme, Charlotte, fille du roi des Belges, il accepta le titre d'empereur du Mexique en 1863, sous le nom de Maximilien I^{er}. Il était à l'origine soutenu par Napoléon III, qui voulait mettre le Mexique sous influence française. Les troupes franco-autrichiennes (plus un contingent de volontaires étrangers), placées sous les ordres du maréchal Bazaine, s'opposèrent tout de suite à l'armée populaire des libéraux et républicains partisans du président Juárez. Après plusieurs sévères défaites, elles furent définitivement vaincues à Querétaro, où Maximilien fut arrêté, puis fusillé le 19 juin 1867.

44. Fondé en 1866 par George Peabody pour son neveu Othniel Charles Marsh, paléontologue amateur d'archéologie.

45. Diego de Landa, *Relation des choses de Yucatán*, *op. cit.*, p. 317-319.

46. Claude Baudez et Sydney Picasso, *Les Cités perdues des Mayas*, Découvertes Gallimard, 2008, p. 104.

47. Arthur Demarest, *Les Mayas*, traduit par Simon Duran et Denis-Armand Canal, Tallandier, 2007, p. 54.

48. Charles-Étienne Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur les ruines de Palenque et sur les origines de la civilisation du Mexique*, *op. cit*., p. 37.

49. Brasseur de Bourbourg en a donné une édition bilingue (quiché-français) en 1861.

50. Jacques Soustelle (1912-1990), brillant intellectuel, rejoignit la France libre dès 1940. Sa connaissance de l'Amérique latine lui valut plusieurs missions dans ces pays pour le compte du général de Gaulle. Il devint l'un des acteurs importants du Conseil national français à Londres et à Alger. Gouverneur général en 1955, partisan de l'Algérie française, il s'exila entre 1962 et 1969. Il utilisait le nahuatl pour correspondre avec sa femme, Georgette, restée en France. Il entra à l'Académie française en 1983.

51. *Journal de la Société des américanistes*, fasc. 1, 29, p. 1 à 95, 1937.

52. Flammarion, 1982.

53. Désiré Charnay, *À travers les forêts vierges, aventures d'une famille en voyage*, *op. cit.*

54. Charles-Étienne Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur les ruines de Palenque et sur les origines de la civilisation du Mexique*, *op. cit*., p. 27 et *sq*.

55. *Ibid.*

56. Le tzendal, qui appartient au groupe de langues « maya-quiché », est dite « éteinte » : « *an extinct language that was spoken in the State of Chiapas* » (*La Oracion dominical en lenguas indigenas*, Mexico, 1983).

57. Charles-Étienne Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur les ruines de Palenque et sur les origines de la civilisation du Mexique*, *op. cit*.

58. « La culture matérielle des indiens Lacandons », *Journal de la Société des américanistes*, fasc. 1, 29, p. 1 à 95, 1937.

59. Arthur Demarest, *Les Mayas*, *op. cit*., p. 58.

60. Cette recherche et la découverte qui s'ensuivit sont rapportées par le mayaniste Claude Baudez dans *Les Cités perdues des Mayas*, *op. cit*., p. 118 et *sq*.

61. Claude Baudez, *op. cit*., p. 121.

3
La gloire du peuple khmer

C'était un pays où l'on arrivait à pied ou à dos d'éléphant. La découverte ici et là de quelques ruines de temples rongés par l'humidité et les orages valait bien ce voyage pittoresque. La gentillesse des populations rencontrées parachevait l'enchantement. Quelques moines furtifs se glissaient dans les murs, entrant et sortant sans qu'on sache vraiment par où ils apparaissaient et disparaissaient. Les danseuses, les *apsâras*, n'étaient plus que de pierre. Et partout des singes facétieux, des arbres gigantesques, avec d'énormes racines et des fleurs enivrantes. Sur tout cela flottait un épais nuage de moucherons, de moustiques, d'insectes divers qu'il vous fallait chasser de la main, ou dont il fallait se protéger par un voile de tulle qui rendait la chaleur encore plus insupportable.

On approchait de là en barque, depuis l'immense Tonlé Sap, une remontée du Mékong. Ce « grand lac » de retenue des eaux se remplit à la saison des pluies et se vide à la saison sèche par une sorte de canal, une rivière affluent du Mékong, dont les grosses eaux inversent le flux. Pour aller jusqu'à Angkor, on suivait ensuite un très vague chenal intermittent. Et puis plus rien. Sinon les éléphants pour les visiteurs de marque. À pied pour les autres, les curieux, les chercheurs de l'impossible, les ravitailleurs en « antiquités », les voleurs à la petite semaine – avant que les archéologues et le gouvernement cambodgien y mettent bon ordre.

On a d'abord cru qu'il s'agissait d'éléments isolés, un temple ici, un monastère là, un palais dans ses enceintes… Et puis la guerre est survenue. Une guerre moderne. Et la Nasa a pris des photographies aériennes, à des milliers de kilomètres au-dessus de la forêt. Pour s'apercevoir que ces éléments isolés constituaient un tout, un ensemble s'étendant sur des centaines d'hectares, une cité fabuleuse organisée sur plus de

1 000 kilomètres carrés, peuplée de plus de 750 000 habitants. C'était, ce fut, la plus grande métropole de l'Asie. Et cela étendait fortement les recherches limitées jusqu'ici à des découvertes de micro-géographie.

Au plus profond du Cambodge, là où se déversent les eaux des rivières descendant de Thaïlande, à partir du IXe siècle les Khmers avaient construit leur capitale, un ensemble de palais, de temples, de bassins de retenue d'eau, qui resta longtemps fantomatique pour l'Occident. Dans cette plaine couverte de forêts et de jungle spongieuse, où paissent les crocodiles, les éléphants, les rhinocéros et les buffles, l'empire des Khmers mit cinq cents ans à s'éteindre. Il avait connu son apogée au XVe siècle avant de donner raison à Pierre Loti qui, visitant la région sous les pluies de la mousson, en 1901, ne voulait plus croire « à l'avenir de nos lointaines conquêtes coloniales ».

À peine reconnu par le gouvernement de l'Indochine, après avoir appartenu au royaume de Siam, puis être revenu au Cambodge en 1907, et de nouveau à la Thaïlande, puis au Kampuchea indépendant, le site archéologique d'Angkor s'en est retourné trente ans au monde sauvage dont les explorateurs et les savants l'avaient sorti. Il fallut attendre le présent siècle, après un génocide, pour qu'à nouveau les splendeurs viennent au jour et s'inscrivent, elles aussi, au « patrimoine » des humains. Et tout ce qui était advenu antérieurement était un peu caduc.

L'écriture de la langue locale n'est pas à l'origine de découvertes archéologiques, comme cela a pu se produire ailleurs, en Mésopotamie, en Égypte ou chez les Mayas… Ainsi que l'écrit l'évêque Jean-Baptiste Pallegoix (1805-1862), le thaï et le khmer sont langues complexes, « en grande partie monosyllabiques, et presque tous les mots polysyllabiques tirent leur origine de langues étrangères ». Ces langues en renferment trois, « à savoir la langue vulgaire, la langue relevée et la langue sacrée. Plusieurs mots des nations voisines sont passés dans la langue vulgaire mais les langues relevée et sacrée sont presque entièrement composées de mots sanscrits et balis ». Mais cela n'empêche pas les inscriptions.

En 1860, quand le naturaliste Henri Mouhot (1826-1861) visita Angkor, il nota que « presque chaque ruine, sur ce sol bouleversé, est riche en inscriptions gravées en divers caractères dont les uns sont employés assez généralement et les autres fort rarement. Les caractères les plus usités parmi les Cambodgiens sont ceux de l'alphabet pali ; mais personne, à Siam ou au Cambodge, n'a encore pu les traduire, quoiqu'on puisse les distinguer

facilement. Les naturels prétendent qu'il y a une clef à trouver pour déchiffrer ces caractères ; mais ils ne l'ont pas encore découverte… » Un peu plus tard, l'explorateur Francis Garnier ne manquera pas non plus d'évoquer le mystère des inscriptions qu'il releva sur les murs d'Angkor :

> Beaucoup sont placées, en guise de légendes explicatives, le long et au-dessus des bas-reliefs de la galerie inférieure ; d'autres, plus anciennes et qui contiennent peut-être des documents historiques plus sérieux, se rencontrent dans les galeries de la partie est du temple. Les caractères dont elles sont composées se rapportent à l'écriture cambodgienne actuelle et les bonzes peuvent lire encore beaucoup de ces inscriptions ; mais les plus anciennes, celles qui par suite offriraient le plus grand intérêt, restent lettre morte pour eux. Toutes les inscriptions qu'ils traduisent ne contiennent que des prières, sans importance historique[1].

Les premiers Européens à parler de ces monuments furent des missionnaires, espagnols, portugais, puis français – Mgr Pallegoix, qui fut l'un d'eux, signale le souvenir de plusieurs centaines de soldats portugais passés au service du roi de Siam, qui se dispersèrent et créèrent les premières communautés chrétiennes (aux mœurs européennes) au début du XVII^e^ siècle. Deux siècles plus tard, il restait environ cinq cents chrétiens au Siam. Francis Garnier, passant à Pinhalu, petite ville fondée par les « prêtres portugais Luis Cardoso et Jean Madera en 1553 », sur la « rive droite du bras du lac [courant descendant] », précise que plusieurs évêques y ont été enterrés et que, au « dix-septième siècle, cette chrétienté servit de refuge à Paul d'Acosta, vicaire général de l'évêché de Malaca, après la prise de cette dernière ville par les Hollandais[2] ».

Mgr Pallegoix publia, en 1854, pour le compte de sa mission, une *Description du royaume de Thai ou Siam*[3] où le Cambodge est ainsi présenté : « Le Camboge s'appelait autrefois Kamphuxa. C'était un grand royaume qui s'étendait depuis le 8° degré 30 minutes jusqu'au 20° degré de latitude. Sa domination s'étendait sur plusieurs États Lao et même sur Siam. »

Un missionnaire contemporain de Mgr Pallegoix, le père Charles-Émile Bouillevaux (1823-1913), visita Angkor durant un séjour à Battambang et publia, en 1858, un *Voyage dans l'Indochine (1848-1856)* où il raconte ses deux jours de visite, dans des ruines envahies par la forêt :

> Pour apprécier la richesse et la civilisation de l'ancien royaume du Camboge, il faut aller à Angcor, de l'autre côté du grand lac, à un peu plus de deux journées de Battambang. […] Après avoir quitté la ville actuelle d'Angcor, je marchai pendant plus d'une lieue sur un sable brûlant qui mit mes pauvres pieds nus dans un triste état. [Je suivis une] large chaussée de pierres de taille, gardée par des lions de fantaisie, qui traverse un étang où mangeait et se baignait un

troupeau de buffles. Je vis çà et là plusieurs petits kiosques ; les ruines en révélaient encore l'ancienne élégance. Je passai plus loin sous deux galeries quadrangulaires assez étroites, puis je me trouvai devant la pagode proprement dite. […] Le principal corps de bâtiment présente un carré parfait ; à chaque angle s'élève une belle tour qui se termine en dôme, et, au milieu, se dresse une cinquième tour plus haute que les autres. […] Il paraît que la pagode d'Angcor fut construite pour recevoir les livres sacrés venus de Ceylan. […] Les pauvres idolâtres viennent, au jour des solennités, se prosterner devant tous ces monstres et brûler à leurs pieds des allumettes parfumées, tandis que les bonzes psalmodient leurs prières bali. Quand j'eus visité la pagode, je me dirigeai vers l'ancienne ville, autrefois séjour des rois. À environ une demi-lieue du mur d'enceinte, je trouvai des ruines immenses qu'on me dit être celles du palais royal. Le genre d'architecture paraît ressembler à celui de la pagode ; sur les murs, entièrement sculptés, je vis des combats d'éléphants, des hommes luttant avec la massue et la lance, d'autres tirant de l'arc et trois flèches en partant à la fois. Ces ruines ne sont pas les seules : l'intérieur de l'ancienne ville en est couvert. Tout ce que j'ai remarqué à Angcor me prouve, jusqu'à l'évidence, que le Camboge a été autrefois riche, civilisé et beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est actuellement ; mais toutes ces richesses ont disparu, cette civilisation est éteinte[4].

Le récit de voyage le plus marquant, contemporain de l'établissement de la France en Cochinchine et en Annam, est dû à Henri Mouhot. Né à Montbéliard en 1826, c'est un savant comme il en existait au XIX^e^ siècle : autodidacte et proche de ceux qu'on croise chez Jules Verne. À 18 ans, il enseigne le français à l'école militaire de Saint-Pétersbourg. À 30 ans, il s'est fixé sur l'île de Jersey, marié à une petite-fille de Mungo Park, l'explorateur écossais de l'Afrique. Il étudie l'ornithologie et la conchyliologie, mais rêve aussi de voyages. La lecture d'un ouvrage sur le Siam le décide. Il embarque sur un navire, le 27 avril 1858, en compagnie de son chien, Tine-Tine, pour un voyage de quatre mois. Quand il atteint enfin le Cambodge, il devient l'ami du roi Ang Duong puis de Norodom I^er^, son fils. Durant l'hiver 1859-1860, il visite le site d'Angkor en compagnie d'un prêtre, M. Sylvestre, avec lequel il parcourt le Siam, séjourne à Bangkok et à Battambang (aujourd'hui au Cambodge), et descend puis remonte la « rivière » qui assèche le Tonlé Sap. Il meurt de la fièvre jaune, au Laos, à Luang Prabang, le 10 novembre 1861. Il avait 35 ans. L'essentiel de ses travaux est conservé aujourd'hui à Londres. Le récit de son voyage, paru dans *Le Tour du monde* en 1863, trouva bientôt une grande résonance.

« L'état présent du Cambodge est déplorable, écrivait-il, et son avenir chargé d'orages. Jadis cependant c'était un royaume puissant et très-peuplé, comme l'attestent les ruines splendides qui se trouvent dans les provinces de Battambâng et d'Ongkor… » – qui furent rattachées au Cambodge en 1907 seulement, après diverses révolutions de palais et une défaite siamoise – le nom même de Siem Reap signifie « défaite siamoise[5] ».

Mouhot arrive par le sud, par le Mékong et « Penom Penh », où le Mékong se divise :

> Le grand fleuve remonte au nord-est d'abord, puis au nord-ouest jusqu'en Chine et aux montagnes du Thibet où il prend sa source. L'autre bras [celui que le voyageur emprunte], qui ne porte aucun nom et qu'il serait bon, pour le distinguer, d'appeler Mé Sap, du nom du lac Touli Sap, remonte au nord-ouest. Vers le 12° 25' de latitude, commence le grand lac, qui s'étend jusqu'au 13° 53' ; sa forme est celle d'un violon. Tout l'espace compris entre ce dernier et le Mékong est une plaine peu accidentée, tandis que le côté opposé est traversé par les hautes chaînes de Poursat et leurs ramifications. L'entrée du grand lac du Cambodge [le Tonlé Sap] est belle et grandiose. Elle ressemble à un vaste détroit ; la rive en est basse, couverte d'une forêt à demi submergée, mais couronnée par une vaste chaîne de montagnes dont les dernières cimes bleuâtres se confondent avec l'azur du ciel ou se perdent dans les nuages ; puis, quand peu à peu l'on se trouve entouré, de même qu'en pleine mer, d'un vaste cercle liquide […] on reste frappé d'étonnement et d'admiration comme en présence de tous les grands spectacles de la nature[6].

D'après une légende cambodgienne, une grande plaine s'étendait à l'emplacement du Tonlé Sap et « une superbe cité florissait en son milieu ». Un roi, dans cette cité, s'amusait à élever « de petites mouches ». L'instituteur des fils du roi élevait, pour sa part « des araignées […]. Il arriva qu'une des araignées mangeât les mouches du roi, qui entra dans une grande colère et fit mettre l'instituteur à mort. Ce dernier s'envola dans les airs, maudissant le roi et sa ville. À l'instant la plaine fut submergée par le lac ». La même tradition dit qu'une statue en jaspe de Bouddha fut retrouvée « flottant à la surface du lac, entourée de lotus et portée par un bœuf tibétain[7] ».

À l'époque où Henri Mouhot traversait le Tonlé Sap, un grand mât planté « au centre de cette mer intérieure » indiquait les « limites communes des royaumes de Siam et de Cambodge ». Le Français visita donc « Ongkor » et Battambang au temps où cette région dépendait du royaume de Siam. Il rapporte ainsi l'histoire :

> Il y a plus d'un siècle que la province de Battambang est soumise au Siam ; depuis ce temps, plusieurs fois elle a cherché à se soulever et même à se donner aux Annamites qui s'étaient emparés, il y a une vingtaine d'années [nous sommes en 1860], de tout le Cambodge : mais ceux-ci furent repoussés par les Siamois jusqu'au-delà de Phnom Penh. Depuis ce temps le Cambodge n'a pas éprouvé d'autre attaque des Cochinchinois, mais il est resté tributaire de Siam. Sans la guerre que depuis deux ans la France fait à l'empire d'Annam, il est probable qu'aujourd'hui la dernière heure aurait sonné pour le petit royaume de Cambodge, dont la destinée peu douteuse est de s'éteindre et d'être assimilé aux peuples voisins[8].

Henri Mouhot mit trois jours pour traverser la « petite Méditerranée du Cambodge dans son grand diamètre ». Il nota l'abondance des poissons

« dans ce vaste réservoir d'eau douce » et, à la surface, « une animation extraordinaire de la gent volatile et pêcheuse » : palmipèdes « de toute taille et de toutes couleurs », nuées de pélicans, de cormorans et d'aigrettes à l'« éclatante blancheur ». Remontant une petite rivière, il atteignit Battambang « dont la majorité de la population est cambodgienne », et fut reçu par des missionnaires français placés sous l'autorité d'un vicaire apostolique résidant ordinairement en Cochinchine, Mgr Miche, prêtre « très-petit de taille, mais [qui], sous une enveloppe chétive, concentre une vitalité et une énergie extraordinaires ». C'est à Battambang qu'Henri Mouhot fit la connaissance de l'« abbé Sylvestre ».

Guidé par ce dernier, Mouhot se rend à Angkor et, devant l'étrangeté de la cité abandonnée, s'interroge sur le choix des souverains khmers :

> Ce qui a pu faire choisir cette localité de préférence à d'autres peut-être plus avantageuses sous bien des rapports, c'est sans doute la position centrale qu'elle occupe, car le minerai d'or dont nous avons reconnu l'existence dans une roche de quartz du voisinage ne doit entrer que pour peu dans ce choix, je le suppose du moins. Situé à quinze milles du grand lac [le Tonlé Sap], dans une plaine en grande partie sablonneuse, et aride sous tous les rapports en un mot, à moins que la nature du terrain n'ait changé, la métropole d'un grand empire aurait trouvé sur les rives du grand fleuve un autre emplacement plus abondant en ressources, et offrant surtout des communications faciles[9].

Mouhot commence par découvrir « Ongkor la nouvelle », qu'il juge « bourgade insignifiante ». Il a remonté un ruisseau, atteint un bassin « qui tient lieu de port » et, sur « trois milles », suivi une chaussée haute. À ce chef-lieu de la province d'Ongkor, « qui ne compte pas beaucoup plus de mille habitants, tous cultivateurs », il fait la rencontre du vice-roi siamois de la province, lequel lui promet « un chariot pour faire conduire les bagages à Ongkor Wat, ainsi qu'une lettre pour nous recommander au chef du district et lui ordonner de nous accorder tout ce que nous lui demanderions ». Auparavant, le vice-roi lui a passé la main dans la barbe « avec une sorte d'admiration », lui demandant comment faire pour que la sienne puisse être pareille.

Après trois heures de marche dans la poussière et le sable fin d'un sentier « qui traverse une forêt touffue », les voyageurs atteignent une esplanade « pavée d'immenses pierres bien jointes » dont les quatre escaliers y conduisant sont ornés de part et d'autre par « deux lions sculptés dans le granit ». C'est alors qu'Henri Mouhot découvre, du côté de l'est, « au-delà d'un large espace dégagé de toute végétation forestière […], une immense colonnade surmontée d'un faîte voûté et couronnée de cinq hautes

tours. La plus grande surmonte l'entrée, les quatre autres les angles de l'édifice ; mais toutes sont percées, à leur base, en manière d'arcs triomphaux ». Henri Mouhot dit qu'il resta frappé « de surprise et d'admiration ».

Ils mirent une journée entière à parcourir les lieux, marchant « de merveille en merveille, dans un état d'extase toujours croissante ». Dans le récit qu'il fait, il y a chez lui un peu du Volney découvrant les ruines de l'Égypte… À Angkor, « le nom même d'un peuple qui n'est plus, comme celui des grands hommes, artistes et souverains qui l'ont illustré, restera probablement toujours enfoui sous la poussière et les décombres ». C'est trop de pessimisme : Angkor était à la veille d'une nouvelle ère.

On a pu dire qu'il n'y avait pas eu de « découverte » ni de « résurrection ». En effet, Henri Mouhot, après le père Bouillevaux, signale la continuité d'une pratique religieuse en ce lieu : dans le pavillon central d'Angkor Vat, « ce tabernacle », une statue de Bouddha, « présent du roi actuel de Siam, trône encore, desservie par de pauvres *talapoins* dispersés dans la forêt voisine, et attire de loin en loin à ses pieds quelques fidèles pèlerins ». Mais, remarque Mouhot, « que sont ces dévotions comparées aux solennités d'autrefois, alors que les princes et rois de l'extrême Orient venaient, en personne, rendre hommage à la divinité tutélaire d'un puissant empire ; que des milliers de prêtres couvraient de leurs processions les gradins et les terrasses de ce temple immense ; que du haut de ses vingt-quatre coupoles le son des cloches répondait au carillon des innombrables pagodes de la capitale voisine ; de cette Ongkor la Grande, dont l'enceinte de quarante kilomètres de pourtour a pu contenir autant d'habitants que les plus peuplées métropoles de l'Occident ancien ou moderne ! ».

Lorsque, plus tard, la Commission du Mékong et Francis Garnier s'installeront au cœur d'Angkor Vat, dans une large case en bambou, ils feront le même constat : c'est ici que « viennent s'abriter (d'ordinaire) les pèlerins qu'attire le saint lieu ». Cette précision confirme que le temple bouddhiste d'Angkor n'a pas été abandonné ou perdu ou oublié comme on le croit trop souvent. Des bonzes logent sous les murs de la grande terrasse qui, « supportée par des colonnes rondes élégamment sculptées[10] », termine la chaussée de plus de 400 mètres qui y conduit.

Mouhot et Sylvestre se rendent ensuite au temple du mont Ba Khêng (Phnom Bakeng), à « deux milles et demi au nord d'Ongkor Wat ». Ils gravissent un escalier en partie détruit et découvrent le temple qui couronne

la colline haute d'une centaine de mètres[11]. Au sommet, « on jouit d'une vue si étendue et si belle que l'on n'est pas surpris que ce peuple qui a montré tant de goût […] ait couronné cette cime d'un splendide monument » :

> Après avoir plongé sur la plaine boisée et contemplé le pyramidal temple d'Ongkor et sa riche colonnade, autour desquels ondule le feuillage des cocotiers et des palmiers, l'œil va se perdre à l'horizon sur les eaux du grand lac, après s'être arrêté encore un moment sur une nouvelle ceinture de forêts et sur le petit mont dénudé nommé Crôme qui est au-delà de la nouvelle ville [vers le sud]. Du côté opposé se déroule la longue chaîne de montagnes qui a fourni, dit-on, les riches carrières d'où l'on a extrait tant de beaux blocs de grès […]. Cette belle nature est aussi muette et déserte aujourd'hui qu'elle devait être vivante et animée autrefois ; le cri des animaux sauvages et le chant d'un petit nombre d'oiseaux troublent presque seuls ces profondes solitudes[12].

Mouhot a l'intuition que le temple du mont Ba Khêng paraît avoir été « un des préludes de cette civilisation comme Ongkor Wat en aurait été plus tard le couronnement ». Cela se révélera exact. Phnom Bakeng a été construit à la fin du IX^{e} siècle de notre ère par le roi Yasovarman I^{er}, et fut dédié à Shiva. Il est considéré comme le prototype des « temples-montagnes » khmers, lesquels comptent cinq étages, cent neuf tours dont cinq plus importantes représentant le « mont Meru » et les quatre monts mythiques qui escortent le séjour d'Indra, le roi des dieux. Le « mont Meru » serait le Kailash, montagne sacrée du Tibet, considérée par les hindous et les bouddhistes comme l'« axe du monde » autour duquel tourne le Soleil. À un certain moment de l'année, la fonte des glaces et des neiges permet de lire, sur son flanc qu'on ne peut gravir sous peine de sacrilège, le dessin d'un svastika.

Après cette ascension, Henri Mouhot et l'abbé Sylvestre gagnèrent les ruines d'Angkor Thom, « à six ou sept kilomètres au nord-ouest du temple ». Là encore, pour l'atteindre, ils durent marcher dans la poussière et le sable sur une chaussée en partie détruite avant de traverser « un large fossé bordé de débris de pierres, de blocs, de colonnes, de lions et d'éléphants » et se trouvèrent devant la porte de la ville « qui a la forme et les proportions d'un arc de triomphe ».

Mouhot décrit ce monument en pierre de grès composé d'« une tour de dix-huit mètres, entourée de quatre tourelles et flanquée de deux autres tours avec galeries se reliant ensemble » et signale que le sommet de la haute tour est couronné par « quatre énormes têtes dans le goût égyptien ». La grande muraille d'enceinte de la ville d'« Ongkor Thom », que perce

cette porte monumentale, est constituée de « blocs de concrétions ferrugineuses ». Cette muraille, développée sur « vingt-quatre milles » (environ les 40 kilomètres annoncés plus haut), est large de 3,80 mètres et haute de 7 mètres.

Une porte marque chacun des quatre points cardinaux – la porte est en compte deux. En 1859-1860, l'espace intérieur était couvert « de tous côtés d'une forêt presque impénétrable ». Les voyageurs remarquent, sous une couche d'humus, des débris de poterie et de porcelaine qui gisent sur une épaisseur d'un mètre. Des « mineurs », à la recherche de « trésors enfouis sous les décombres », ont parachevé les effondrements et les écroulements. Ils atteignent le palais des anciens rois dont les murs d'enceinte sont constitués de concrétions ferrugineuses en gros blocs disposés de façon que leur longueur fasse l'épaisseur des murs. Au sein du palais, ils découvrent des séries de bas-reliefs figurants des rois, des femmes et des combattants. « Toutes ces figures sont chargées d'ornements tels que pendants d'oreilles excessivement longs, colliers et bracelets. » Les femmes n'ont pour costume « qu'un léger langouti [voile serré à la taille] et toutes ont la tête surmontée d'une coiffure terminée en pointe que l'on dirait composée de pierreries, de perles et d'ornements d'or et d'argent ».

Mais ce qu'ils admirent le plus, c'est la statue qu'on leur dit être celle du « roi lépreux ». Mouhot précise que « la tradition locale confond l'original de cette statue avec le fondateur d'Ongkor ». Alors… qu'en est-il ?

L'explorateur commence par déplorer la situation :

> Il y a peu de nations qui présentent un contraste aussi étonnant que le Cambodge, entre la grandeur de leur passé, arrivée au point le plus culminant, et l'abjection de la barbarie actuelle. On n'en rencontrerait aujourd'hui aucune autre aussi complètement privée de souvenirs, de traditions, de documents quelconques sur son histoire. À part les récits fabuleux des historiens chinois et quelques légendes plus probablement composées par les prêtres qui dominent les esprits de ce peuple superstitieux, que transmises de génération en génération, le monde ne possède aucune relation sur ce pays autrefois si puissant, aujourd'hui si dégradé.

Toutefois, rapporte Mouhot, « dans un des livres canoniques bouddhistes » où le Cambodge est cité comme la « seizième des seize nations les plus puissantes de la terre », on peut apprendre que « ce serait [au IIIe siècle de l'ère chrétienne] qu'aurait vécu le fondateur d'Ongkor Wat », et qu'il s'appelait « Bua-Sivisithiwong ». C'est l'identité qui est retenue pour le « roi lépreux », dont la statue est conservée désormais au

Musée national de Phnom Penh. Mouhot la décrit ainsi : « La tête, type admirable de noblesse, de régularité, aux traits fins, doux et au port altier, a dû être l'œuvre du plus habile des sculpteurs d'une époque qui en comptait un grand nombre doués d'un grand talent. Une moustache fine recouvre la lèvre supérieure, et une longue chevelure bouclée retombe sur les épaules ; mais tout le corps est nu et n'est recouvert d'aucun ornement. Un pied et une main ont été brisés. » Ce souverain khmer fut le premier à faire venir des prêtres bouddhistes de Ceylan dans son pays, « importation, ajoute Mouhot, qui s'est souvent renouvelée depuis ». Leurs livres, faits avec des feuilles de palmier, furent enfermés par le roi dans un monument de pierre « construit tout exprès ».

Henri Mouhot s'était attaché à réunir « des lambeaux de traditions » tout autant qu'à « ébaucher des essais archéologiques », mais le principal objet de son séjour était l'histoire naturelle :

> C'est de son étude que nous nous occupons spécialement. [Il n'empêche], en traçant à la hâte ces quelques lignes sur le Cambodge au retour d'une longue chasse, à la lueur blafarde d'une torche, entre la peau d'un singe fraîchement écorché et une boîte d'insectes à classer et à emballer, assis sur ma natte ou ma peau de tigre, dévoré des moustiques et souvent des sangsues, mon seul but, bien loin de vouloir imposer telle ou telle opinion, a été simplement de dévoiler l'existence des monuments les plus imposants, les plus grandioses et du goût le plus irréprochable que nous offre peut-être le monde ancien, d'en déblayer un peu les décombres, afin de montrer en bloc ce qu'ils sont […] espérant que ces données serviront de jalons à de nouveaux explorateurs, qui, doués de plus de talent et mieux secondés de leur gouvernement et des autorités [alors siamoises], récolteront abondamment là où il ne nous a été donné que de défricher[13].

*

Les « nouveaux explorateurs », Ernest Doudart de Lagrée et Francis Garnier son second, allaient suivre Henri Mouhot sept ans plus tard, sur le site d'Angkor et dans la remontée du Mékong. Francis Garnier fait ainsi l'éloge de leur prédécesseur :

> Ce fut le malheureux et regrettable Mouhot qui fit pour ainsi dire une seconde et nouvelle découverte de ces ruines. Elles étaient alors si profondément oubliées que la grande compilation de *L'Univers illustré,* la plus complète publication de ce genre, qui parut vers 1838, ne faisait même pas mention du royaume du Cambodge. Si Mouhot ne fut pas le premier Européen à visiter Angcor dans ce siècle-ci, il fut le premier à en donner une description fidèle et des dessins intéressants. Après lui, M. de Lagrée commença la première étude approfondie, appuyée de plans exacts et de renseignements de toute nature, qui ait été tentée sur cette matière[14]…

Pour sa part, le commandant Doudart de Lagrée apporte lui aussi son témoignage depuis le Laos, en 1867 : « Nous avons trouvé partout ici le souvenir de notre compatriote Mouhot, qui, par la droiture de son caractère et sa bienveillance naturelle, s'était acquis l'estime et l'affection des indigènes. Tous ceux qui l'ont connu sont venus nous parler de lui en termes élogieux et sympathiques[15]. » Les deux chefs de l'expédition d'exploration française, dite Commission du Mékong, édifieront un monument sur sa tombe lors de leur passage à Luang Prabang.

Ernest Doudart de Lagrée était né à Chambéry en 1823, d'une famille d'origine bretonne. Ancien élève de Polytechnique, il opta pour la marine et servit sur plusieurs bâtiments, notamment durant la guerre de Crimée. Il fut affecté en Cochinchine en 1863 et, sous les ordres de l'amiral La Grandière, envoyé à la cour du Cambodge pour négocier un traité avec le roi Norodom I^{er} – plaçant celui-ci sous protectorat français contre le roi de Siam. Le traité fut signé l'année même et Doudart de Lagrée, promu capitaine de frégate fin 1864, prit sa résidence à Compong Luong, sur le bras qui conduit au Tonlé Sap, à quatre ou cinq kilomètres d'Oudong, alors capitale du Cambodge. C'est là que le rejoignirent les canonnières de la mission d'exploration décidée à Paris par Napoléon III et le ministre de la Marine de l'époque, le marquis de Chasseloup-Laubat. Le voyage avait été préparé à Saigon et commença le 5 juin 1866.

Le commandant en second de l'expédition, le lieutenant de vaisseau Marie Joseph François (Francis) Garnier, né à Saint-Étienne en 1839, était le fils d'un officier légitimiste qui brisa son épée lors de la révolution de 1830, car il ne pouvait supporter Louis-Philippe. Sorti de Navale en 1857, l'enseigne de vaisseau Garnier fut envoyé au Brésil et dans les mers du Sud avant d'effectuer un séjour de deux ans en Chine. Il était administrateur de Cholon (Cochinchine) lorsqu'il fut désigné pour participer à la mission de Doudart de Lagrée.

L'« excursion » à Angkor se fit en attendant que parviennent à la Commission du Mékong le matériel et les passeports permettant d'entreprendre la remontée du Mékong au-delà de Phnom Penh. Doudart de Lagrée, rentrant de Saigon, était accompagné du photographe Émile Gsell (1838-1879), qui réalisa les premières photographies des ruines d'Angkor – lesquelles, à la manière de l'époque, furent souvent traduites en gravures.

Avec eux, participèrent à l'exploration le docteur Lucien Joubert (1832-1893), médecin en chef de l'expédition, qui en était en même temps le

géologue, le docteur Clovis Thorel (1833-1911), chirurgien de marine et botaniste, et Louis Delaporte (1842-1925), officier de marine qui fut un grand dessinateur et rapporta de l'expédition les planches d'un superbe album[16]. Le docteur Joubert était accompagné du benjamin de l'expédition, que Francis Garnier situe ainsi : « M. de Carné, jeune attaché au ministère des Affaires étrangères, qui devait à sa parenté avec le gouverneur de la colonie de commencer par ce voyage d'exploration sa carrière de diplomate… »

Ils se mirent en route le 21 juin 1866, à huit heures du soir, pour atteindre, « le lendemain à l'entrée de la nuit, l'embouchure de la petite rivière d'Angkor », où ils jetèrent l'ancre. Le 23, à la pointe du jour, une grande barque annamite les porta à terre. À deux ou trois kilomètres de leur point de débarquement, ils observèrent une éminence, le mont Crôm, « seul point saillant qu'offre l'horizon à une grande distance à la ronde ». Francis Garnier écrit qu'à cet instant il put se dire que tout avait « disparu de cette antique civilisation khmère » et qu'elle n'avait rien laissé « autre chose à admirer que des ruines ».

Le lendemain, « chacun […] juché sur un éléphant », ils entrèrent dans la forêt qui entoure Angkor Vat. Au bout d'une heure de marche, ils s'arrêtèrent « au pied de la terrasse en forme de croix qui précède Angcor Wat ». L'entrée du temple et ses trois tours étaient à 250 mètres.

Leur campement installé, les visiteurs parcoururent l'édifice à la hâte et furent tout de suite très impressionnés par ses dimensions et son raffinement. Les jours suivants furent consacrés à la levée de plans, à la prise de photographies et à l'exécution de dessins et aquarelles. Bref, une étude systématique commençait…

« Il fallait quelque temps pour se rendre compte de la disposition exacte d'un édifice qui mesure hors fossés cinq kilomètres et demi de tour. Cette première visite ne m'en donna qu'une idée confuse », écrit Francis Garnier, qui ajoute cependant : « C'était bien là, comme le dit Mouhot, non un temple rival de celui de Salomon, mais le chef-d'œuvre d'un Michel-Ange inconnu. »

Les ruines d'Angkor ont été cent fois décrites, avant et après la visite qu'y firent Doudart de Lagrée, Francis Garnier et leurs compagnons. Cent fois décrites, certes, mais Garnier n'oubliait pas la légende qui soulève les inévitables questions : comment ces pierres, pouvant peser jusqu'à « quatre mille kilogrammes », ont-elles été transportées, comment ont-elles été

élevées, « souvent à des hauteurs très-considérables » ? Les Cambodgiens des environs continuaient d'attribuer la construction aux génies… Et de raconter que le dieu Prea En « pétrit jadis toutes les parties du monument dans l'argile et les cisela à son aise – les trous que l'on voit à la surface des pierres ne sont que les empreintes de ses doigts[17] – puis il versa sur chaque pierre un certain liquide qui la solidifia et lui donna sa dureté actuelle. C'est pour cela, ajoute Francis Garnier, que le grès est appelé aujourd'hui au Cambodge *thma poc* ou pierre de boue ».

Le plus extraordinaire semble être, toutefois, l'assemblage de ces énormes blocs. Ils sont joints « par simple juxtaposition et on a poli les deux surfaces en contact en les frottant l'une contre l'autre ; l'adhérence est si parfaite qu'en appliquant une feuille de papier contre la ligne de séparation, on obtient un trait aussi net que s'il avait été tracé avec une règle ».

Les explorateurs observaient que les bonzes, peu nombreux, avaient rassemblé « avec soin » dans une partie de la galerie qu'ils occupaient « toutes les statues et fragments de statues en pierre, en bronze ou en bois qui se trouvaient disséminés dans le temple ou dans les environs ». Ils avaient abandonné le reste de l'immense temple « aux oiseaux de nuit et à la végétation ». De ce fait, certains portiques et galeries étaient inabordables.

Tandis que le commandant Doudart de Lagrée allait s'installer « au centre même de la ville en ruine d'Angcor Tôm ou Angcor la Grande, située à peu de distance », son second resta une semaine à Angkor Vat. Il était chargé « de relever des cotes et de fixer exactement la position géographique ». Il s'acquitta parfaitement de sa mission. Son récit est très attachant :

> À l'heure où la chaleur du jour retenait immobiles tous les habitants du temple, j'aimais à parcourir ces longues et silencieuses galeries que troublaient seuls les battements d'ailes des innombrables chauves-souris qui y ont élu domicile. La vie active et bruyante que je venais de quitter me faisait trouver un charme infini à cet isolement. La contemplation de ces bas-reliefs, de ces sculptures, l'étude de cette décoration savante, qui s'étend jusqu'aux toits et à la surface extérieure des tours, et dont je découvrais à chaque instant un nouveau détail, suffisait à faire couler rapidement les heures. Je ne suis ni assez savant ni assez artiste pour reprendre ici au point de vue descriptif les différentes particularités de cette architecture […]. À d'autres que moi d'interpréter au point de vue historique et mythologique ces longues pages de pierre qui retracent les combats du roi des singes contre le roi des anges, les délices du paradis et les supplices de l'enfer bouddhiques ; à d'autres encore d'essayer de formuler les lois d'une architecture arrivée là à son apogée […]. Jamais nulle part peut-être une masse plus imposante de pierres n'a été disposée avec plus d'art et de science[18].

Remarquons que Francis Garnier est le premier explorateur à nous donner une vue d'ensemble – « une vue du ciel » – du site d'Angkor :

> Le dernier étage de la pagode (centrale) est très-élevé au-dessus des autres, et du sommet des douze escaliers de quarante-deux marches chacun qui le mettent en communication avec l'étage inférieur, on découvre un vaste horizon. De ce point, les sommets du mont Crôm et du mont Bakheng, l'un et l'autre couronnés de ruines, la croupe dénudée de la petite colline appelée le mont Bok, l'extrémité lointaine de la chaîne de Pnom Coulen, se détachent nettement au-dessus de l'immense plaine dont ils rompent la monotonie. La plus élevée de toutes ces collines n'atteint pas deux cents mètres et la plupart égalent à peine en hauteur la tour centrale d'Angcor Wat ; mais elles fournissent de précieux points de repère pour s'orienter au milieu de ses forêts uniformes parsemées de clairières qui dissimulent aux recherches du touriste les ruines de la ville d'Angcor et des nombreux monuments épars en dehors de ses murs[19].

Le commandant Doudart de Lagrée fut « un heureux promeneur », au dire de son second. Grâce à sa connaissance de la langue cambodgienne et à la simplicité de son contact – et malgré une certaine réticence de la part des indigènes due à la crainte superstitieuse que leur causait l'approche par un étranger des monuments sacrés –, il obtint assez de renseignements pour découvrir « trois monuments importants, situés dans le sud-est d'Angcor Wat, à trois lieux [*sic*] environ ». Il s'agissait de Loley, Preacon et Bakong…

> La tradition locale conservait le souvenir de l'existence et du nom de ces monuments ; mais il ne se trouvait personne qui avouât en connaître le chemin, ou, le connaissant, qui consentît à servir de guide. Au milieu de ces forêts, où l'on ne peut prendre aucun point de repère, les indications vagues des anciens du pays ne sont de nulle valeur, et l'on peut passer cent fois à quelques mètres de la ruine la plus considérable sans se douter de son voisinage, grâce à l'impénétrable rideau que la végétation tropicale étend partout devant le regard[20].

Doudart de Lagrée s'était fait une opinion qui contredisait les écrits anciens. Pour lui, les voyageurs espagnols Christoval de Jaque et Ribadeneyra n'avaient pas décrit Angkor, mais « Pnom Bachey », une ville située sur le fleuve, en amont de Phnom Penh. La question de l'abandon d'Angkor s'expliquait par un tremblement de terre. Le commandant « déclarait impossible qu'en moins de trois siècles le souvenir même d'Angcor la Grande ait pu disparaître chez les Cambodgiens eux-mêmes, alors qu'ils conservaient encore des annales qui relataient le séjour de leurs rois dans cette ville[21] ». Francis Garnier n'était pas de l'avis de son chef sur Phnom Bachey, mais partageait son point de vue sur les origines de la destruction et des écroulements.

La Commission du Mékong mit fin à son « excursion » le 1er juillet. Une caravane d'éléphants quitta Angkor pour Siem Reap, où les « excursionnistes » embarquèrent pour reprendre leur mission officielle. Aux rapides de Sombor, ils empruntèrent des barques indigènes manœuvrées à la perche pour arriver aux cataractes de Khone où le Mékong chute d'une vingtaine de mètres en débitant quelque 11 000 mètres cubes d'eau et de boue. Par la province de Champassak (capitale Paksé), ils entrèrent au Laos, remontèrent le Mékong jusqu'en Birmanie, passèrent en Chine, au Yunnan, et descendirent le Yang-Tsé jusqu'à Shanghai. Le 12 mars 1868, à Tong Tchouen, Doudart de Lagrée fut vaincu par les fièvres et un mal hépatique. Francis Garnier, qui rejoint alors Shanghai par le Yang-Tsé et rentra à Saigon, décrit ainsi son chef : « Âgé de quarante-quatre ans, d'un tempérament vigoureux et énergique, d'une intelligence nette, vive, élevée, il possédait toutes les qualités physiques et morales qui devaient assurer le succès[22]. »

*

L'heure des savants approchait. Il y eut d'abord un retour à Angkor de Louis Delaporte. Cet officier de marine avait été séduit par l'art khmer. Il le disait aussi important que celui de l'Égypte ancienne ou de l'Assyrie – mais bien peu l'admettaient. Après la guerre de 1870, missionné par la Société de géographie, il put enfin repartir pour l'Indochine. Les ministères de la Marine, des Affaires étrangères et de l'Instruction publique l'avaient officiellement chargé d'explorer la navigabilité du fleuve Rouge depuis sa source au Yunnan, là où Doudart de Lagrée était mort d'épuisement, et ensuite de constituer une première collection d'art khmer. À la tête d'une petite équipe, qui grossira sur place, il inversa le cours de sa mission et commença par se rendre au Cambodge – il n'alla d'ailleurs pas au Tonkin pour étudier le fleuve Rouge… En mai 1873, il embarqua à Toulon pour Saigon d'où, en juillet, en pleine saison des pluies, il remonta le Mékong à bord d'une canonnière – *La Javeline* – que suivait une barge chargée du matériel d'investigation nécessaire pour dégager les monuments de la végétation qui les étouffait et extraire des pièces. Comme il l'avait fait sept ans plus tôt, Louis Delaporte dessina paysages, monuments, scènes de campement et de navigation sur les rivières, détails décoratifs, inscriptions. Il prit également possession de ce qu'il était venu chercher : les preuves

concrètes d'un art khmer bouleversant de raffinement. Statues, lintaux, moulages, objets divers furent soigneusement emballés dans une centaine de caisses que les éléphants et les radeaux emportèrent jusqu'à la canonnière. La pièce la plus extraordinaire était un géant de pierre « à cinq têtes et dix bras » qu'il enleva du Preah Khan (l'« Épée sacrée »), ville et temple situés à l'est d'Angkor, et qui fit sensation à Paris lors de l'Exposition universelle de 1878.

Son retour en France ne fut pas à la mesure de ses espérances et de l'énergie dépensée. Le musée du Louvre ne voulait pas s'embarrasser de la « moisson » de Delaporte… qui ne trouva hospitalité que dans la salle des Gardes du château de Compiègne, lequel était quasi abandonné depuis la défaite de Napoléon III et la proclamation de la république. Louis Delaporte se maria et jura qu'il ne remettrait plus les pieds au Cambodge, mais le succès de l'art khmer à l'Exposition universelle lui donna des fourmis dans les jambes. Il réussit à repartir pour Angkor, d'octobre 1881 à février 1882. Si la « moisson » fut également riche, Delaporte, très malade, fut contraint de rentrer rapidement en France.

Les pièces qui avaient fait son succès en 1878 avaient été entreposées dans les sous-sols du Trocadéro après avoir été jetées sur le trottoir. Mais, en 1882, on inaugura un Musée khmer dans une aile du bâtiment. Quand il fut rétabli, Louis Delaporte devint le conservateur de cet embryon d'un plus grand musée qui devint Musée indochinois en 1889 – il aimait à répéter qu'il n'était qu'un « demi-conservateur » ne se souciant « que » de l'art… L'exposition d'art khmer avait aussi eu pour conséquence de susciter un lent engouement pour cette civilisation dans laquelle s'interpénétraient les influences de l'Inde et de la Chine, pour ce bouddhisme « flamboyant » surgi des forêts et jusque-là insoupçonné.

Avant de rentrer en France, en 1882, Louis Delaporte et sa mission – où figure le docteur Jules Harmand (1845-1921) – avaient eu le temps de relever définitivement les plans d'Angkor Vat et, surtout, d'explorer le temple central de la ville d'Angkor Thom, le Bayon, situé à l'intersection des axes nord-sud et est-ouest de la capitale de l'Empire khmer florissant (XII^{e}-XIV^{e} siècle). Ce temple est exigu (un carré de 150 mètres de côté aux murs extérieurs), mais possède une décoration fascinante avec des « tours à visages ». Construit par le souverain Javayarman VII, qui régna de 1181 à 1227, il était dédié au Bouddha, en reconnaissance de la victoire khmère sur les Chams, les envahisseurs venus de l'est, du royaume de Champa (centre

et sud du Vietnam actuel). Le nom de Bayon viendrait du sanskrit et/ou du pâli, et signifierait que ce lieu de culte est le « reflet terrestre » du palais céleste du dieu Indra.

La découverte des monuments d'Angkor – de la civilisation « angkorienne », comme les érudits commençaient à dire – faisait appel à une connaissance plus approfondie des religions d'Asie : védisme, brahmanisme, hindouisme, tantrisme, bouddhisme mahâyâna… dans lesquelles se perdait le commun des mortels européens. Il fallait un esprit alerte comme celui de Paul Pelliot[23] pour s'y retrouver. Sitôt arrivé en Indochine, le brillant sinologue de 20 ans s'empara du récit de Tchéou Ta-Kouan, le visiteur chinois du XIIIe siècle dont nous avons déjà parlé, et fit la leçon dans une sorte de « guide » pour le visiteur des ruines. Il semblait à ce jeune homme pressé que ses prédécesseurs n'avaient « rien compris ». Et voici qu'il étudia des textes chinois très anciens sur l'antiquité du Cambodge. Il démontra que l'histoire khmère possède deux périodes bien distinctes : le Fou-nan (avant le VIe siècle) et le Tchen-la (après).

Sur le modèle des « écoles françaises » qui existaient à Rome et à Athènes, Paul Doumer[24], le nouveau gouverneur général de l'Union indochinoise (entité coloniale créée en 1887) souhaitait développer la Mission archéologique d'Indochine qu'il venait de créer en arrivant et la transformer en une École française d'Extrême-Orient (EFEO). Celle-ci vit le jour en 1900 au moment de l'arrivée de Paul Pelliot à Hanoi – la ville du « vice-roi », comme les ennemis de Doumer dirent bientôt. S'y trouvaient notamment Louis Finot (1864-1935), philologue et épigraphiste éminent, directeur de la Mission archéologique depuis sa création en 1898, le commandant d'infanterie de marine Étienne Lunet de Lajonquière (1865-1933), qui préparait un inventaire « numéroté » à l'initiative de Louis Finot, l'architecte Henri Parmentier (1871-1949), l'archéologue Jean Commaille (1868-1916), Alfred Foucher (1865-1952), indianiste, et Henri Maspero (1883-1945). Selon l'arrêté du 20 janvier 1900 qui la créait, l'EFEO avait pour objet principal « de travailler à l'exploration archéologique et philologique de la presqu'île indochinoise, de favoriser par tous les moyens la connaissance de son histoire, de ses monuments, de ses idiomes », et, point 2 de l'article 2, « de contribuer à l'étude érudite des régions et des civilisations voisines : Inde, Chine, Malaisie, etc. ». C'est ce à quoi allaient s'employer les éminentes personnalités qui avaient présidé à sa fondation.

Avant le travail entrepris par la Mission archéologique officielle, et après les dernières explorations de Louis Delaporte et Jules Harmand, Angkor reçut la visite studieuse d'Étienne Aymonier[25], un « marsouin[26] » épigraphiste, qui releva par estampage de nombreuses inscriptions sur les temples et monuments. Voyageant dans toute la presqu'île indochinoise, il s'intéressa également au « royaume de Champa » et à la civilisation des Chams.

Comme Henri Mouhot, vingt ans plus tôt, s'était interrogé sur le choix de son emplacement, Étienne Aymonier nous apporte quelques notions essentielles sur Angkor et sa dénomination :

> Angkor Thom est la prononciation des mots « Angar Dham ». *Dham* est le terme khmer signifiant « grand ». Angar est la corruption de *nagar*, pour *nagara*, « capitale », en sanscrit. L'expression correspond donc au sanscrit *Mahânagara*, « grande capitale », qui a dû servir souvent pour désigner cette capitale du Cambodge. Nous savons aussi qu'elle fut quelquefois appelée Kambupuri, « la ville des éléphants » ou « la ville (des fils) de Kambu », l'ancêtre mythologique des Cambodgiens, et Yas'odharapuri du nom du roi Yas'ovarman qui l'acheva, s'il n'en fut pas, ce qui est à présumer, le fondateur réel. […] Située à cinq ou six cents mètres à l'ouest de la rivière de Siem Reap, qui coule ici à peu près droit du nord au sud, et à un quart de lieue au nord de son grand temple d'Angkor Vat, cette ville, largement tracée, couvrait un rectangle mesurant près de trois lieues[27] de pourtour.
>
> Toujours est-il que l'art khmer, qui devait plus tard jeter un dernier éclat et se synthétiser avec plus de grâce peut-être au grand temple d'Angkor Vat, atteignit du premier coup, à Angkor Thom, son apogée, empreint d'un grandiose caractère de force, de puissance et d'originalité[28].

Aymonier rentré en France, une autre mission fut envoyée sur Angkor à l'instigation de Louis Delaporte, désormais contraint de ne plus quitter sa famille. Toutefois, ce dernier resta très occupé par la direction du Musée khmer devenu Musée indochinois cette même année 1889. Cette autre mission fut celle de l'architecte Lucien Fournereau (1845-1906), qui revint avec « cinq cent vingt moulages, treize pièces originales en grès et en bois, dix-sept vases en grès vernissé », ainsi qu'une série de photographies, de plans et de dessins qui allaient poser les « fondements techniques de l'étude de l'architecture khmère et des écrits qui, sans trahir les modèles, les rendent en quelque sorte plus familiers et participent à l'acceptation d'Angkor par l'esthétique du temps[29] ».

*

Avec la création de l'EFEO, une nouvelle ère commence : celle des savants et des touristes – parmi lesquels de nombreux nostalgiques de

l'aventure. En même temps, Angkor devient un lieu où il faut avoir ses entrées, ses amis, où il est de bon ton de se montrer. De Saigon, il suffit désormais de prendre un vapeur qui remonte le Mékong jusqu'à Phnom Penh, et de pouvoir être reçu au « village » (encore au Siam). Trois écrivains, sur un intervalle de vingt-cinq ans, ne manqueront pas d'accomplir le « pèlerinage », comme dit Pierre Loti, le premier d'entre eux. Le troisième, André Malraux, y ajoutera l'espoir de conclure de « bonnes affaires » – il suivra une « voie royale » qui le conduira directement devant un tribunal. Le deuxième est un diplomate passionné par l'Asie : Paul Claudel.

Tandis que les arpenteurs du gouverneur général arpentent et que les philologues déchiffrent, Julien Viaud-Pierre Loti obtient de visiter les ruines. On est en 1901. Avant que ce voyageur inspiré puisse écrire « au fond des forêts du Siam, j'ai vu l'étoile d'or se lever sur les grandes ruines d'Angkor[30] », il séjourne quelques jours à Phnom Penh où il est reçu par le roi Norodom I^{er}. Après avoir entendu puis croisé trois éléphants au pas lourd, il entre dans une pagode et fait une découverte qui l'émeut : « J'avais déjà rencontré dans ma vie bien des femmes-poupées, bien des femmes-bibelots, mais pas encore des Cambodgiennes chez elles, et je regarde celles-ci évoluer sur les dalles d'argent à pas silencieux, avec tant de grâce aisée et naïve ; leurs torses, tous leurs membres ont dû être assouplis dès l'enfance par ces longues danses rituelles, qui sont d'usage aux fêtes et aux funérailles. Qui les amène si matin vers ce temple, quel chagrin puéril ? Et quelles sortes de prières peuvent bien formuler leurs petites âmes, qui en ce moment se révèlent anxieuses dans leurs yeux ? » Il s'agit de quatre ballerines, « les cheveux ras comme des garçons, et une fleur de gardénia piquée sur l'oreille », sans nul doute de très jeunes femmes « appartenant à la cour du vieux roi Norodon [*sic*][31] ».

Après Phnom Penh et Siem Reap, Pierre Loti et ses compagnons de voyage arrivent à Angkor à bord de « charrettes [qui] sautillent au trot des bœufs entre deux rangées de buissons ou de fougères ». Ils suivent un « vague sentier, à travers la futaie démesurée et la brousse impénétrable – [prudents], les singes grimpent au plus haut des arbres ». Les voyageurs atteignent « une vaste coupée, pour nous dégager enfin de ces bois où nous cheminions enfermés. Et plus loin, au-delà de ces eaux stagnantes, voici des tours ayant forme de tiare, des tours en pierre grise, de prodigieuses tours mortes qui se profilent sur le ciel pâli de lumière ! Oh ! je les reconnais tout

de suite, ce sont bien celles de la vieille image qui m'avait tant troublé jadis, un soir d'avril, dans mon musée d'enfant… ».

Pierre Loti est devant la « mystérieuse Angkor ». Cependant, écrit-il, « je n'ai pas l'émotion que j'aurais attendue. Il est trop tard sans doute dans ma vie, et j'ai déjà trop vu de ces débris du grand passé, trop de temples, trop de palais, trop de ruines. D'ailleurs, tout cela est comme estompé sous l'éblouissement du jour ; on le voit mal, parce qu'il fait trop clair ». Les bonzes l'accueillent et il ne voit « rien que ces chanteurs jaunes de figure et vêtus en deux nuances de jaune ».

Les moines offrent aux voyageurs le « grand abri qui sert aux fidèles durant les pèlerinages : c'est, sur pilotis comme leurs maisons, un plancher à claire-voie et une toiture de chaume que supportent des colonnes de bois rougeâtre […]. Nous campons là sur des nattes, derrière nos mousselines hâtivement tendues, heureux de pouvoir enfin nous allonger, à cinq ou six pieds au-dessus de la terre où rampent les serpents, heureux de sentir nos têtes protégées par un vrai toit, qui donne, sinon la fraîcheur, du moins de l'ombre épaisse. Et, cherchant l'ombre aussi, nos bœufs se couchent sous notre maison, contre le sol humide et chaud[32] ». On aura « reconnu » le logement qu'occupèrent, sur le site d'Angkor Vat, la Commission du Mékong et Francis Garnier… Après 1907, quand les provinces de Battambang et de Siem Reap revinrent au Cambodge, on construisit une maisonnette « dans le genre d'un bungalow indien pour accueillir les visiteurs d'Europe ».

La veille de son départ d'Angkor, Charles Carpeaux, Henri Dufour et Henri Parmentier, trois Français chargés du dégagement du Bayon, viennent rendre visite à l'écrivain. « On les a envoyés au Siam pour des études archéologiques et depuis hier ils campent non loin de moi, sous un abri de chaume, dans le saint enclos[33]. » Quand paraît son livre, Loti ajoute : « L'un d'eux, fils d'un célèbre sculpteur français, n'a pas tardé à y mourir de la fièvre des bois. » Charles Carpeaux, fils de Jean-Baptiste Carpeaux (l'auteur de *La Danse*), admis à l'EFEO l'année même sur la recommandation d'Albert Sarraut, et spécialisé dans le moulage, meurt en effet à Saigon en attendant le bateau qui allait le rapatrier. Il avait 31 ans. Sa mère éditera plus tard ses carnets.

Loti n'est pas mécontent de quitter l'humidité des forêts d'Angkor. Escaladant la « colline de sculptures » déjà décrite par Francis Garnier, il est surpris par un orage au niveau de la « troisième plate-forme » :

> La pluie ! Quelques premières gouttes, étonnamment larges et pesantes, pour avertir. Et puis, tout de suite, le tambourinement général sur les feuilles, des torrents d'eau qui s'abattent en fureur. Alors, par un portique, dont le fronton surchargé imite des flammes et des cornes, j'entre en courant pour m'abriter enfin dans ce qui doit être le sanctuaire même.
>
> J'attendais une salle immense où je serais seul, et ce n'est encore qu'une galerie infiniment longue, mais étroite, oppressante, sinistre – où je frémis presque de rencontrer, dans le demi-jour de l'averse et les fenêtres trop grillées, beaucoup de monde immobile, du monde mangé par les vers, des dieux cadavres, des dieux fantômes, assis ou effondrés le long des parois.
>
> La plupart ont la taille humaine, mais quelques-uns sont géants, et d'autres sont nains ; il y en a d'un gris terreux, il y en a d'une rougeur sanguinolente, et çà et là des dorures, comme des masques des momies, brillent encore sur certains visages ; beaucoup n'ont plus de mains, plus de bras, plus de tête[34]…

Éclairée « par un soleil d'éblouissement et de mort », cette montée vers le sommet de la tour centrale plonge Loti dans un univers hallucinant « de symboles effroyables […] partout le Naga sacré, traînant sur les rampes son long corps onduleux, et puis dressant en épouvantail ses sept têtes vipérines… ». Mais il y a heureusement les *apsâras*, les danseuses célestes, les femmes célestes, toutes différentes, gorges nues « si souvent caressées au cours des siècles » qu'elles en sont vernies, le reste du corps voilé d'un léger langouti… « Qu'elles sont jolies et souriantes sous leurs coiffures de déesses, avec pourtant toujours cette expression de sous-entendu et de mystère qui ne rassure pas. »

*

Après Pierre Loti, un visiteur de marque : Paul Claudel (1868-1955), lequel se rend en octobre 1921 au Japon, où il vient d'être nommé ambassadeur de France. Il profite d'une escale à Saigon pour remonter le Mékong à bord d'un vapeur qui avance au milieu des jacinthes d'eau. C'est la fin de la saison des pluies et, dans la grande forêt noyée, les gigantesques fromagers blancs semblent « digérer la pierre ». Devant les ruines, le diplomate-écrivain ressent un malaise – il décrétera, plus tard, qu'« Angkor est bien un des endroits les plus maudits, les plus maléfiques que je connaisse ». Il en reviendra « malade ». Dans son journal de 1921[35], il note « une atmosphère de décomposition et de fièvre ». Il compare Angkor Vat à Fontainebleau, écrit que l'accès à l'énorme temple se fait « par une chatière », repérée dans le palais central par « un petit trou noir ». Les tours célèbres, dans lesquelles Loti a vu des « tiares », deviennent pour Claudel des « ananas », des « boîtes rondes », des « boules […] pleines de nuit et de

fiente »… Ces joyaux de pierre ne peuvent être qu'adorés de loin « avec leur ver central ». Il y voit « une ostension de blasphème ». Et de se demander : « Aurais-je vu le temple du Diable que la terre n'a pu supporter ? » Il souligne l'«étrange rage des dévastateurs » et n'apprécie pas du tout « ces apsaras au sourire éthiopien dansant sur les ruines en une espèce de cancan sinistre ». Il ne manque pas les bas-reliefs évoquant des scènes de guerre et de mythologie, la « file interminable des dieux » dominée par les « dieux plus grands » cramponnés au corps du serpent avec un capuchon à sept têtes « devant lequel est sculpté le garuda à tête de perroquet ». Et puis, au-dessus, le « monde de l'eau et de la boue, des larves, des poissons, des tortues, des crocodiles ; au-dessous la foule infinie des apsaras gambillantes qui filent au ciel comme des moustiques, comme des bulles de gaz ». Il passe un après-midi tout en haut de « ce temple maudit », méditant, écoutant les lointains roulements du tonnerre, un bonze dans son dos « avec un grand couteau ». Quand il redescend à Angkor Thom, il semble à tout ceci préférer les singes « qui sautent en se poursuivant sur le plafond élastique de la forêt. Le poids remplacé par l'élan. Une vie d'élasticité et de bond. Que sont nos danseurs à côté ? ».

*

La mésaventure d'André Malraux (1901-1976) est célèbre, autant par la personnalité qu'elle révèle que par la synthèse qu'elle représente de la conception d'un certain « tourisme ». Quand il arrive à Angkor, fin 1923, il n'a pas encore lu, évidemment, le *Journal* de Paul Claudel mais il a été émerveillé par *Le Pèlerin d'Angkor* de Pierre Loti, paru avec des illustrations du peintre animalier Paul Jouve[36].

Il a également suivi les derniers développements de la campagne de l'EFEO dans le *Bulletin* qui en émane. Sur le terrain, archéologues, photographes, architectes et peintres peinent à dégager les ruines des racines de banians qui les entourent et enlacent les éboulis. Un article d'Henri Parmentier vient même de remettre en cause l'inventaire de l'art khmer, signalant des ruines et des temples méconnus.

Élève au collège Turgot, le jeune Malraux a beaucoup fréquenté le Musée indochinois de Louis Delaporte dont les collections khmères n'ont pas toutes rejoint le musée Guimet (ce sera fait en 1927). Il n'est alors l'auteur que de quelques textes appréciés des amateurs – des textes qu'il

qualifiera lui-même de « farfelus », comme ces *Lunes en papier* qui lui ont fait « une gloire de café ». Sans le bac, il a échappé à l'université, ce qui ne l'empêchera pas de prétendre avoir passé « trois ans à Oxford ». Une hypertension provoquée par la caféine lui permet de couper au service militaire. Ce jeune prince des lettres mène une vie très parisienne en compagnie de sa jeune femme Clara, née Goldschmidt – « les yeux pers » et « l'intelligence ardente ». Le couple fréquente la brillante et tapageuse jeunesse qui va bouleverser la compréhension de la culture et de la société : André Breton, Louis Aragon, Max Jacob, les surréalistes. À l'instar de ces derniers, les sympathies de Malraux vont à la révolution qui, à cette époque, a pris la forme bolchevique.

Le jeune couple risque en Bourse la part d'héritage de Clara… et la perd. Pour se « refaire », Malraux imagine d'aller chercher fortune en Indochine, dans ces ruines du Cambodge qui, à l'époque, n'ont pas toutes été inventoriées, et sont très à la mode. L'Exposition coloniale de Marseille, en 1922, a présenté une maquette – quasi grandeur nature – d'un étage du temple d'Angkor, ce qui a enflammé les imaginations. Le maréchal Joffre lui-même – casque colonial, grosses moustaches et médailles sur la vareuse blanche – s'est rendu sur les lieux avec une glorieuse escorte. La publicité s'est emparée des « ananas », des « tiares », des « éléphants » et surtout des « apsaras ».

Le 13 octobre 1923, Malraux embarque à Marseille, avec Clara, sur le paquebot des Messageries maritimes au nom idéal : *Angkor*. Sur les photos de l'époque, on le voit accoudé au bastingage du pont-promenade des premières, la mèche déjà rebelle, mais le costume bien repassé et la cravate correctement nouée. Il explique à qui doit l'entendre que tous les temples n'ont pas été reconnus le long des routes allant des monts Dang à Siem Reap, routes qui traversent l'aire de naissance de la civilisation khmère – l'une d'elles est même la « voie royale ». Il se propose d'enlever dans ces temples quelques statues et de les vendre à des collectionneurs allemands ou américains pour en tirer un bon prix. Il prétend avoir déjà pris contact avec des marchands. Il a aussi obtenu un ordre de mission du ministère des Colonies auprès d'Albert Sarraut.

Ce qu'il ignore, c'est que l'administration coloniale a tout de suite eu des doutes : après vérification, les comptes en banque du couple se sont révélés un peu « courts » pour couvrir les frais de l'expédition estimés à deux cent mille francs. Les aventuriers sont donc « attendus », notamment

par un délégué de l'EFEO, très attaché au patrimoine du pays où il est né en 1887 et où il mourra sous les tortures de la police japonaise le 18 juin 1945. Cet homme, c'est Georges Groslier, peintre, écrivain, archéologue – visiblement l'inspirateur de ce que le jeune Malraux retient du « choc des cultures » : la rencontre de l'homme occidental avec les civilisations de l'Asie du Sud-Est. Groslier est membre de la Commission des antiquités historiques et archéologiques du Cambodge, créée en 1919. Il dirige un musée et une école des arts à Phnom Penh. Pour l'heure, sa mission est « de surveiller les immeubles et autres antiquités classés parmi les monuments historiques, de requérir des autorités locales la constatation des faits pouvant nuire à l'intégrité de ces monuments, de provoquer les mesures propres à assurer la conservation des monuments ou objets anciens nouvellement découverts ». Groslier ne supporte pas les larcins commis par les touristes et les vols effrontés de ceux qu'il nomme les « fonctionnaires collectionneurs ».

Quand André Malraux arrive à Siem Reap et qu'il remet son ordre de mission au représentant de l'administration coloniale, celui-ci l'avertit. Les temples du Cambodge sont des monuments historiques protégés par la loi. Et, contrairement à ce qu'on croit souvent, cela ne date pas des années 1920 et de l'afflux de touristes. Déjà, Mouhot et Doudart de Lagrée, soixante ans plus tôt, s'emportaient contre les pillages et les pillards… Lors d'une entrevue à Phnom Penh, les Malraux sympathisent avec Henri Parmentier, lequel, bourru de réputation, leur manifesterait même de l'affection. Il est surtout l'intransigeant directeur du service archéologique de l'EFEO. De lui dépend la conservation d'Angkor, dirigée alors par Henri Marchal (1876-1970). Malraux fait aussi bonne impression à Victor Goloubew (1878-1945), archéologue et aviateur, qui écrit aussitôt à son ami Louis Finot, alors directeur de l'EFEO, que le « sympathique jeune couple » lui paraît « inoffensif » et que le mari surprend par l'étendue de ses connaissances ; mais Goloubew se demande s'il deviendra jamais un savant, la conversation tournant souvent « à l'aphorisme stérile ». Néanmoins, « il mérite qu'on s'intéresse à ses projets ».

Ce n'est pas du tout l'avis de Georges Groslier : « L'impression que m'avait produite M. Malraux lors de son passage à Phnom Penh, dira-t-il plus tard, et bien qu'il me fût présenté par M. Parmentier, avait été défavorable. Il se montra trop au courant de l'art khmer envisagé par un

antiquaire, notamment des têtes khmères de provenance mystérieuse mises en vente chez Bing, rue Saint-Georges à Paris, à des prix fabuleux[37]. »

Henri Parmentier préparait, précisément à ce moment-là, la restauration du temple sur lequel s'était arrêté le choix d'André Malraux : le Banteay Srei. On sait que ce n'était pas un temple royal. Il avait été édifié par un brahmane très noble, très érudit, répondant au nom de Yajnavaraha, précepteur de son cousin Jayavarman V (qui régna de 968 à 1001), et du père et prédécesseur de ce dernier, Rajendravarman (944-968). Ces rois lui avaient donné un domaine sis à une vingtaine de kilomètres au nord d'Angkor, Isvarapura, sur lequel le saint homme avait fait construire un sanctuaire dédié à Çiva, désormais inventorié sous le nom qu'il portait déjà, avant même Malraux : Banteay Srei, c'est-à-dire la « Citadelle des femmes ». La délicatesse de construction en grès rose, les motifs décoratifs, la sculpture reprenant des manières antérieures, la finesse des détails, tout concourt à faire de ce temple une exception dans la longue évolution de l'art khmer. Bref, c'était un bijou de la civilisation angkorienne que l'EFEO, en 1923, s'apprêtait à restituer.

Les Malraux et un ami d'enfance d'André retrouvé à Saigon, Louis Chevasson, louent les fameuses charrettes à bœufs sur lesquelles Loti et Claudel avaient déjà voyagé. Malgré la véritable invasion de voitures de louage[38] qui, depuis Phnom Penh, conduisent les curieux jusqu'à Angkor Vat, les Malraux ont choisi ce moyen de transport plus discret. Si la route conserve ses creux et ses bosses, sa poussière et ses vasières, « leurs » Khmers n'ont pas besoin d'ouvrir le chemin au coupe-coupe. Des ouvriers habitués au travail des archéologues les guident. Ils les ont recrutés distraitement à Phnom Penh ou à Siem Reap… sans songer un instant que c'était embarquer autant de témoins – pour l'instant muets mais n'en pensant pas moins. Derrière eux, Georges Groslier veille.

Ils sont donc partis pour la « forteresse de la pucelle », comme l'écrira plus tard Clara Malraux. La suite est un peu à l'image de cette mauvaise traduction : une affaire minable. Ils restent deux jours à Banteay Srei sans être dérangés, mais pourtant angoissés par les difficultés du travail d'extraction et la précarité de leur situation pas tout à fait officielle, bien qu'ils prétendent le contraire. Ils arrachent, au plus facile, quatre beaux bas-reliefs[39], soit 800 kilos de pierres sculptées qu'ils font charger sur les charrettes. Revenus au trot vers le Tonlé Sap, ils embarquent aussitôt pour Kompong Chhang, avec l'intention de filer ensuite à Bangkok…

Seulement, Georges Groslier est là : il ordonne au patron du vapeur de ne débarquer personne avant Phnom Penh et se rend lui-même en voiture à la capitale pour recevoir les voyageurs.

L'accueil n'est pas des plus amènes. Sitôt débarqués, les « pilleurs » se voient signifier la saisie de leurs malles que Groslier fait fouiller. Il procède à l'inventaire et à la photographie des pièces qui sont envoyées au musée de Phnom Penh. Les Malraux et Chevasson sont assignés à résidence au meilleur hôtel, le Manolis. Après diverses démarches, Georges Groslier les fait inculper de « bris de monuments et détournement de fragments de bas-reliefs… ». Dans l'immédiat, ils échappent à la prison… Mais au mois de juillet suivant, devant le tribunal correctionnel de Phnom Penh, Malraux, instigateur du « pillage », écope de trois ans ferme, et son complice, Chevasson, de dix-huit mois. Malraux a prodigieusement irrité les juges par sa faconde, au point qu'un journaliste de *L'Impartial* de Saigon, présent, peut écrire qu'il a donné « un véritable cours d'archéologie » – ce qui est plutôt moquerie que compliment. Le directeur du journal, Henry Chavigny de Lachevrotière (1883-1951), ne l'entend pas en effet de cette oreille et réclame une sanction plus lourde contre les « deux vandales ». Georges Groslier est également de cet avis. Il estime que les bas-reliefs ont été arrachés avec maladresse, abîmant très sérieusement l'édifice. Le grand patron des fouilles, Henri Parmentier, est furieux. Et le musée Guimet, qui a facilité l'obtention de l'ordre de mission d'Albert Sarraut, s'estime trompé.

Seule Clara n'est pas condamnée. Elle bénéficie même d'un non-lieu au motif qu'une femme « est tenue de suivre son mari en tous lieux ». Ce qu'elle ne fit pas immédiatement puisqu'elle revint en France pour ameuter le ban et l'arrière-ban des amis et des intellectuels influents. Contre l'avis de sa famille lui demandant de divorcer d'avec son « condamné de droit commun », elle réussit à obtenir l'aide de Marcel Arland et de François Mauriac qui cosignent une protestation dans *Les Nouvelles littéraires* du 6 septembre 1924 : « Les soussignés, émus par la condamnation qui frappe André Malraux, ont confiance dans les égards que la justice a coutume de témoigner à tous ceux qui contribuent à augmenter le patrimoine intellectuel de notre pays. Ils tiennent à se porter garants de l'intelligence et de la réelle valeur littéraire de cette personnalité dont la jeunesse et l'œuvre déjà réalisée permettent de très grands espoirs. Ils déploreraient vivement la perte résultant de l'application d'une sanction qui empêcherait André Malraux d'accomplir ce que tous sont en droit d'attendre de lui. » Texte

qu'approuvent André Gide, Edmond Jaloux, Pierre Mac Orlan, Jean Paulhan, Max Jacob, André Maurois, Jacques Rivière, Maurice Martin du Gard, Charles du Bos, Gaston Gallimard et son frère Raymond, Philippe Soupault, Florent Fels, Louis Aragon, Pascal Pia, André Breton, Guy de Pourtalès et quelques autres.

Ce mouvement parisien de sympathie légèrement forcée trouve un écho jusque sur les bords du Mékong. En octobre 1924, l'« affaire Malraux » passe en appel à Saigon, où la cour réduit la peine de l'aventurier à un an de prison avec sursis. Son ami Chevasson s'en tire avec huit mois, également avec sursis. Libéré, André Malraux maintient son point de vue et veut poursuivre en cassation. Il réclame la restitution des bas-reliefs que la justice du Cambodge va naturellement conserver. Comme au siècle passé, où on achetait les vestiges, Malraux estime en être le découvreur, donc le propriétaire. Mais les temps ont changé. Et l'aventurier d'hier est maintenant considéré comme un pilleur de tombes et un mercenaire de l'art…

Il a, heureusement pour lui, bénéficié d'un « vide juridique » : Banteay Srei n'étant pas encore « classé », la justice était dans l'incapacité de dire à qui les ruines appartenaient et la législation en cours ne pouvait donc s'appliquer. Ce à quoi on allait s'empresser de remédier. Tandis que les Malraux reviennent en France, le gouverneur général de l'Indochine par intérim, Maurice Monguillot, se prépare à signer un arrêté créant le Parc archéologique d'Angkor, dans la « circonscription résidentielle de Siemréap ». Les limites du parc vont être déterminées par arrêté « sur l'avis conforme du directeur de l'École française d'Extrême-Orient ». Ainsi est créée « une zone réservée comprenant les principaux monuments archéologiques du groupe d'Angkor, et ayant pour objet d'assurer la conservation et l'entretien de ces monuments, leur gardiennage par un personnel spécial, ainsi que l'amélioration des conditions d'accès et de circulation ». Par l'article 2, il est précisé que le personnel de gardiennage se composera d'« agents européens détachés des services locaux et prélevés sur les effectifs de la police urbaine, de la Sûreté, de la garde indigène ou de la gendarmerie ». Un personnel de guides est également prévu…

L'article 4 de l'arrêté paraît avoir été tout spécialement destiné à ceux qui auraient été tentés d'imiter André Malraux. Un « permis de visiter » devait être désormais délivré par l'administration locale. Sa validité pouvait être de cinq, dix, quinze ou trente jours. Il était précisé qu'en dehors du

personnel européen de l'EFEO « toute personne désireuse de peindre, dessiner, photographier ou cinématographier dans le Parc » devait se munir d'un permis spécialement délivré à cet usage. Une autorisation spéciale, délivrée par le directeur de l'EFEO, s'appliquait aux « opérations de moulage ou d'estampage ». Et tous ces permis et autorisations donnaient lieu à la « perception de taxes ». L'arrêté devint effectif à compter du 30 octobre 1925.

En novembre 1931, un visiteur discret s'aventure dans les sous-bois. Célèbre historien de l'art, Élie Faure vient visiter Angkor… pour « faire comme tout le monde ». Mais il voit quelque chose que personne ne voit, tant « il est pratique de faire en auto, sur une route splendide, le grand circuit des palais, des bassins, des temples », tant « il est comique de voir un homme de corvée y balayer des feuilles mortes ». Ce qu'il voit, c'est l'envahissement du site par la nature que la plupart des chercheurs ont déploré sans pour autant se poser la question : « Protection ? Destruction ? Je vous défie d'en décider. » Pour Élie Faure, la nature berce la pierre, « comme une mère, dans ses bras ».

> Le banian qui jaillit du temple de Neak Pean après avoir assujetti son élan par les tentacules envoyés au travers du massif de pierre surmontant les quatre bassins dont elles boivent l'eau bourbeuse, est le sceau de la divinité qui règne en ces lieux. […] La pieuvre immense des stalactites végétales enveloppe son sanctuaire avec un amour forcené. […] C'est un chant de triomphe qu'elle entonne pour avoir repris son domaine tout en protégeant l'esprit qui est la source, et l'estuaire, et la masse en mouvement. La roche, le feu cristallisé, l'eau pétrifiée, le cuir des éléphants et des buffles, le pelage des félins et les serpents noués en paquets mous que la forêt abrite, tout cela bouge, frémit, palpite, bat dans cette architecture organique qui ramène la raison au sentiment de l'unité[40].

*

Lorsque le temps des aventuriers fut définitivement clos, les ruines d'Angkor ne furent plus seulement un haut lieu du tourisme exotique, mais aussi le laboratoire d'une splendeur nationale retrouvée. Il y eut des peintres comme Jean Commaille – qui périt assassiné par des voleurs, en 1916 – ou Georges Groslier – assassiné, lui, en 1945, par la police japonaise ; des personnages à la D'Annunzio comme Victor Goloubew – Russe émigré qui découvrit, d'avion, la première Angkor (au Phnom Bakheng), Yasodharapura… ; des savants comme Georges Cœdès (1886-1969), comme Henri Marchal (1876-1970) qui arriva au Cambodge en 1906 et

mourut à Siem Reap à l'arrivée des Khmers rouges, ces forcenés de la révolution qui détruisirent nombre d'objets d'art et interdirent pendant des années l'accès au « groupe d'Angkor ».

Passé la terreur, la gloire est revenue au royaume des Khmers. Pour paraphraser Claude Lévi-Strauss, disons que la découverte d'Angkor aura permis à l'Occident et à ses prétentions de faire reculer les frontières du « bon sauvage ». Aux portes de la Chine, il existait une très grande civilisation, et ce fut peut-être de seulement l'entrevoir – sans tenter de la comprendre – qui rendit maussades et Pierre Loti et Paul Claudel.

MER DE CRÈTE
Haghia Triada
Hania
(La Canée)
Héraklion
Malia
Psiloritis
Cnossos
Grotte
de l'Ida
Zakros
Lassithi
Gournia
Phaïstos
MER MÉDITERRANÉE
N
O
E
S
0
50
100 km
BULGARIE
Skopje
Istanbul
MACÉDOINE
Tirana
ALBANIE
Thessalonique
GRÈCE
Mer
Égée
TURQUIE
Mer
Ionienne
Athènes
CRÈTE
Héraklion
Knossos
Mer
Méditerranée

1. Francis Garnier, « Voyage d'exploration en Indo-Chine », *Le Tour du monde*, tome XXII, 1871, p. 15.

2. Francis Garnier, *op. cit*., p. 34.

3. « Se vend à la mission de Siam à Paris. » On notera l'orthographe de « Camboge », de « Më-Kong » et que Mgr Pallegoix parle aussi de « Thalesap » et de « Nokorvat » pour Tonlé Sap et Angkor Vat… qu'il décrit sans l'avoir visité.

4. Charles-Émile Bouillevaux, *Voyage dans l'Indochine (1848-1856)*, Bar-le-Duc et Paris, 1858, p. 242 et *sq*.

5. En fait, cette zone frontalière est de culture khmère et non thaïe : une émeute a secoué Phnom Penh lorsqu'une actrice thaïlandaise a prétendu, en 2003, rattacher Angkor à la culture thaïe…

6. Henri Mouhot, *Le Tour du monde*, 1863.

7. Henri Mouhot, *op. cit*., p. 304.

8. *Ibid.*

9. Henri Mouhot, *op. cit*., p. 298 et *sq*.

10. Francis Garnier, « Voyage d'exploration en Indo-Chine », *Le Tour du monde*, *op. cit.*, p. 15.

11. Francis Garnier parlera, lui, d'une « soixantaine de mètres ».

12. Francis Garnier, « Voyage d'exploration en Indo-Chine », *Le Tour du monde*, *op. cit.*

13. Francis Garnier, « Voyage d'exploration en Indo-Chine », *Le Tour du monde*, *op. cit*., p. 310.

14. Francis Garnier, *op. cit*., p. 22.

15. Doudart de Lagrée, *Rapport de 1867*.

16. Édité par Delagrave en 1880, réédité en 1999.

17. Ces trous, réguliers, ont « une profondeur de trois centimètres », précise Francis Garnier (« Voyage d'exploration en Indo-Chine », *Le Tour du monde*, *op. cit*., p. 14).

18. « Voyage d'exploration en Indo-Chine », *op. cit*., p. 16.

19. *Ibid.*

20. « Voyage d'exploration en Indo-Chine », *op. cit*., p. 23.

21. « Voyage d'exploration en Indo-Chine », *op. cit*., p. 24.

22. *Ibid*., p. 2.

23. *Cf.* chap. 1.

24. Joseph Athanase Paul Doumer (1857-1932) fut gouverneur général de l'Indochine de 1897 à 1904. Malgré ce que certains peuvent lui reprocher, il avait une idée plus noble de l'Indochine que Paul Bert, résident général installé en 1886 (mort à Hanoi cette année-là), homme politique et idéologue de la laïcité.

25. Étienne Aymonier (1844-1929), officier, adjoint au délégué général auprès du roi du Cambodge puis délégué général de 1879 à 1881, conduit plusieurs missions sur des sites khmers. De 1882 à 1884, en trois voyages, il explore Angkor. Il sera directeur de l'École coloniale à sa création, en 1889. Avec Louis Delaporte et le docteur Jules Harmand, il aura un rôle important dans l'installation du nouveau musée Guimet.

26. Terme familier qui désigne les militaires de l'infanterie de marine.

27. La « lieue » métrique vaut exactement quatre kilomètres, mais la lieue marine vaut trois milles marins, soit 5, 556 kilomètres…

28. Étienne Aymonier, *Le Cambodge*, tome III, *Le Groupe d'Angkor et l'Histoire*, Leroux, 1904, p. 87-88.

29. Bruno Dagens, *Angkor. La forêt de pierre*, Gallimard, 1989, p. 71 (très belles reproductions).

30. Pierre Loti, *Un pèlerin d'Angkor*, Calmann-Lévy, 1912 ; Kailash, 2004.

31. Pierre Loti, *op. cit*., p. 23 et *sq*.

32. Pierre Loti, *op. cit*., p. 37.

33. Pierre Loti, *op. cit*., p. 78.

34. Pierre Loti, *op. cit*., p. 57-58.

35. Paul Claudel, *Journal*, tome I (1904-1932) / Cahier IV, octobre 1921, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1968.

36. Paul Jouve (1873-1978), futur décorateur du paquebot *Normandie*.

37. Ces lettres sont citées par Gabrielle Abbe, *La « Rénovation des arts cambodgiens » : Georges Groslier et le Service des arts, 1917-1945*, Institut Pierre-Renouvin, Université Paris-I, Panthéon-Sorbonne, 2008. L'auteur reprend des documents de Maxime Prodromidès in *Angkor, chronique d'une renaissance*, Éditions Kailash, 1997.

38. Il existe de surprenantes photos d'embouteillages aux abords encombrés d'Angkor datant des années 1920…

39. Il se dit aussi que les malles contenaient « sept statues d'une valeur inestimable » ; certains parlent de 600 kilos de sculptures et d'objets divers.

40. Élie Faure, *Mon périple*, 1931.

4
Cnossos dévoré par le temps

L'archéologie est-elle la servante des mythes et des légendes, ou n'est-ce pas plutôt l'inverse ? Qui nourrit l'autre ? Sans l'*Iliade*, Heinrich Schliemann (1822-1890) n'aurait pas fouillé le site supposé de Troie et les tombeaux de Mycènes seraient restés enfouis à jamais. Après ce grand archéologue allemand, l'identification au récit homérique fut mise en cause. C'est qu'insoupçonnée en son temps, l'étude stratigraphique faisait apparaître neuf niveaux d'occupation à « Troie ». Lequel choisir ? L'on attribua au « niveau VI » la référence homérique – mais cela reste sujet à discussion…

Avec la même foi que Schliemann, l'Anglais Arthur John Evans (1851-1941) parcouru la Crète sur les traces du roi Minos, fils de Zeus et d'Europe, sur les pas de Thésée et dans le labyrinthe du Minotaure. Comme son illustre prédécesseur, il authentifia le récit mythologique en fouillant Cnossos dont il n'hésita pas à qualifier la civilisation qu'il en exhuma de « minoenne », en référence au roi Minos. À partir de 1900, cet archéologue presque autodidacte, mais doué d'un instinct hors du commun, mit ainsi au jour l'âge de bronze de la grande île, de 3000 à 1100 avant notre ère, et découvrit que la civilisation minoenne semble bien avoir été la victime de l'explosion du volcan de Théra, cette île des Cyclades que nous appelons Santorin.

1900 peut sembler une date un peu tardive dans l'histoire de l'archéologie. Trente ans plus tôt, Schliemann s'attaquait au site de Troie et les fouilles en Grèce continentale, en Égypte, au Liban ou en Syrie avaient presque un siècle d'antériorité. Mais le manque d'intérêt des archéologues pour la Crète tenait à deux raisons : d'une part la place écrasante prise dans la culture européenne par la Grèce classique – le fameux « siècle de

Périclès » – et d'autre part l'isolement géopolitique de la plus grande île du bassin oriental de la Méditerranée jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle.

Pour les archéologues de cette époque, tout ce qui était antérieur aux guerres médiques[1] (V^e^ siècle av. J.-C.) était jugé d'intérêt secondaire et les formes les plus anciennes de l'art grec tenues pour inabouties, simples ébauches de l'âge classique et de ses figures majeures : Phidias (490-430 av. J.-C.) et Praxitèle (400-326 av. J.-C.). Trop peu spectaculaire, hors canons, la préhistoire du monde grec n'intéressait pas. Et surtout pas sur l'île de Crète, où les vestiges semblaient d'une telle insignifiance ou si confus qu'il fallait être fou pour y perdre son temps. C'est ce défi qu'allait relever Arthur John Evans.

Mais, avant d'aborder l'homme, considérons ce canton de terre crétoise d'où il va faire surgir une civilisation inconnue et remémorons-nous les mythes qui ont nourri sa démarche archéologique. Constamment rééditée, ouvrage de référence par excellence, la *Géographie universelle* dite « de Crozat » infligea à plusieurs générations cette présentation passablement simpliste de la Crète :

> L'île de Candie, autrefois Crète, à 200° S.-O. de Constantinople, est la plus grande de la Méditerranée [*sic*]. Sa longueur est de 68 lieues, et sa plus grande largeur de 16. Elle était fameuse dans l'Antiquité par son mont Ida, qui occupe le milieu de l'île, son labyrinthe et sa caverne de Jupiter. Sa surface est hérissée de montagnes. Elle est très fertile en fruits, en grain et en vins excellens, dits de Malvoisie, etc. Elle produit des cannes à sucre, et l'on y fait de très beau sel. Les Vénitiens en ont été les maîtres depuis le commencement du XIII^e^ siècle jusqu'en 1669, que les Turcs prirent sa capitale. Candie est une ville médiocrement grande, bien bâtie et très forte ; elle est fameuse par la longue résistance qu'elle opposa aux Turcs, qui s'en rendirent maîtres en 1669, après un siège de plus de trois ans[2].

Cinquante ans plus tard, Pierre Larousse n'en dit guère plus. Les lieues sont devenues des kilomètres, latitude et longitude sont données, et l'altimétrie du mont Ida, 2 338 mètres, est presque exacte. On apprend que le climat est « sain et très doux », le sol « fertile », mais que malheureusement l'agriculture est « négligée » et l'industrie encore plus, qui « se borne à la fabrication de cuirs, laines, toiles grossières, huiles et savons ». Quant au commerce, « l'importation est à peu près nulle… L'exportation se fait par quelques vaisseaux français qui vont chercher l'huile, le savon et les oranges dont cette contrée abonde[3] ». Tout cela est la faute des Turcs qui pressurent ce pachalik jusqu'à l'épuisement de ses ressources…

Alors que l'île était peuplée majoritairement de chrétiens orthodoxes rattachés au patriarcat de Constantinople, elle restait intégrée à l'Empire ottoman, coupée radicalement de la Grèce indépendante. Comme les Grecs du continent, les Crétois s'étaient soulevés en 1821, mais, trois ans plus tard, équilibre et ménagements diplomatiques obligent, elle retournait dans le giron turc – ou plutôt égyptien. En effet, le sultan préféra céder cette île rebelle au vice-roi d'Égypte, le fameux Méhémet-Ali. Le représentant de ce dernier y mit en place une modernisation administrative et économique qui fit long feu. En 1840, l'« île de Candie » repassa sous la férule directe de la Sublime Porte. Les Crétois n'apprécièrent guère et se soulevèrent à deux reprises, en 1841 et en 1858. À chaque fois, les indépendantistes furent vaincus. En 1866, nouveau soulèvement. Il ne fallut pas moins d'une armée de 15 000 hommes pour en venir à bout. Le combat final, livré par les Turcs contre quelques centaines de *palikares* (braves de l'armée crétoise) dans l'enceinte du monastère d'Arkadi, se termina en bain de sang et désespéra l'Europe philhéllène. Victor Hugo protesta :

> Pourquoi la Crète s'est-elle révoltée ? Parce que Dieu l'avait faite le plus beau pays du monde, et les Turcs le plus misérable ; parce qu'elle a des produits, et pas de commerce, des villes et pas de chemins, des villages et pas de sentiers, des ports et pas de cales, des rivières et pas de ponts, des enfants et pas d'écoles, des droits et pas de lois, le soleil et pas de lumière… parce qu'un maître baragouinant la barbarie dans le pays d'Étéarque et Minos est impossible[4] !

En 1898, alors que les Crétois fourbissent leurs armes pour une nouvelle insurrection, Italiens, Français, Anglais et Russes imposent l'autonomie de l'île à l'Empire ottoman. On met alors en place un régime de protection qui partage la Crète entre les quatre puissances. On fait venir d'Athènes l'héritier de la couronne des Hellènes, le prince Georges, et on lui confie un haut commissariat qui conduit tout droit au rattachement de la Crète à la Grèce. Mais ce rattachement, tensions balkaniques obligent, ne se fera pas avant 1913. Le nouveau statut est tout bénéfice pour la recherche archéologique, qui n'est plus entravée par les caprices d'une administration ottomane aussi vétilleuse qu'obscurantiste, qui a enfin cessé de « baragouiner la barbarie », comme dit Victor Hugo…

Heureusement, en dépit de tous les obstacles, les Crétois eux-mêmes avaient commencé à fouiller leur île. Minos Kalokairinos, un riche habitant protégé par son statut diplomatique (il était consul d'Espagne), procéda, dès 1878, à une première fouille du site de Cnossos. Il en exhuma de grands vases (*pithoi*) richement décorés et en parfait état, qu'il s'empressa de faire

parvenir aux musées européens. Cette « exportation » se fit en contrebande, de peur que ces trésors tombent entre les mains des fonctionnaires ottomans. De leur côté, les institutions scientifiques vouées à l'archéologie de la Grèce commencèrent à regarder du côté de la Crète. La première fut l'École française d'Athènes (fondée en 1846), bientôt suivie par l'École américaine (1882), l'École anglaise (1885) et la mission italienne, constituée en 1898.

Alors que l'île était toujours aussi difficile à découvrir, les chemins étant de simples pistes, les archéologues étaient de plus en plus nombreux à la parcourir, au risque de contracter la malaria sur ses rivages infestés de moustiques. Ils étaient encore de l'espèce des « gentlemen voyageurs » et des aventuriers qu'on avait connus en Égypte, au Proche-Orient et même en Amérique du Sud. Parmi les pionniers, on peut citer l'Italien Luciano Mariani, qui répertoria et localisa systématiquement les sites, ou encore l'Italo-Autrichien Federico Halbherr (1857-1930), qui, au cœur de la mythique plaine de la Messara – où Zeus déposa Europe sous un platane, et où l'épouse du roi Minos, Pasiphaé, engendra le Minotaure avec la complicité de Dédale –, mit au jour en 1884 à Gortyne, l'ancienne capitale de l'île, un texte gravé dans la pierre, réparti en douze colonnes, sur six cents lignes, qui constitue le code de lois le plus ancien d'Europe (début du v^{e} siècle avant notre ère).

Venu en Crète à deux reprises, en 1886 et en 1889, Heinrich Schliemann, après avoir situé Troie en lisant Homère, eut cet espoir : « J'aimerais finir mes recherches par une grande œuvre : fouiller le palais préhistorique des rois de Cnossos en Crète. » Il n'en eut ni le temps ni l'occasion, car désormais la Crète était disputée par les archéologues des puissances qui garantissaient son autonomie. Elle était en train de devenir un véritable « eldorado archéologique[5] », comme le dit Alexandre Farnoux, directeur de l'École d'Athènes depuis 2011. Ce qui semblait jusque-là traces infimes et éparses d'une haute Antiquité confuse et obscure devenait foisonnement de marqueurs, indices d'une civilisation exceptionnelle. L'archéologue et helléniste français Georges Perrot (1832-1914) s'émerveillait :

> Partout s'offrent au voyageur qui explore les côtes de l'île et qui remonte ses vallées les restes des ports, de citernes […], d'aqueducs taillés dans la pierre vive […], devant lui s'ouvrent de vastes carrières comme celles qui sont connues sous le nom de « labyrinthe de Crète » et d'où sont sortis tous les matériaux des édifices de la puissante Gortyne ; de tous côtés enfin se

présentent à ses regards les monuments variés d'une industrieuse richesse, armée de tous les arts que la Crète a connus, et commandant en souveraine à tout un peuple d'esclaves[6].

Le ton est lyrique, mais le précédent de Heinrich Schliemann à Troie et à Mycènes était là pour faire rêver. La Crète ne comptait-elle pas à son actif quelques-uns des récits les plus extraordinaires de la mythologie grecque ? Ces fables pouvaient-elles être porteuses d'une réalité historique aussi spectaculaire que celle mise au jour à Troie par l'archéologue allemand disparu en 1890 ?

Il y avait d'abord le mont Ida, point culminant de l'île, où Rhéa, l'épouse de Cronos qui dévorait ses enfants, avait trouvé refuge ; voulant sauver Zeus, son dernier-né, elle le confia à deux nymphes, Adreaste et Ida. Nourri par le lait de la chèvre Amalthée, Zeus grandit en Crète pour devenir le roi des dieux et des hommes, régner sur l'Olympe et d'un signe de tête ébranler l'Univers. C'est aussi là, « sur le territoire des Gnossiens, près du fleuve Thérène », qu'il épousa sa sœur jumelle Héra, et cacha Europe après l'avoir enlevée. On comprend pourquoi leur fils aîné, Minos, acquit si vite le statut de roi parfait dans l'esprit des Grecs, sorte de Salomon hellénique, distributeur de richesse tout en ayant le souci de l'équité. « Pour donner à ses lois plus d'autorité, il se retirait tous les neuf ans dans un antre où il prétendait que Jupiter (Zeus) les lui dictait. Il fonda en Crète plusieurs villes, entre autres Gnosse (Cnossos) et Phestus (Phaïstos). Président de la cour infernale, il scrute attentivement la vie des mortels, et soumet toutes leurs actions au plus sévère examen. On le représente avec un sceptre à la main, citant les morts à son tribunal, ou assis au milieu des ombres dont on plaide les causes en sa présence[7]. »

C'est encore à Minos qu'il faut rattacher l'histoire de Dédale, les légendes de Pasiphaé et du Minotaure, et celle d'Ariane et de Thésée.

Dédale, roi d'Athènes, technicien et industrieux, se fait proscrire par les barbons de l'Aréopage et va se réfugier à la cour du roi Minos. Son esprit inventif jamais à court, il invente un « robot » de bronze, Talos, destiné à lutter contre les pirates. Surtout, il imagine le fameux labyrinthe, un dispositif d'où on ne sort jamais. Minos, qui a refusé de sacrifier un taureau à Poséidon, est victime de son courroux : le dieu égare l'esprit de sa femme Pasiphaé qui veut s'accoupler au taureau. Elle exige de Dédale qu'il lui fabrique une enveloppe de génisse dans laquelle elle pourra se glisser. Satisfaite, elle enfante un monstre mi-homme, mi-bête, le Minotaure. Pour punir le complice de son épouse infidèle, Minos enferme Dédale et son fils

Icare dans le labyrinthe. On connaît la suite : l'évasion par les airs, réussie pour Dédale et qui se termine tragiquement pour Icare dont la cire des ailes fond aux rayons du soleil…

Mais le labyrinthe allait encore faire parler de lui. Tous les sept ans, le Minotaure réclamait un tribut de sept jeunes gens et de sept jeunes filles. Pour en finir avec ce carnage, Thésée, roi d'Athènes, prit le risque insensé d'entrer dans le labyrinthe pour tuer le monstre… et en sortit victorieux. Il séduisit Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, en lui promettant de l'épouser. La belle lui procura la pelote de fil salvatrice, mais n'en fut pas récompensée. Thésée, figure de l'ingratitude, abandonna en retour Ariane à Naxos (une île de la mer Égée, dans l'archipel des Cyclades), d'où l'en tirera Dionysos.

Ces récits, qui restent des classiques de la culture européenne, nous sont peut-être un peu moins familiers qu'ils ne l'étaient au XIX^e^ siècle – surtout chez les élites, formées aux « lettres classiques » dans les collèges et lycées, puis à l'université. On peut même avancer que la mythologie gréco-latine était l'accompagnatrice et même l'initiatrice de bien des gestes de la vie de nos aïeux – la fortune du labyrinthe, dans la littérature et les arts européens, est là pour en attester.

C'est bien le cas de sir Arthur John Evans qui vécut « à cheval » sur deux siècles, de 1851 à 1941[8]. Son père était un bourgeois aisé qui vivait de ses rentes. Ce qui lui permettait de consacrer tout son temps à ses « hobbies » : la préhistoire, les antiquités ou encore la numismatique. Il se constitua un « cabinet de curiosités » dans les règles et perpétua ainsi une tradition humaniste et érudite d'amateurs distingués, tradition qui a marqué l'Europe dès la fin du Moyen Âge. Le fils était tout aussi dilettante. Après des études universitaires menées sans grand entrain, Arthur Evans accomplit son voyage initiatique sur le continent avec des échappées qui l'éloignèrent du circuit classique de la France et de l'Italie, et le conduisirent vers l'Europe nordique et, surtout, dans les Balkans.

Journaliste improvisé mais brillant, Evans écrivit pour le *Manchester Guardian* de 1877 à 1882. Il acquit ainsi une bonne connaissance des problèmes posés par les minorités balkaniques qui, alors, se détachaient de l'Empire ottoman – tout en subissant encore son joug pour la plupart. Son érudition faisait autorité, au point qu'on lui confia l'élaboration d'une carte officielle des Balkans. Il devait délimiter soigneusement la marqueterie

ethnique de cette partie de l'Europe qui deviendrait le royaume des Serbes, Croates et Slovènes, puis la Yougoslavie en 1931.

En 1884, Arthur Evans rentra au Royaume-Uni où il devint conservateur de l'Ashmolean Museum d'Oxford, institution réputée pour ses collections archéologiques. Durant un quart de siècle, il s'employa à orienter les archéologues vers des recherches moins factuelles et moins esthétisantes que celles de leurs prédécesseurs : la traque des traces effectives de la vie quotidienne plutôt que la quête de la belle pièce. Il leur demandait de bien étudier les pratiques « folkloriques » des populations contemporaines occupant les périmètres des régions fouillées pour y retrouver la trace, même inconsciente ou déformée, des siècles les plus anciens. Lui-même procéda de la sorte et ses voyages en Grèce, mais aussi à Malte, en Sardaigne ou encore sur la côte dalmate, apportèrent des éclairages nouveaux sur des points longtemps négligés. Ses publications, très soignées et très riches, firent rapidement sa réputation.

L'homme était séduisant. C'était un vrai gentleman qui pouvait aussi se montrer autoritaire ou secret, car il était peu soucieux de partager ses rêves. Mais, loin d'être un simple amateur que sa fortune rendait un peu mégalomane ou mythomane, il se révéla un véritable chercheur, un scientifique scrupuleux (beaucoup plus que ses détracteurs ne l'ont prétendu), tout à fait capable de tirer des synthèses de fouilles dont il donnait des comptes rendus qui, même aujourd'hui, sont salués comme des modèles du genre.

Alexandre Farnoux, un des meilleurs spécialistes actuels de la civilisation minoenne, lui délivre ce « satisfecit » :

> Evans s'entoure de collaborateurs efficaces et sûrs : Duncan Mackenzie, pour superviser les travaux, un solide Écossais qui a fouillé le site de Phylakopi à Mélos, dont les carnets de fouilles restent un modèle de précision et sans qui Evans n'aurait pas pu mener à bien son entreprise ; Théodore Fyle, architecte de l'École anglaise d'Athènes, puis Christian Doll, à partir de 1905, pour les relevés, les plans et les restaurations ; l'artiste suisse Émile Gilliéron, qui finira professeur de peinture à la cour du roi de Grèce, et son fils Édouard, enfin, pour les dessins et les restaurations des fresques…
>
> Les archives de la fouille sont abondantes et exemplaires pour l'époque, contrairement à ce qu'on a pu dire par la suite : journaux de fouilles tenus par Evans et Mackenzie, croquis, relevés et nombreuses photos. Malgré l'ampleur des travaux, c'est une des premières fouilles menées de façon scientifique : Evans pratique la stratigraphie, conserve des témoins dans certaines pièces, examine le contenu des vases pour déterminer les plus fragiles avec précaution, notamment les objets en ivoire, et tamise les déblais provenant de zones sensibles[9].

Par quelles voies et pour quelles raisons Arthur Evans s'était-il tourné vers la Crète et pourquoi avait-il réservé l'exclusivité de ses fouilles au seul site de Cnossos ? Avant lui, Schliemann n'avait pas formulé de conclusions tranchées quant à ses découvertes sur le site de Troie, à Mycènes et Tyrinthe, qui posaient le problème de l'origine de la « civilisation mycénienne ». Ulrich Köhler, en 1877, parla, lui, de civilisation métisse, à la fois sémitique et « touranienne » (*sic* !), qu'il opposait à la civilisation « aryenne ». C'était une proposition bien aventureuse, mais qui obéissait à la « phénicomanie » de l'époque : les Phéniciens, parés de toutes les vertus, sont alors présentés comme les « fourriers de la civilisation », selon la belle expression de Guy Rachet. « *Ex Oriente lux* » : tout vient de l'Orient, et forcément l'écriture.

En France, cette thèse divisa d'autant plus qu'elle venait d'un savant allemand… Mais Maxime Collignon, archéologue et historien de la sculpture grecque ancienne (1849-1917), s'y déclara favorable ; un peu plus tard, Victor Bérard, helléniste, diplomate et homme politique français (1864-1931), s'attardera à défendre cette origine orientale du monde grec qui se détournait de la Crète, à moins de trouver dans les vestiges crétois une allure phénicienne… En Allemagne, l'archéologue Carl Schuchhardt (1859-1943) reprit et approfondit les interprétations de Schliemann. Il en conclut que la civilisation mycénienne englobait plusieurs peuples répartis autour de la mer Égée et jusqu'en Crète, qu'elle s'était épanouie entre 1400 et 1100 avant notre ère, et que sa destruction était imputable aux Doriens, ultime vague des invasions indo-européennes dans la région. Quant à donner un centre à cette nébuleuse mycénienne, il hésitait entre la Crète et Mycènes.

L'île intriguait de plus en plus le monde savant. Le consul des États-Unis à La Canée, W. J. Stillman (1828-1901), avait remarqué des suites de signes gravés sur différents supports qu'il interprétait comme de l'écriture préhellénique. Mais, les Ottomans lui refusant un permis de fouilles, il en resta là.

Très porté (comme son père) sur la numismatique et la glyptique, Arthur Evans fut d'abord intrigué par des gemmes gravées que de nombreuses jeunes femmes grecques portaient sur la poitrine en amulette : on les appelait « pierres de lait » ou « pierres à lait » car elles étaient supposées garantir aux jeunes mères une abondante lactation. Il s'en procura un certain nombre, puis examina et compara leur gravure ; il

constata que les entailles provenaient, géologiquement parlant, d'ateliers de production crétois. Pour augmenter sa collection et parvenir à un nombre suffisant de gemmes qui autoriserait un travail comparatif, il décida de se rendre en Crète. Il y effectua plusieurs séjours entre 1894 et 1899, continuant à acquérir les « pierres de lait », non sans mal car les Crétoises répugnaient à lui céder ces bijoux protecteurs. Mais déjà Evans avait identifié quatre-vingt-onze signes d'une écriture qu'il n'allait pas tarder à appeler « linéaire A », puisqu'elle se révéla antérieure à celle découverte sur le site de Cnossos, le « linéaire B ».

Cependant, assez rapidement, Evans se détourna de l'énigme posée par cette mystérieuse écriture. Il rédigea juste deux articles qui parurent dans des revues savantes pour affirmer l'existence d'une écriture antérieure à Homère. Plus exactement, qu'il en existait deux, l'une hiéroglyphique et l'autre linéaire. Il affirmait enfin que seules des fouilles approfondies permettraient d'y voir plus clair.

Ce point de vue fut partagé par les représentants des autres missions archéologiques qui arpentaient la Crète. Dans cette île au seuil de l'indépendance, désormais placée sous la protection des grandes puissances, tout devenait plus facile. L'École française d'Athènes semblait être la mieux placée. Son directeur n'avait pas tardé à envoyer André Joubin (1868-1944) pour acheter les terrains et signer les permis de fouille – avec cette injonction de prendre de vitesse les confrères allemands, italiens et britanniques. Mais ce fut Arthur Evans qui arriva le premier et doubla tout le monde. Il était riche, il avait de l'entregent et possédait l'art de séduire. Visiblement il avait ses entrées au palais royal d'Athènes, et c'est à lui que revint la concession archéologique de Cnossos, considérée, au vu de quelques sondages, comme la plus prometteuse. L'affaire fut conclue en 1899 et, l'année suivante, Evans ouvrait le chantier. Il allait y consacrer le reste de sa vie et ne quitter définitivement la Crète qu'en 1935, à 84 ans !

L'importance du chantier de Cnossos et sa durée exceptionnelle – sans interruption ou presque – tiennent à la fois au caractère passionné et énergique d'Arthur Evans et, évidemment, à sa situation financière. Avec l'aval de son père, il pouvait disposer de la fortune familiale pour financer son chantier, acheter le matériel et payer les ouvriers… Il pouvait ignorer les subventions publiques qui l'auraient privé de son indépendance, même s'il n'hésita pas à recourir au mécénat. Dès 1899, il fondait le Cretan Exploration Fund qui bénéficia du patronage du prince Georges de Grèce.

En 1907, Evans lançait une nouvelle souscription qui lui permit d'aménager le site. Cette indépendance financière fit de lui le nouveau Minos, le roi de Cnossos, et contribua sans doute à le rendre insupportable aux yeux de quelques-uns des mandarins de l'archéologie officielle : celle des institutions publiques. Beaucoup de ses détracteurs le campaient en excentrique, en amateur peu rigoureux, romanesque, affabulateur, et même « pris du vertige de la grandeur ». Toutes considérations très injustes que ses travaux infirment largement.

Cependant, il n'a jamais manqué de se justifier. Dès novembre 1900, il confie à son père : « Le Palais de Cnossos, c'était mon idée, mon travail […]. Je suis vraiment décidé à ce que l'affaire ne soit pas entièrement en commun avec d'autres et ce pour plusieurs raisons, mais surtout parce que je dois avoir seul le contrôle de ce que j'entreprends personnellement […]. Ce n'est peut-être pas la meilleure manière de travailler, mais c'est la seule dont je sois capable[10]. »

Les fouilles étaient organisées méthodiquement. Chaque année, le chantier, qui durait de quinze à vingt semaines, employait des dizaines d'ouvriers – il y en eut même jusqu'à trois cents, très spécialisés, bien encadrés et surveillés de près par Evans et ses collaborateurs. Le Britannique était un patron exigeant, méfiant même, au point qu'il fit construire un mirador pour mieux surveiller le travail. Mais il était aussi actif… et incitatif, n'hésitant pas à distribuer des primes aux ouvriers les plus méritants.

Dès le début de la première campagne sur le site de Cnossos, on mit au jour les fondations, presque affleurantes, d'une série de salles juxtaposées qui faisaient penser au dispositif des palais mésopotamiens. C'étaient, en fait, des magasins qui flanquaient le palais royal. Car il s'agissait bien d'un palais, et la confirmation ne tarda pas. Dès la deuxième campagne, de grandes salles furent dégagées, dont la « salle du Trône ». Comme W. J. Stillman en avait émis l'hypothèse, les doubles haches gravées sur les piliers firent penser qu'on se trouvait devant le labyrinthe, le « palais de la Double Hache » (du grec *labrus*). La « double hache » se retrouve dans le culte de la déesse Artémis (la Diane des Romains).

En 1901, fut découverte la fresque de la tauromachie qui aussitôt fut rapprochée du supplice supposé infligé aux jeunes Athéniens livrés au Minotaure – alors que cela ressemble davantage aux courses de « vachettes » ! L'année suivante, Arthur Evans découvrit des pièces

polychromes en faïence qui représentaient des maisons à étages et à fenêtres ; elles attestaient d'un urbanisme et d'une maîtrise architecturale dès l'époque préhistorique.

La campagne de 1903 permit d'explorer deux fosses qui révélèrent un grand nombre d'objets précieux en or, en ivoire et en cristal ; parmi ces objets, une pièce exceptionnelle : une « déesse aux serpents », élégante représentation féminine tenant dans ses mains deux reptiles. Cette déesse relevait du « mobilier culturel » d'une chapelle palatiale. Elle était la première du genre découverte et donne une idée de la religion minoenne.

Les années suivantes, le matériel archéologique n'en finissant pas d'augmenter et les problèmes de conservation devenant plus cruciaux, Arthur Evans fit construire la villa Ariadnè pour recevoir ses collections : une vaisselle en pierre, des poteries qui composent un ensemble diversifié, fonctionnel, mais aussi d'un grand raffinement, et des bijoux, armes, camées et sceaux d'une extrême finesse d'exécution. La pièce majeure exhumée est un trône découvert dès les premiers coups de pioche. Dans un premier temps, Evans ne manqua pas d'annoncer qu'il le tenait pour celui d'Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, puis, au vu du dispositif de la « salle du Trône », il décréta qu'il s'agissait de celui du roi Minos. Il invita même le roi Georges I^{er} de Grèce à venir s'asseoir sur le « plus vieux trône d'Europe » !

Plus sérieusement et de façon beaucoup plus prometteuse, la découverte d'une nouvelle écriture gravée sur les objets les plus divers – sceaux, cylindres, barres et tablettes d'argile – prépara le déchiffrement du linéaire B, qui ne sera effectué qu'en 1952 par l'architecte britannique Michael Ventris (1922-1956).

Peu à peu, l'équipe d'Evans vint à bout du dégagement d'un palais rectangulaire de 150 mètres sur 100, articulé autour d'une cour de 60 mètres sur 30. Dans la partie ouest, on trouva les magasins disposés en galeries parallèles ; entre ces entrepôts et la cour, la salle du Trône et d'autres salles d'apparat ainsi que des appartements ; dans la partie est, se déployaient les quartiers domestiques avec un grand hall soutenu par des colonnes massives ; on trouva aussi des bains. Au total, c'était un ensemble palatial d'autant plus considérable qu'il se déployait sur trois étages. Au palais proprement dit vinrent s'ajouter les découvertes d'un théâtre, un édifice annexe qu'Arthur Evans appela le « petit palais » et d'autres structures plus difficiles à identifier[11]. L'étendue du site, sa complexité, la difficulté à

l'interpréter correctement, enfin l'énormité du mobilier archéologique exhumé auraient accablé plus d'un archéologue même professionnel. Edmond Pottier (1855-1934), un des confrères d'Evans, ne cacha d'ailleurs pas sa déception et sans doute son scepticisme quand il visita le chantier en 1902 :

> L'arrivée au champ de fouilles est une surprise. Pas d'acropole, pas d'éminence, rien qui décèle au premier coup d'œil un site aussi illustre. Dans un vaste contrebas de la route, en vue de collines pelées que recouvrent quelques maigres broussailles et qui dévalent brusquement jusqu'au fond d'un ravin où court une petite rivière, on voit blanchir les blocs sortis de terre et s'agiter dans une poussière intense des silhouettes d'ouvriers[12].

Evans reconnut d'ailleurs, plus d'une fois, qu'il s'était pris à désespérer de donner du sens à sa découverte. Finalement moins lyrique que Schliemann mais tout aussi déterminé, peut-être plus scrupuleux, il réussit à se libérer de ses réminiscences « romantiques » qui l'engageaient sur de fausses pistes. Homme de communication avant la lettre, charmeur, il sut convaincre les plus rétifs. Edmond Pottier lui-même, qui arrivait plutôt mal disposé à l'égard d'Evans, repartit de Cnossos convaincu par les thèses de son confrère, au point de se lancer dans une évocation pour le moins hasardeuse du « palais de Minos » :

> On reconstitue aisément une scène dans la salle de Minos, et c'est une dramatique évocation que celle du vieux roi dont la légende a fait une sorte de magicien cruel, mais qui fut en réalité le premier législateur de l'Europe barbare. Il vint s'asseoir sur ce trône, il mit ses pieds sur cette dalle, sa voix résonna dans cette chambre ; on sent là profondément tout ce que l'archéologie contient de réalités émouvantes et poétiques. Quelques coups de pioche ont converti la légende en histoire et l'histoire à son tour est entrée dans le monde moderne[13].

Sur le terrain, la réalité était bien évidemment plus triviale. La démarche scientifique doit obéir à des procédures austères qui ne supportent pas l'à-peu-près. Pour Evans, tout était affaire de stratigraphie (l'étude des couches archéologiques) : il fallait trancher le « mille-feuille » archéologique, et retrouver les strates de l'occupation, des plus récentes vers les plus anciennes – à Cnossos, les coupes peuvent descendre jusqu'à 12 mètres de profondeur. Bien conduite, la démarche ouvrit la voie à une mise en scène chronologique des sites couverts. Très vite, Arthur Evans revint sur sa conviction première, laquelle était qu'il avait mis au jour un palais mycénien conforme à ce que l'on connaissait de la civilisation homérique.

Dès 1905, remettant en cause cette première interprétation, il affirma que « le Mycénien n'est qu'un rejeton attardé du Minoen ». Tout lui prouvait qu'il avait découvert une civilisation antérieure : « Le palais n'est pas fortifié, explique Farnoux ; parmi les centaines d'objets figurés trouvés dans les fouilles, très peu portent des représentations guerrières ou militaires ; la céramique, dans sa grande majorité, présente des caractères différents de celle trouvée sur le continent. Peu à peu, Evans doute que ce soient les Mycéniens qui aient habité ce palais-labyrinthe sauf peut-être à une date tardive. Il pressent alors qu'il a affaire à une autre civilisation […]. Il finit par considérer qu'il s'agit d'une civilisation indépendante de celle des Mycéniens et surtout antérieure à celle-ci[14]. »

Désormais, Evans ne parla plus que de civilisation « minoenne », formulation qu'il préférait à « cnossienne » ou encore à « créto-mycénienne ». Pour mieux l'identifier, il se fia à ce qu'on appelait à l'époque la « stratigraphie architecturale », ce qui lui permettait de mettre en évidence les états successifs du palais de Cnossos et de construire une chronologie qu'il divisa en trois grandes périodes : le Minoen ancien, compris entre 3000 et 2000 avant notre ère, le Minoen moyen, entre 2000 et 1550, et le Minoen récent, entre 1550 et 1100.

Evans subdivisa chaque période en trois sous-périodes. À l'épreuve des découvertes archéologiques ultérieures, cette mise en forme chronologique s'est révélée globalement fiable, même s'il a fallu la rectifier en fonction des sites.

Comparatisme et démarche ethno-archéologique se conjuguaient chez Arthur Evans pour identifier les objets et leur trouver des apparentements ou des dissonances avec ce qui était connu par ailleurs. Il battit donc le rappel de toutes les autres civilisations du bassin méditerranéen : grecque, égyptienne, mais aussi phénicienne, étrusque, celte, romaine… Plus étonnant, Evans compara même avec le Japon, le Moyen Âge européen, ou encore la Renaissance italienne ! Symptomatique fut cette réflexion lorsqu'il découvrit des pièces en faïence attestant d'une maîtrise parfaite de l'art du feu : « La manufacture de faïence installée dans le palais de Cnossos est l'ancêtre lointaine de celles de Vincennes et de Sèvres, de la Florence des Médicis, d'Urbino ou de Capodimonte, de Meissen et de nombreuses autres fabriques royales ou princières du même genre[15]. »

Ce comparatisme, observe l'archéologue Alexandre Farnoux, était très courant à cette époque. Il cite cette réflexion d'Adolphe Reinach (1887-

1914), historien de l'art fort réputé en son temps : « Fresques rappelant le naturalisme des peintures japonaises, reliefs ou stuc peint dont le réalisme n'a pas été dépassé, pierres dures et gemmes, ivoires et stéatites[16] d'une finesse de ciselure qu'on n'a retrouvée qu'à la Renaissance, céramique où tous nos amateurs de grès flammés et de faïences rares pourraient trouver des modèles, bijouterie aux éléments floraux, rehaussés d'émaux autant que de joyaux que commencent à peine à faire renaître nos Lalique : tels sont les chefs-d'œuvre dont les Minoens ornent leurs demeures, pendant près d'un millier d'années[17]. » Au passage, on notera que cette « métamorphose des formes » chère à André Malraux puisait là des sources et des interprétations qui minorent sérieusement l'audace conceptuelle du ministre de la Culture des années 1960.

Corollaire à ce comparatisme stylistique qui confirmait pleinement l'originalité de la civilisation minoenne, Arthur Evans la considérait également d'un point de vue ethnographique. Il faisait appel à ses observations conduites dans toute l'Europe du Sud-Est, à tout ce qu'il avait remarqué dans les cultures traditionnelles (au folklore balkanique ou à la pratique de la tauromachie) et qu'il interprétait comme des survivances des usages antiques, en particulier dans le domaine religieux. C'est, par exemple, en assistant aux danses de ses ouvriers crétois qu'il donna du sens à des figurines de terre cuite reproduisant les mêmes gestes.

En la matière, il était l'homme de toutes les audaces : « Ainsi n'hésite-t-il pas à rapprocher un culte préislamique de Macédoine du Nord auquel il a été initié lors d'un de ses voyages et ce qui lui paraît être un des éléments essentiels de la religion minoenne, le culte du pilier. De même, il étudie les danses traditionnelles crétoises qu'il compare à la danse de la grue de Thésée ou à telle image minoenne. Il s'intéresse aux artisans potiers crétois qui produisent encore des *pithos* identiques à ceux trouvés dans les magasins du palais[18]. »

Là où Arthur Evans dépassa peut-être les bornes, en tout cas celles posées par l'archéologie classique, ce fut lorsqu'il aborda la question de la restitution, et même, purement et simplement, de la reconstruction des sites minoens. Bien conscient que l'état de Cnossos ne payait pas de mine pour le visiteur profane, il se décida à valoriser sa découverte. Il n'était pas le premier à raisonner de cette façon. Et d'autres après lui le feront sans la moindre vergogne…

De toute façon, la sauvegarde des périmètres archéologiques exhumés réclamait des travaux de consolidation et de protection contre les intempéries. On sait ce qu'il est advenu des parties de Pompéi et Herculanum qui sont restées trop longtemps à l'air libre. Des couvertures pour protéger les ruines, les mettre hors d'eau, des colonnes de pierre que l'on remonte et que l'on renforce en faisant appel à des broches ou à des cerclages de fer, le recours au ciment pour rejointoyer les blocs, tout cela est de règle, et d'ailleurs inévitable. Les prothèses posées, reste à voir si elles s'adapteront convenablement aux matériaux anciens ou si, au contraire, elles ne leur seront pas fatales en provoquant fissures et délitement. Même aujourd'hui, l'injection de résines très élaborées se révèle parfois fort décevante.

En définitive, Arthur Evans possédait une double personnalité. D'un côté, et c'est indéniable, il se comportait en scientifique scrupuleux et réaliste, de l'autre, il était un homme de rêve hanté par une imagerie fantasmagorique. Il l'a d'ailleurs reconnu en préambule à sa monumentale publication, *Palace of Minos at Knossos*, qui parut de 1921 à 1936 :

> Une nuit où j'avais de la fièvre, raconte-t-il, je m'étais installé, espérant y trouver un air meilleur, dans la pièce aménagée en bas de la tour de surveillance construite au bord de la cour centrale. Comme je jetais un coup d'œil au Grand Escalier, il me sembla que les ruines s'éveillaient un instant et s'animaient au clair de lune. L'illusion était si forte que je voyais le Roi-Prêtre empanaché de lys, les grandes dames à la taille bien prise dans une robe à volants et à corset, et les prêtres drapés dans leurs étoles, suivis d'un cortège de jeunes gens élégants et vigoureux aller et venir sur les marches – comme si le Porteur de vase lui-même et ses compagnons étaient descendus de leurs murs.

Pour faire revivre la cour du roi Minos, Arthur Evans allait se muer en constructeur de ruines. Il allait y consacrer dix ans de sa vie et y engloutir une partie de sa fortune personnelle. Ses collaborateurs étaient invités à lui présenter des maquettes et des plans pour reconstruire, au moins partiellement, le palais. Les Gilliéron père et fils exécutèrent de délicates aquarelles qui proposaient des restitutions prenant en compte toutes les traces, tous les fragments retrouvés, en les extrapolant. Planchers et plafonds soutenus par des colonnes, mobilier et décors muraux furent minutieusement reconstitués. De leur côté, des architectes travaillèrent sur les questions techniques, par exemple le choix des matériaux de substitution. Ainsi, le béton armé, encore nouveau à l'époque et jugé peu approprié aux procédures archéologiques, fut mis à contribution – une riche idée puisque, lors d'un tremblement de terre survenu en 1926, les structures

en béton surent parfaitement résister. La reconstruction décidée par Evans privilégia le grand escalier (qui rappelle tant le labyrinthe par sa complexité), la salle du Trône, plusieurs pièces d'apparat et certains magasins. Aux simples tâcherons des débuts du chantier, aux terrassiers et manœuvres, se substituèrent des maçons, des plâtriers, des charpentiers et des forgerons. En quelques années, ils firent resurgir le palais de Minos.

Le résultat, forcément surprenant, suscita bien des critiques. Arthur Evans s'employa aussitôt à justifier sa démarche et il n'hésita pas à mener une campagne qui, aujourd'hui, serait qualifiée de médiatique. En 1905, il donne un long article au *Times* qu'il conclut ainsi : « La méthode légitime de la reconstitution a permis d'obtenir là un résultat qui parlera même à ceux dont le sens historique est dépourvu d'imagination. Sur une hauteur de presque huit mètres s'élève devant nous le Grand Escalier avec sa salle d'accès à colonnes, dans un état pratiquement inchangé depuis le moment où, il y a trois mille cinq cents ans, il était parcouru par les rois et les reines héritiers de Minos. Nous avons ici tout ce qu'il faut pour reconstituer l'image de cette fastueuse époque lointaine. »

Trente-cinq ans plus tard, le romancier américain Henry Miller visite la Grèce et se rend sur le site de Cnossos. De son séjour, il tire un de ses plus beaux livres, *Le Colosse de Maroussi*. L'émotion, la surprise et finalement l'adhésion au travail d'Evans se lisent dans son témoignage :

> De l'arrêt du car jusqu'aux ruines, il y avait, à pied, un bon kilomètre et demi. J'étais en proie à une telle exaltation que j'avais l'impression de marcher dans les airs. Enfin mon rêve allait se réaliser. […] Une fois de plus, comme à Mycènes, je sentais s'exercer sur moi la violente attirance de l'endroit. […] Je cherchai trace des ruines autour de moi. Je ne voyais rien. Je restai planté là, quelques minutes, regardant intensément les contours des collines douces et lisses, qui effleuraient à peine le bleu électrique du ciel. Ce doit être là, me disais-je ; je ne peux me tromper. Je revins sur mes pas et coupai à travers champ ; je descendis au fond d'un ravin. Soudain, à ma gauche, j'aperçus un pavillon pelé, aux colonnes peintes de couleurs crues et hardies – le palais du roi Minos. J'étais devant l'entrée de derrière des ruines, au milieu d'un bloc de bâtiments qui avaient l'air d'avoir été dévastés par le feu…
>
> On a beaucoup discuté l'esthétique de restauration de sir Arthur Evans. […] Je lui suis reconnaissant de ce qu'il a fait, reconnaissant de m'avoir permis de descendre le grand escalier, permis de m'asseoir sur ce trône merveilleux dont la réplique, au Tribunal de la Paix de La Haye, est aujourd'hui, presque autant que l'original, une relique du passé.
>
> Cnossos, dans toutes ses manifestations, suggère la splendeur, l'équilibre d'esprit, l'opulence d'un peuple puissant et pacifique. […] Cnossos est beaucoup plus proche, en esprit, des temps modernes – du XX^{e} siècle, dirais-je – que certaines époques plus tardives du monde hellénique[19].

Cette citation en dit long sur la réussite mais aussi l'ambiguïté du travail accompli par Evans. Jusqu'à nous, ou disons plutôt tout près de nous, l'archéologie s'est nourrie de rêves. C'est dans le détail que les travaux de restitution d'Arthur Evans ont le plus frappé les imaginations.

À propos des nombreuses fresques dont il n'avait retrouvé que des fragments, souvent très dispersés et minuscules, il avait lancé son équipe dans un travail d'imagination qui allait très au-delà de l'assemblage d'un puzzle. Mais, avant même que les archéologues aient eu leur mot à dire, la critique et les médias s'étaient emparés de leurs trouvailles. Ce fut notamment le cas pour ce fragment de fresque qui montrait une femme en buste dessinée de profil, d'après quoi, invention totale ou interprétation, elle devint « La Parisienne » sous la plume d'Edmond Pottier :

> Cette chevelure ébouriffée, cette mèche provocante en accroche-cœur sur le front, cet œil énorme et cette bouche sensuelle, qui sur l'original est tachée d'un violent ton rouge, cette tunique à raies bleues, rouges et noires, ce flot de rubans rejetés dans le dos à la mode des « Suivez-moi, jeune homme », ce mélange d'archaïsme naïf et de modernisme pimenté, cette pochade qu'un pinceau a tracée sur un mur de Cnossos il y a plus de 3000 ans, pour nous donner la sensation d'un Daumier ou d'un Degas, cette Pasiphaé qui ressemble à une habituée de bars parisiens, tout contribue ici à nous surprendre, et, pour tout dire, il y a dans la découverte de cet art inouï quelque chose qui nous ahurit et nous scandalise[20].

Ainsi, grâce à Edmond Pottier et à quelques autres, « La Parisienne » fit le tour du monde, reçue comme telle sans le moindre esprit critique. C'est un archéologue plus terre à terre, moins porté sur les interprétations fantasmatiques, Nikolaos Platon (le bien nommé !), conservateur du musée d'Héraklion, qui finit par remettre les choses en place. Deux historiens, Van Effenterre et Mastarakis, racontent :

> L'étude attentive des fragments peints recueillis en même temps que la « Parisienne » amena Platon à une recomposition de caractère bien plus sérieux. La jeune femme était assise, comme l'avait pressenti Evans. Ce n'était ni une « lady » ni une simple élégante. C'était une déesse qui, parmi d'autres, recevait les hommages et les offrandes d'une série de jeunes gens et de jeunes filles. Tandis que son portrait se complétait de quelques petits morceaux qui avaient échappé à la première restitution, l'ensemble de la scène, qui se déroulait sur deux registres comme certaines peintures égyptiennes ou mésopotamiennes, prenait une allure compassée, hiératique, où le visage de la pauvre « Parisienne » semblait presque déplacé […]. Fort sagement, dans ce cas, le conservateur du musée ne toucha pas à l'image popularisée depuis Evans. Il se contenta de disposer à côté d'elle une petite restitution graphique de l'œuvre telle qu'elle devait apparaître aux yeux des Minoens, sur la paroi où elle se trouvait[21].

Il arriva une semblable mésaventure à une autre figure emblématique de la civilisation minoenne, le « Prince aux lys ». Cette fresque avait été mise

au jour dès 1901, mais il n'en subsistait plus que des fragments très dispersés. Qu'à cela ne tienne, Gilliéron père s'attaqua à la restitution du personnage qu'il devinait et ce qu'il en proposa – à partir du torse, de quelques parties des bras et des jambes, mais sans aucune trace du visage – devint un éphèbe gracieux qui se déplaçait dans un décor floral composé essentiellement de lys. Il avait ses cheveux noirs très longs et tressés, une coiffe qui faisait un peu « maya » et il semblait vouloir jouer, comme un moderne lanceur de volant ou, pourquoi pas, de « frisbee » ! Tel quel, ce « Prince aux lys » fut placé dans le musée d'Héraklion et sa copie installée sous le portique de l'entrée méridionale du palais, elle-même entièrement reconstituée. Peu satisfait du travail de son père, Gilliéron fils reprit l'œuvre de restitution et offrit une nouvelle version. Il ne croyait plus à l'environnement des lys et voulait les faire disparaître, mais il ne rallia pas complètement Evans à sa proposition : « Il y eut plusieurs versions, mais toujours d'un même prince couronné de lys et Evans multiplia les descriptions de détail, les précisions et les analyses pour justifier la restitution[22]. »

Beaucoup plus tard, d'autres spécialistes ont proposé une nouvelle interprétation du « Prince aux lys ». Le Français André Dessenne, par exemple, décoiffe le personnage et lui fait tenir en laisse un griffon qu'il couronne d'un diadème. Puis un médecin, archéologue amateur, étudie le rendu de la musculature et veut rectifier la posture adoptée par Gilliéron car il voit dans le « Prince aux lys » un pugiliste qui s'échauffe… Un archéologue allemand, Wolf Dietrich Niemeir, fait de ce malheureux un dieu de l'éternelle jeunesse, Zeus toujours jeune ou son fils Minos… Et la controverse n'est pas close ! Autres cas de restitution voulus par Evans et tout aussi célèbres que les deux précédents : le grand panneau représentant un taureau et, surtout, le fameux cueilleur de crocus.

Si la cabriole effectuée par un jeune Minoen au-dessus des cornes de l'énorme taureau, dans une des plus célèbres scènes tauromachiques de l'île de Crète, pose question, si on peut regretter que les deux autres jeunes gens aient été imaginés comme des poseurs de banderilles – alors qu'il s'agit sans doute d'un rite initiatique –, que dire de cet éphèbe cueillant délicatement des fleurs dans un jardin tout droit sorti du paradis terrestre ? Rien, sinon qu'il s'agit plus probablement d'un… singe bleu !

La proposition et la démonstration en ont été faites par le même Nikolaos Platon qui avait contesté la « Parisienne ». Cette fois, il avait

remarqué « qu'une tige de fleur était en fait la queue d'un singe bleu, et qu'une corolle de crocus appartenait en fait au museau de l'un de ces animaux exotiques gambadant parmi les plantations royales de Cnossos. Il ne restait donc plus, quand le monde savant eut vérifié et approuvé l'observation du conservateur d'Héraklion – et c'était évidemment après la mort d'Evans et, bien sûr, après la retraite du dernier des Gilliéron –, qu'à faire restituer la fresque dans un état plus proche de la vérité archéologique. Le jeune prince avait cédé la place au singe bleu[23] ».

En ce début du XXIe siècle, cent ans après l'ouverture du grand chantier de restitution des ruines par Arthur Evans, ses réalisations ont pris de la patine au point de paraître plus « authentiques », mais elles présentent aussi des signes de fatigue inquiétants. Au fond, avec le temps, et par respect pour lui, figure rare de visionnaire, on peut toujours reconnaître aux restitutions une certaine validité.

*

Si Evans est l'homme de Cnossos, son « inventeur exclusif », la Crète minoenne ne se réduit pas à ce seul site archéologique. En même temps qu'Evans, à ses côtés mais sans véritable coordination, d'autres archéologues ont découvert des palais et des cités[24]. Les Italiens ont à leur actif d'avoir fouillé la plaine de la Messara sur la côte sud de la Crète, à la verticale de Cnossos, par-delà les monts Psiloritis (le mont Ida). On leur doit d'avoir trouvé un vaste palais à Phaïstos et une grande villa à Haghia Triada, « Sainte Trinité » en grec moderne, un hameau avec une chapelle qui a donné son nom à cette « villa royale » plus petite que le palais de Cnossos. Elle n'est ni un centre administratif de caractère palatial ni un sanctuaire, mais on y trouve nombre des caractères de l'architecture palatiale, avec de grandes salles à colonnades de type *megaron* (pièce principale, parfois unique en Grèce et en Anatolie) comme dans l'architecture mycénienne.

Le mobilier retrouvé à Haghia Triada est abondant. Il compte plusieurs pièces remarquables, notamment un sarcophage en terre cuite peint avec des scènes bien conservées : ainsi des femmes conduisant deux chars, l'un tiré par des chevaux, l'autre par des griffons ailés, ou encore des processions d'hommes et de femmes se livrant à des libations et à des sacrifices funéraires. Il y a aussi des vases en stéatite à relief, vase des Moissonneurs,

rhyton des Pugilistes ou encore coupe du Prince. Cette dernière, un beau gobelet à pied, montre un prince crétois « non pas seulement droit mais cambré, la chevelure dénouée, tenant devant lui à bout de bras son sceptre. Il donne des ordres à un officier de sa garde, plus petit, casqué, cambré lui aussi, l'arme à l'épaule ; derrière lui, les hommes de la garde dont les têtes dépassent tout juste de gigantesques boucliers. Par là est rendue l'atmosphère d'une cour guerrière, mais sans raideur[25] ».

Non loin de là, le palais découvert à Phaïstos, à quelques kilomètres de la mer de Libye et du port de Kommos, est organisé comme celui de Cnossos. Il a pareillement connu plusieurs étapes de construction – les structures les plus anciennes relèvent du début du Minoen moyen, soit vers 2000 avant notre ère ; le vieux palais fut remplacé par un nouveau visiblement victime de tremblements de terre et reconstruit plusieurs fois. Une dernière construction ou reconstruction disparut à la fin du Minoen récent, mais le site resta occupé jusqu'aux époques hellénistique et romaine. Un pareil « millefeuille » ne simplifia pas le travail des archéologues et la proposition de restitution du plan de Phaïstos par Luigi Pernier (1874-1937) fut d'autant plus remarquable ; plus scrupuleux aussi, car les Italiens se refusaient à la reconstitution, laissant le site (comme Haghia Triada) en son état après exhumation – ce qui rend forcément sa visite des plus ingrates pour le simple curieux.

Le palais de Phaïstos est un peu plus petit que celui de Cnossos. On y trouve une cour centrale qui mesure 46 mètres sur 22, bordée de portiques à l'ouest et à l'est. Les matériaux employés ont été travaillés et ajustés avec un très grand soin. Comme à Cnossos, le palais comprend une aire théâtrale où devaient avoir lieu des spectacles, des danses et des exhibitions tauromachiques. Mêmes larges escaliers donnant accès à des propylées (vestibules) à colonnades, mêmes appartements « royaux » spacieux et bien éclairés, même dispositif de magasins et d'ateliers…

Durant les fouilles, qui durèrent de 1902 à 1915, les archéologues italiens mirent au jour un mobilier d'une très grande diversité, souvent remarquable par ses qualités d'exécution : vases en stéatite, figurines de terre cuite, fresques, lingots de bronze et tablettes couvertes d'écriture… Mais, surtout, c'est ici que fut découvert par Pernier, en 1908, sous un amas de gravats provenant de la destruction d'une annexe du palais, un disque en argile cuite de 16 centimètres de diamètre et de 12 millimètres d'épaisseur :

le désormais fameux « disque de Phaïstos », sur lequel on peut lire, sur les deux faces, deux cent quarante et un signes.

Marqués au poinçon avant que sèche la terre et répartis en soixante et un groupes, ils mirent en ébullition les spécialistes de l'épigraphie et les amateurs de mystère. On n'attribua pas moins de dix origines différentes au disque, dont l'Atlantide… On se mit à le « lire » de l'intérieur vers l'extérieur, de l'extérieur vers l'intérieur, et dans les deux sens à la fois. Les ensembles de signes cernés par les cercles concentriques et les traits verticaux furent interprétés comme des « mots ». On décida d'un point de départ de lecture à une ligne verticale de points. En lisant dans le sens des aiguilles d'une montre, on releva treize « mots » sur la face A et douze sur la face B, et, sur les deux faces, une spirale de dix-huit « mots » se terminant au centre. On crut aussi avoir à faire à une partition de musique, un calendrier, une table astrologique… Datant de 1700 av. J.-C., cette « écriture » se compose de signes d'apparence hiéroglyphique. Mais on cherche encore leur sens…

Ils n'ont aucun rapport avec les signes des autres écritures crétoises. On y a lu du grec, du « hittite », du sumérien, de l'égyptien, du latin, et même du germanique. La reproduction de signes identiques a autorisé Arthur Evans à en numéroter quarante-cinq dont la fréquence dans les séquences (les « mots ») varie de l'unité à dix-neuf fois. On a relevé deux signes dans le « mot » le plus court et sept dans le plus long. On a noté que le même « mot » ne revient que deux fois et semble désigner un nom, un lieu ou une titulature. Les signes, qui sont vraisemblablement des symboles, représentent des êtres ou des objets de la vie courante. On trouve ainsi un « casque à crête » en début et fin de « mot » (c'est le symbole le plus fréquent) ; un « casque » ou « un sein » (!) dans dix-huit cas ; un « bouclier » dans dix-sept ; la « peau (tannée) d'un animal » dans quinze ; une « équerre » (de maçon) dans douze ; un « homme marchant », un « maillet », un « chat », un « arbre » onze fois… Huit symboles ne sont présents que deux fois : la « tête tatouée », le « peigne », la « patte de taureau » et la « flûte », ceci sur la face A ; la « tiare », la « scie » et l'« amphore » sur la face B ; les « seaux » (qui se portent par paire) figurent sur les deux faces. Sont *hapax*[26] (« une seule occurrence ») : le « prisonnier », l'« arc », le « couvercle » et la « petite hache » sur la face A ; l'« enfant », la « pioche », le « bélier », la « râpe » et la « passoire » sur

la face B. Ces deux derniers « objets » n'ayant, semble-t-il, rien à voir avec le « régime crétois ».

Mais, se demandent les spécialistes, quarante-cinq signes, c'est « trop peu pour un syllabaire ou une écriture hiéroglyphique et trop pour un alphabet[27] », ainsi que l'écrivait naguère Guy Rachet. La situation n'a que peu évolué depuis ce commentaire. Ce que confirme l'historien du monde grec Maurice Sartre en 2002 : « Le disque de Phaïstos […] reste un isolat total, inexpliqué[28]. » On a cru, précisément cette année-là, trouver son double en Ossétie (Caucase). D'après la description, l'objet était assez proche du « disque de Phaïstos ». Malheureusement, il a depuis « disparu ». Cet objet n'existant que par sa description, le mystère de Phaïstos reste entier.

*

Alors que l'École française d'Athènes avait été pionnière dans le premier repérage des sites crétois[29], elle se vit ensuite écartée du site de Cnossos, faute de moyens. Ses chercheurs ne renoncèrent pas pour autant. Ils se mirent à fouiller en Crète orientale, à Goulas (l'actuelle Lâto), dans l'espoir de mettre au jour un palais mycénien. Mais cette campagne fit long feu car les vestiges se révélèrent beaucoup plus récents. Les Français prirent alors en charge le site de Malia, à 30 kilomètres à l'est de Cnossos, au cœur d'une petite plaine fertile dominée par les monts Lassithi.

Ouvert par le conservateur du musée d'Héraklion, Joseph Hazzidakis, le chantier avait déjà permis de dégager des magasins et les sondages permettaient de croire à l'existence d'un nouveau palais minoen. Ce qui ne put être confirmé qu'après la Grande Guerre, car le conflit, qui avait atteint la Grèce au nord de Thessalonique, interdisait de mobiliser des moyens pour la recherche archéologique. En 1920, le directeur de l'École française d'Athènes, Charles Picard (1883-1965), obtint de reprendre les recherches de Joseph Hazzidakis auxquelles participèrent Fernand Chapouthier (1899-1953), Pierre Demargne (1903-2000), Henri Van Effenterre (1912-2007), Robert Flacelière (1904-1982) et Jean Charbonneaux (1895-1969).

Les fouilles françaises confirmèrent l'existence d'un palais et permirent en outre la découverte d'une nécropole et de toute une trame urbaine. Après Cnossos, Phaïstos et Zakros, Malia – dont le nom antique reste ignoré à ce jour – allait devenir l'un des quatre sites majeurs de l'art minoen.

Par rapport aux trois autres palais minoens, Malia semble moins luxueux. Les murs sont en briques crues, avec parfois placage de gypse et peintures à fresque. Les sols sont dallés de pierres irrégulières. Mais les vestiges permirent d'affirmer qu'il s'agissait bien d'un édifice monumental. Sa « rusticité » s'explique peut-être par son ancienneté et par sa situation au centre d'une importante communauté agricole. Le palais lui-même, qui couvre une superficie de 7 500 mètres carrés, comporte plusieurs quartiers d'habitation, une *agora* – lieu de rassemblement et de marché – et une nécropole. Du premier palais, qui fut construit au début du II^e^ millénaire avant notre ère, à la même époque que Cnossos, peu de traces subsistent. Il a probablement été détruit par un tremblement de terre. Les ruines mises au jour appartiennent aux constructions suivantes – le second palais, construit sur l'ancien vers 1650 avant notre ère, fut à son tour détruit par un tremblement de terre deux siècles plus tard.

Le palais de Malia possédait ses entrées dans les angles et sur la façade ouest, la plus impressionnante. L'aile ouest, celle des appartements officiels, comportait deux étages. À l'est, on a relevé l'existence de six magasins couverts, plutôt bien conservés. Les vases contenant les réserves (les *pithoi*) étaient placés en surélévation, de part et d'autre d'une rigole centrale dont on pense qu'elle servait à l'écoulement des huiles et vins. La cour principale, qui existait déjà dans la construction ancienne, se trouve également à l'est. Elle est rectangulaire (48 × 23 mètres) et ses côtés nord et ouest sont bordés de portiques. En son milieu figure un autel – ce qui est assez inhabituel – en face duquel se trouve le grand escalier menant à la partie du palais dévolue aux fonctions religieuses. Le centre urbain s'étendait autour. Deux quartiers ont été mis au jour, au nord-ouest et à l'ouest. Les archéologues les ont désignés par les lettres grecques μ (*mu*) et ν (*nu*). Le premier fait 2 500 mètres carrés, le second 750. Les objets retrouvés ont permis d'y voir une « zone artisanale », avec des ateliers de tissage, de poterie, de métallurgie ou encore de meunerie. Le plus intéressant réside dans la découverte de maisons cossues sans doute destinées aux hauts fonctionnaires. La pièce centrale de ces demeures, le *megaron*, déjà rencontré à Cnossos, ouvrait sur l'extérieur par une véranda précédée d'une colonnade. De nombreuses pièces faisaient suite, chambres et communs, éclairées par des « puits de lumière » et assemblées sans plan rigoureux. Les plus riches disposaient d'une piscine d'eau (« lustrale ») et d'un cabinet de toilette où figurait en bonne place un *asaminthos*, grande

vasque de pierre polie ou de terre cuite qui servait de baignoire, typique de la Crète minoenne. L'autre quartier, plus resserré, présente un bâtiment principal à trois ailes ouvrant sur une cour. Les fouilles de la nécropole située au nord du palais, le cimetière de Chrysolakkos, ont révélé des trésors comme ces deux « abeilles d'or » qui « transportent » une « goutte de miel ».

On a aussi découvert de grandes fosses qui furent d'abord considérées comme étant des citernes à eau. Dotée d'un pilier central, chacune devait plutôt servir de silo à grains. Une grande pierre ronde et plate, située près de l'entrée sud du palais principal, a également nourri les hypothèses ; son pourtour est marqué par une suite de trente-quatre creux dans lesquels, pense-t-on, étaient déposées des offrandes aux dieux. L'un des creux est plus grand que les autres ainsi que celui qui en occupe le centre.

Si leurs bases étaient en pierre, il apparaît que les colonnes du portique situé sur la face nord de la cour centrale étaient en bois. Et que l'usure (ou la volonté du constructeur) avait fait que le diamètre du sommet était plus large que le bas. Derrière ce portique existait une salle dite « hypostyle » dont on ne connaît pas avec certitude la fonction. En revanche, au premier étage, auquel menait un double escalier, s'ouvrait une autre salle destinée aux réceptions et cérémonies.

Les appartements royaux se trouvaient à l'angle nord-ouest du palais. On y a découvert des tablettes portant une « écriture » en « linéaire A », tandis que dans la salle dite du Trésor ont été retrouvées plusieurs armes, dont la célèbre « hachette à tête de panthère », insigne du pouvoir royal. Il ne fait désormais plus aucun doute pour les chercheurs que Malia était bien une ville de pouvoir.

Zakros, quatrième grand site minoen, est situé à la pointe orientale de la Crète. Son palais et la cité antique, qui fut aussi un port important, sont moins bien connus que les trois autres. Les archéologues, qui ont mis au jour un vaste palais bâti autour d'une cour centrale, sont d'avis que Zakros ne fut pas une demeure royale, mais plutôt celle d'un « gouverneur » chargé de la marine et du commerce.

De leur côté, les archéologues américains, dont Harriet Boyd (1871-1945), dégageaient la cité de Gournia (« Petites Fosses ») – dont on ignore également le nom ancien –, nichée dans un repli des collines côtières en bordure du golfe de Mirabello, en Crète orientale. Les Américains commencèrent par y découvrir un palais, mais plus petit que ceux de

Cnossos et Phaïstos, juste une grande demeure princière. Tout près, se trouvait une petite ville qui date du Minoen récent et nous renseigne sur l'urbanisme. Il s'agit d'une cité ouverte, sans aucune ligne de fortification et qui regarde vers la mer, ce qui suppose une flotte assez puissante pour tenir à distance pirates et autres indésirables. Visiblement, la civilisation minoenne avait toutes les allures d'une thalassocratie qui rayonnait en mer Égée et dans tout le bassin oriental de la Méditerranée. Les demeures mises au jour à Gournia sont modestes, réduites à une ou deux pièces, serrées les unes contre les autres dans un lacis de ruelles qui convergent vers le palais. On a reconstitué en terre cuite la maquette d'une maison type : cinq mètres de côté, un rez-de-chaussée de pièces basses aux fenêtres petites, un étage avec des fenêtres plus grandes, une terrasse portant une véranda à colonnes et un balcon en avancée. On compte six quartiers. Le plan donne l'impression d'un véritable filet de blocs entiers le long de rues pavées et dotées du « tout-à-l'égout ». C'était sans doute une cité « ouvrière », peuplée d'artisans où dominaient les potiers. On y trouvait aussi une « vie culturelle de quartier » puisque Gournia possède le seul exemple connu de « chapelle publique » – une salle « omnisports », si on peut risquer cet anachronisme. Gournia a été surnommée la « Pompéi crétoise ». En effet, c'est la seule cité sans palais important et, de fait, un excellent témoin de la vie quotidienne. Cette maquette est bien le « monument » le plus lisible de la plupart des sites, lesquels ne présentent aujourd'hui qu'un aspect de champ de ruines très peu lisibles pour le profane.

*

La présence de femmes dans la mission archéologique américaine de Gournia était une nouveauté car le cercle des archéologues était essentiellement masculin. Mais elles ne furent pas les seules. En 1925, de jeunes Françaises, arrivées en Crète sur le *Bonita*, travaillèrent plusieurs mois sur le site de Malia. Le voilier, parti de Marseille et cinglant vers la mer Égée, avait pour équipage cinq « garçonnes » – comme on appelait à l'époque les femmes libres. Des femmes « émancipées de cœur et d'esprit, expertes à manier dérision et humour ». Le *Bonita* était un vieux yawl (voilier à deux mâts) sans moteur, « dont c'était le dernier voyage ». Ce fut une croisière exceptionnelle, vécue en mer par cinq filles (et un garçon !).

« Chacune de ces cinq *garçonnes* à cheveux courts affichait avec bonheur une personnalité atypique, dira leur éditeur. Hermine de Saussure (1901-1984), universitaire, âme du groupe et capitaine du *Bonita*, avait résolu de vivre à fond ses idéaux de jeunesse. Ella Maillart (1903-1997), second(e) du bord, vivait une expérience qui décida de sa destinée d'écrivain-voyageur[30]. Marthe Oulié (1901-1941), voyageuse et archéologue, visitera ensuite une grande partie du monde, tout comme Mariel Jean-Brunhes, géographe, future ethnologue et militante humaniste. Yvonne de Saussure, sœur aînée d'Hermine, et leur jeune frère Henri-Benedict complétaient cet équipage plein d'audace et de raffinement culturel. Les filles du *Bonita* se donnèrent une occasion unique de tutoyer Homère, abordant seules des îles et des sites archéologiques qui n'étaient pas encore voués au tourisme de masse. »

Marthe Oulié, élève brillante, avait mené des études supérieures à la Sorbonne et à l'École du Louvre. Bachelière à 16 ans, docteur ès lettres à 22, helléniste, archéologue, elle devint, après la croisière du *Bonita*[31], une voyageuse et une conférencière infatigable malgré une santé défaillante. Elle participa, avec Ella Maillart, à toutes les grandes navigations de leur amie commune, Hermine de Saussure – qui épousa l'archéologue Henri Seyrig[32] (1901-1941). L'aventure de ces jeunes femmes hors du commun étonna les Années folles.

*

Les fouilles archéologiques ne disent pas tout d'une civilisation disparue. L'existence d'une écriture l'éclaire forcément davantage. Concernant la civilisation minoenne, le déchiffrement des écritures n'a pas apporté autant d'éléments de compréhension qu'on pouvait l'espérer. Le mystère des hiéroglyphes et de ce que l'on nomme « linéaire A » et « linéaire B » n'est toujours pas éclairci, pour la raison principale que les spécimens retrouvés ne sont pas assez nombreux. Nous ne possédons que deux mille occurrences de signes pour les hiéroglyphes et moins de dix mille pour le linéaire A. Fort heureusement, il n'en a pas été de même pour le linéaire B. Michael Ventris, architecte britannique passionné par l'énigme des tablettes découvertes à Cnossos, a pu travailler (avant une mort brutale) sur trente mille occurrences ; ainsi a-t-il pu identifier quatre-vingt-sept syllabogrammes et une centaine d'idéogrammes[33]. Conquis par une

conférence d'Arthur Evans alors que, adolescent, il étudiait en Suisse, il se mit en tête de déchiffrer cette écriture que l'archéologue britannique nommait encore « minoenne ». Ventris commença par croire qu'il s'agissait d'une écriture étrusque. Et, dès 1940, à l'âge de 18 ans, il faisait paraître une *Introduction à l'écriture minoenne*. Après avoir obtenu les réponses de plusieurs philologues et archéologues, dont John Chadwick (1920-1998), il conclut à une écriture d'un grec archaïque. Il avait retenu deux hypothèses : qu'il s'agissait d'un syllabaire plutôt que d'un alphabet (d'après l'historien américain Emmett Leslie Bennett), et que certains mots faisaient l'objet de déclinaisons comparables à celles du grec, repérées par des changements de terminaisons (d'après l'archéologue américaine Alice Elizabeth Kober). Après un article de revue qui déchaîna la polémique, Ventris et Chadwick prouvèrent qu'ils avaient raison en dépouillant un nouvel ensemble de tablettes dont la « clé » donnée par Ventris vérifiait l'hypothèse[34]. En 1955, ils publièrent ensemble un important corpus de documents déchiffrés. Après la mort de Ventris dans un accident de voiture, Chadwick poursuivit les recherches. En 1958 paraîtra l'ouvrage fondamental sur la question : *The Decipherment of Linear B*[35].

Cependant, la lecture du linéaire B a mis en évidence que cette écriture était réservée à des calculs administratifs ou des inventaires : mesures d'olives, d'huile et de vin, nombre de roues de char produites, moutons, chevaux, bœufs, quantités de blé ou d'orge, ainsi que superficies des parcelles de terre et montant de taxes collectées qui obéissaient essentiellement à des préoccupations fiscales. Cette spécialisation du linéaire B ne lui enlève pas tout intérêt, loin de là, mais elle ne cerne qu'une partie de la vie des Minoens. C'est pourquoi, non sans humour, Alexandre Farnoux remarque que « nous connaissons ainsi les noms de certains bœufs du royaume, mais aucun nom de roi » !

*

Panthéon, sanctuaires, rites funéraires et liturgiques : bien des incertitudes demeurent quant à la religion minoenne malgré les découvertes d'Arthur Evans. Visiblement, les dieux grecs sont en gestation en Crète. Il y a d'abord le culte de la déesse-mère, Atana Potinia, qui est très polymorphe. On la représente en statuettes, sceaux et bagues. Tantôt maîtresse des fauves, tantôt « courotrophe », c'est-à-dire déesse-mère avec sa fille ou

allaitant un enfant, et puis encore déesse aux grains, aux serpents, déesse aux colombes. La religion grecque classique procède de cette croyance originelle. D'Atana Potinia sont issues Héra, sœur-épouse de Zeus, Athéna, Artémis, Aphrodite, Déméter et Koré. La « maîtresse immortelle » est représentée la chemise rouge découpée, les seins nus, et tenant dans ses bras levés deux serpents. Un chat est assis sur sa tête. Des figurines ont été ainsi trouvées dans les ruines des maisons, ce qui implique que la déesse était aussi considérée comme protectrice du foyer.

Le fameux labyrinthe est plus significatif encore la concernant. La forme du mot « *labyrinthos* » est préhéllénique et anatolienne. Il se rattache à la ville de Labranda ou Labraunda, province de Carie (en Asie Mineure, au nord de l'île de Rhodes), où le dieu tutélaire n'est autre qu'un Zeus à la hache double (qu'il tient au lieu du sceptre ou de la foudre). Le labyrinthe de Minos serait dès lors, par une démarche linguistique passablement tortueuse, le « palais de la hache ». De fait, comme on a vu au temps d'Evans, on retrouve la double hache gravée sur les murs des appartements royaux de Cnossos qui datent du Minoen moyen III. Cette double hache pose problème. Certains archéologues ont voulu la rabaisser au rang d'instrument sacrificiel, réservé à la mise à mort des taureaux (dans le culte du Minotaure). Mais d'autres y voient le symbole par excellence d'un dieu mâle, qui ne peut être que Cronos, pendant de la déesse-mère Atana Potinia.

Cette double hache, très présente dans l'iconographie minoenne, gravée sur toutes sortes de supports ou façonnée avec de l'or, de l'argent, du bronze et même du plomb, figure aussi sur des fresques. Parfois, on la trouve dans des configurations très difficiles à interpréter… par exemple, un sceau en onyx, retrouvé à Cnossos, qui montre la déesse-mère entre deux monstres ailés, la tête coiffée de cornes, surmontée d'une double hache.

Les multiples figures taurines – tête, cornes, bucranes (crânes aux cornes ornementées de feuillage), animal en entier – sont à rapprocher des figures anatoliennes comme celles retrouvées à Çatal Hŭyük, un village « agricole » de Turquie récemment découvert. Certaines de ces représentations sont d'une beauté stupéfiante. Ainsi le fameux *rhyton* (coupe en corne ou en forme de corne ou de tête d'animal) en stéatite retrouvé à Cnossos, d'un parfait réalisme. Ainsi les cornes de taureau monumentales coiffant les terrasses du palais, traitées, à l'opposé, de la manière la plus abstraite[36]. Cependant, le culte rendu aux divinités minoennes reste difficile à cerner. On peut juste en fixer les grandes lignes :

le culte minoen est célébré par des danses, des processions, des jeux sacrés comme les *taurokathapsia* où des jeunes gens sautent par-dessus les cornes d'un taureau… Celui-ci – dernier soupçon en date des chercheurs – pourrait bien avoir été « symbolique », c'est-à-dire qu'il se serait alors agi d'un simple spectacle. La religion minoenne, s'adressant à un peuple d'agriculteurs, aurait donné lieu à des rites d'offrandes à la déesse-mère (alors « Atana des grains », ou des « fruits ») sous forme de dépôts dans des autels du genre du *kernos* trouvé à Malia. On a aussi relevé des plantations d'arbres sacrés, des processions pour la pluie ou la bonne germination (un peu comme furent célébrées nos chrétiennes Rogations). On a parlé de représentations « théâtrales », puis de cultes aux divinités souterraines, « chtoniennes »… où l'on retrouve notre « Atana aux serpents ».

La religion minoenne ne fait pas clairement référence à des mythes telluriques ; pas de déluge ou de « tsunami » engloutissant le royaume de Minos, pas la moindre référence à un séisme majeur alors que la Crète, comme d'ailleurs tous les Balkans et les archipels égéens, est périodiquement soumise à des tremblements de terre et à des éruptions volcaniques. C'est d'autant plus surprenant que, pour expliquer la fin brutale des Minoens, il faut passer par la case « cataclysme » et même aller du côté de ce mythe insubmersible (si l'on peut dire) : l'Atlantide.

Le mythe de l'Atlantide prend ses origines chez Platon, et plus précisément dans deux de ses *Dialogues*, le *Timée* et le *Critias*. Dans le *Timée*, Critias rapporte un récit qui procède de Solon (640-558 av. J.-C.), celui-ci le tenant d'un prêtre égyptien. Mais, s'il se borne à une rapide évocation de cette île immense et merveilleuse qu'il situe dans le « fleuve » Océan (l'Atlantique), au-delà des Colonnes d'Hercule (le détroit de Gibraltar), dans le *Critias* qui porte son nom il est beaucoup plus loquace. L'Atlantide aurait été peuplée par une race née des amours de Poséidon et d'une mortelle, Cleito. Les rois atlantes auraient fait prospérer leur île-continent au-delà de l'imaginable, les Atlantes accédant à une richesse inouïe.

À une date très reculée que Critias place neuf mille ans auparavant, les Athéniens auraient été menacés par l'Empire atlante et ils auraient été écrasés si un cataclysme n'avait englouti l'Atlantide, disparue au plus profond des eaux…

Nombre de références et allusions sont à glaner chez Platon, Homère, Hésiode, Euripide, Diodore de Sicile, Strabon, Pline l'Ancien. Les

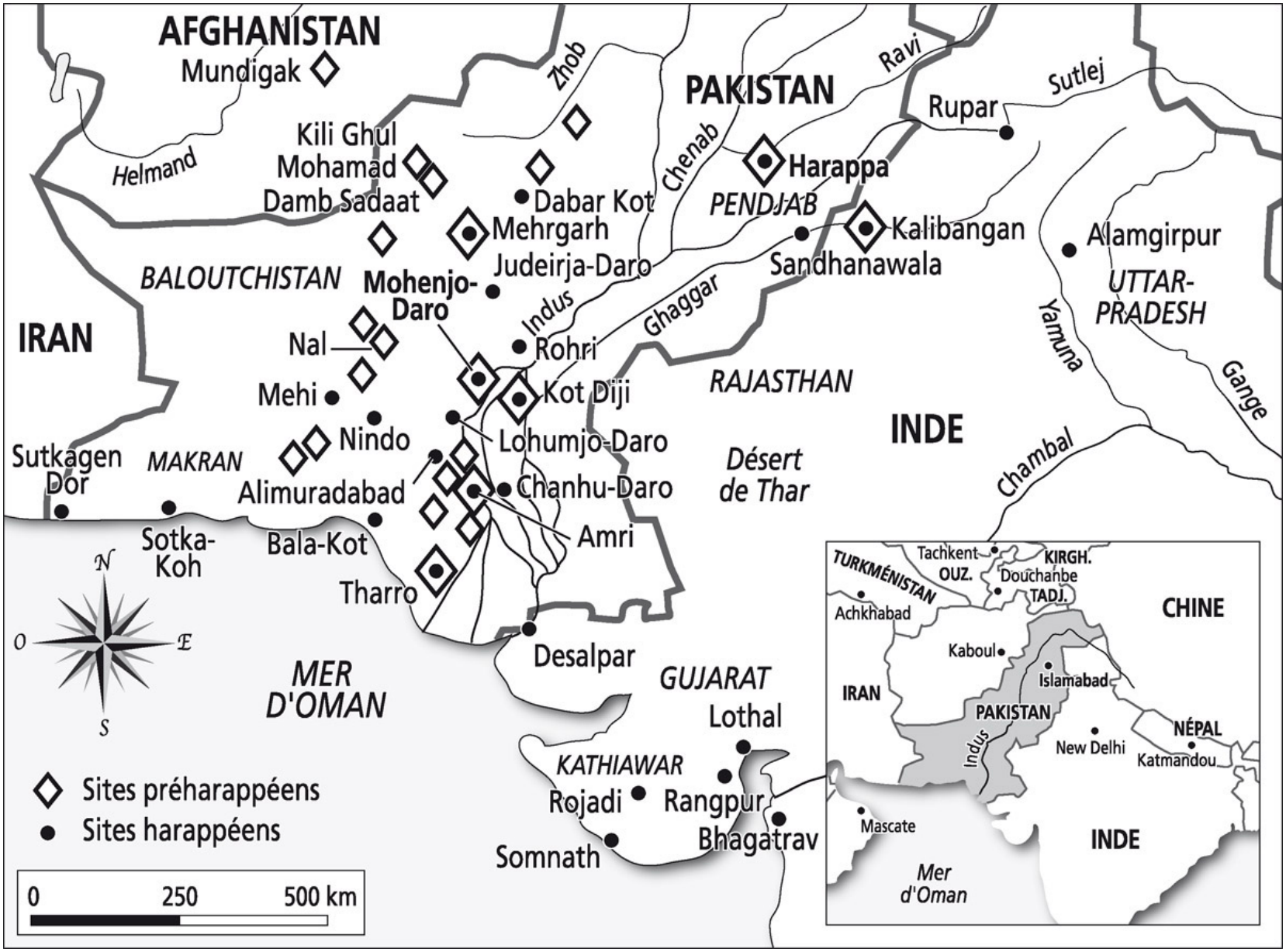
historiens sont, eux, plus réservés. Fernand Braudel pense visiblement à l'Atlantide quand il écrit : « En Crète, les drames ne manquent pas, toujours les mêmes : palais détruits, reconstruits, détruits, reconstruits encore ! Jusqu'aux disparitions finales[37]. » Mais Pierre Vidal-Naquet a pris un parti opposé et réduit l'Atlantide à une allégorie démonstrative permettant à Platon de vanter les mérites de sa « République », une interprétation qui a beaucoup plu mais paraît finalement bien filandreuse[38].

La pertinence d'une destruction cataclysmique de la Crète minoenne tient à la catastrophe survenue au XVII^e^ siècle avant notre ère, quand l'île de Kallistè disparut dans un gouffre devenu une gigantesque *caldeira* (un grand cratère volcanique formé par l'effondrement de la partie supérieure du cône à la suite d'une éruption), sur les bords de laquelle apparurent l'île de Santorin, l'antique Théra, et l'archipel du même nom. Le cataclysme a fini par être daté autour de 1628-1626 avant notre ère. C'est l'archéologue Spyridon Marinatos (1901-1974) qui a fait le lien entre l'éruption de Santorin et la fin brutale de la thalassocratie crétoise. Considérant que le *Timée* et le *Critias* sont l'ultime manifestation transcrite d'une mémoire collective portant la trace de cette catastrophe et déplaçant l'Atlantide en plein cœur du bassin oriental de la Méditerranée, Spyridon Marinatos a engagé des fouilles à Santorin – à Akrotiki précisément. Elles lui ont permis de mettre au jour un ensemble urbain qu'il a retrouvé enseveli sous une épaisseur de 6 à 7 mètres de tuf volcanique. Il crut pouvoir les dater autour de 1500 avant notre ère, hypothèse un peu basse, rectifiée par le recours à la dendrochronologie, laquelle mesure la croissance des arbres fossilisés. Il se risqua aussi à faire de la vulcanologie comparée en rapprochant l'explosion de Santorin de celle du Krakatoa qui se produisit en 1883 en Indonésie, sur le détroit de la Sonde. La *caldeira* de Santorin étant quatre fois supérieure à celle du Krakatoa, il faut imaginer un phénomène d'une violence exceptionnelle et un raz de marée d'au moins 200 mètres de hauteur. « Le réveil du volcan de Théra avait non seulement dévasté l'ensemble de l'île, mais provoqué, bien au-delà, en Crète, la ruine des établissements minoens et de leur flotte[39] », selon Hervé Duchêne, spécialiste de la Méditerranée orientale.

Cette thèse, très innovante et cette fois appuyée sur des recherches archéologiques, a forcément suscité bien des commentaires, allant des simples réserves à la réfutation pure et simple. L'accord s'est fait sur l'ampleur de la catastrophe survenue à Santorin, qui s'apparente bien à un

« tsunami ». Il a forcément ravagé les côtes de la Crète. Par ailleurs, les gaz et les cendres ont durablement perturbé l'atmosphère et pu radicalement modifier l'environnement, affectant au plus haut point les ressources agricoles de la région. Mais il est beaucoup plus difficile d'établir une relation directe entre l'éruption de Santorin et la disparition des palais minoens. D'autant qu'ils ont subi des épisodes sismiques à répétition, et qu'à chaque fois ils ont été reconstruits.

Disparue brutalement, redécouverte par Arthur Evans qui s'est cru capable de la réinventer, la civilisation minoenne n'a décidément pas fini de faire parler d'elle.


AFGHANISTAN
Mundigak
Zhob
Ravi
Sutlej
PAKISTAN
Rupar
Kili Ghul Mohamad
Helmand
Chenab
Harappa
Damb Sadaat
Dabar Kot
PENDJAB
Mehrgarh
Kalibangan
Alamgirpur
Judeirja-Daro
Sandhanawala
BALOUTCHISTAN
Mohenjo-Daro
Indus
Ghaggar
UTTAR-PRADESH
IRAN
Nal
Rohri
Yamuna
Gange
Mehi
Kot Diji
RAJASTHAN
Nindo
Lohumjo-Daro
INDE
Sutkagen Dor
MAKRAN
Alimuradabad
Chanhu-Daro
Désert de Thar
Chambal
Amri
Sotka-Koh
Bala-Kot
Tharro
Desalpar
MER D'OMAN
GUJARAT
Lothal
KATHIAWAR
Rojadi
Rangpur
Bhagatrav
Somnath
N
O
E
S
Sites préharappéens
Sites harappéens
0
250
500 km
TURKMÉNISTAN
Tachkent
KIRGH.
OUZ.
Douchanbe
TADJ.
Achkhabad
CHINE
Kaboul
Islamabad
IRAN
PAKISTAN
NÉPAL
Indus
New Delhi
Katmandou
Mascate
INDE
Mer d'Oman

1. Les guerres médiques opposèrent les Grecs aux Perses dans le soutien d'Athènes aux cités grecques d'Asie Mineure. Les Mèdes dominaient alors la Perse avant d'être rejetés par Cyrus le Grand (559-529 av. J.-C.).

2. Édition de 1822.

3. *Grand Dictionnaire universel*, tome III.

4. Victor Hugo, *Correspondance*, éditée par A. Michel-Ollendorff, Imprimerie nationale, 1947, 1950 et 1952, Albin Michel, Paris.

5. Jan Driessen et Alexandre Farnoux (éd.), « La Crète mycénienne : Actes de la table ronde internationale, 26-28 mars 1991 », *Bulletin de correspondance hellénique*, École française d'Athènes, 1997.

6. Georges Perrot, *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire*, Didier, 1875.

7. Pierre Commelin, *Mythologie grecque et romaine*, réédition « Classiques Garnier », Bordas, 1991.

8. *Cf.* J. Evans, *Time and Chance : the Story of Arthur Evans and his Forebears,* Londres, 1943.

9. Alexandre Farnoux, *Cnossos, l'archéologie d'un rêve*, Gallimard, 1993.

10. Arthur Evans, *Letters from Crete*, 1898.

11. *Cf.* A. Brown, *Arthur Evans and the Palace of Minos*, Londres, 1986.

12. Recueil *Edmond Pottier, études d'art et d'archéologie*, De Boccard, 1937.

13. *Ibid.*

14. Cité par Alexandre Farnoux, *Cnossos, l'archéologie d'un rêve*, *op. cit.*

15. Arthur Evans, *Système de classification des époques successives de la civilisation minoenne*, 1905.

16. Silicates de magnésium, ou « pierre de talc », faciles à travailler.

17. Cité par Alexandre Farnoux, *Cnossos, l'archéologie d'un rêve*, *op. cit.*

18. Alexandre Farnoux, *Cnossos, l'archéologie d'un rêve*, *op. cit.*

19. Henry Miller, *Le Colosse de Maroussi*, 1941, traduction française en 1958.

20. Cité par Alexandre Farnoux, *Cnossos, l'archéologie d'un rêve*, *op. cit.*

21. Michel Mastorakis et Micheline Van Effenterre, *Les Minoens : l'âge d'or de la Crète*, Armand Colin, 1992.

22. *In* Jean Coulomb, « Le Prince aux lis de Knosos reconsidéré », *Bulletin de correspondance hellénique*, vol. 103, 1979, p. 29-50.

23. Nikolaos Platon (1909-1992), *La Civilisation égéenne*, Albin Michel, 1981.

24. *Cf.* J.-W. Graham, *The Palaces of Crete*, Princeton University Press, 1962.

25. Pierre Demargne, *La Crète dédalique : études sur les origines d'une Renaissance*, Paris, 1947.

26. Terme emprunté par l'archéologie au commentaire biblique.

27. Guy Rachet, *Archéologie de la Grèce préhistorique*, Verviers, 1969.

28. Maurice Sartre, *Histoires grecques*, 2006.

29. Puisque dès 1857 elle confiait cette mission à Georges Perrot (1832-1914) et Léon Thenon (1832-1881).

30. Son ouvrage le plus célèbre est *Vagabonde des mers.*

31. Marthe Oulié en donnera le récit sous le titre de *Quand j'étais matelot*, rééd. Ouest-France, 2004.

32. Ils furent les parents de la comédienne Delphine Seyrig.

33. *Cf.* John Chadwick, *Linear B, l'enigma della scritura micenea*, G. Einaudi, Turin, 1959.

34. Le linéaire B comporte quatre-vingt-dix signes – les nombres sont décimaux et la mesure des poids, surfaces et volumes rappelle celle en usage en Mésopotamie.

35. *Le Déchiffrement du linéaire B : aux origines de la langue grecque*, traduit par Pierre Ruffel, avec une introduction de Pierre Vidal-Naquet, Gallimard, 1972.

36. *Cf.* Christian Zervos, *L'Art de la Crète néolithique et minoenne*, Éditions Cahiers d'art, 1956.

37. Fernand Braudel, *Les Mémoires de la Méditerranée*, De Fallois, 1998.

38. Pierre Vidal-Naquet, « Athènes et l'Atlantide », in *Le Chasseur noir*, La Découverte, 1983.

39. Hervé Duchêne, *Le Voyage en Grèce*, Robert Laffont, 2003.

5
Nouveaux sites à l'« extrémité de la terre »

Il y a trois siècles, commentant ses cartes de l'Inde, le géographe Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville écrivait :

> Quoique cette partie [l'actuel Pakistan] ait été la première connue, ce n'est pourtant pas celle sur laquelle nos connaissances actuelles sont plus circonstanciées et plus précises. Il n'en faut point d'autre raison, que de n'avoir pas été fréquentée dans les derniers temps par les diverses nations européennes […]. L'Indus est appelé *Sind* par les Indiens, ce qui signifie proprement fleuve ou rivière. L'usage de ce terme *Sind* à l'égard de l'Indus, comme du fleuve par excellence, remonte jusque dans l'Antiquité. […] Dans le nombre des sept bouches de ce fleuve, selon Ptolémée, il y en a une, et vraisemblablement la principale, qui est appelée *Sinthum ostium*. La dénomination dont il s'agit est même devenue propre à la province maritime de l'Inde traversée par l'Indus, et qui se nomme le *Sindi*. Au reste, dans un aussi vaste continent que l'Inde, où le même idiome n'est pas universel, il n'est point étrange que d'autres termes soient employés dans la même signification[1].

Du VI^e^ au III^e^ siècle av. J.-C., l'Empire perse des Achéménides a régné sur une vaste région aujourd'hui partagée entre le Pakistan, le Tadjikistan, l'Ouzbékistan, le Turkménistan, l'Afghanistan et l'Iran. Le premier souverain attesté fut Cyrus le Grand, qui régna de 559 à 530 avant notre ère, et le dernier Darius III Codoman (336-330). L'empire disparut à la suite des conquêtes d'Alexandre de Macédoine (Alexandre le Grand, 353-326 av. J.-C.), jeune chef de guerre qui marcha à la tête d'une armée de cent mille hommes. Parti à la conquête du monde connu tel que le lui avait décrit son maître Aristote, il défit le roi perse sur le Granique et, par une série de batailles victorieuses, le poursuivit jusqu'à Ecbatane[2], où Darius III fut assassiné par ses satrapes (les gouverneurs des provinces gagnés à la cause de l'ennemi).

La Perse proprement dite est au cœur de cette région où abondent les vestiges de civilisations très anciennes dont on a réalisé l'importance il n'y a pas soixante ans. Il est indéniable que plusieurs d'entre elles sont même antérieures aux civilisations découvertes en Mésopotamie et en Assyrie. L'enjeu du travail des archéologues est considérable, mais les recherches difficiles à mener du fait des conflits actuels – cependant que certaines traces (ruines et vestiges) nous entraînent à plus de 9 000 ans avant notre ère.

Cette région resta donc très longtemps ignorée, quand la curiosité conduisait épigraphistes et archéologues vers des lieux plus valorisés. Il en est encore de même aujourd'hui, bien que les confins, instables, aient fait l'objet d'études par des chercheurs britanniques en marge d'une épopée coloniale qui a fourni son inspiration à une création littéraire et cinématographique importante. Dirigé par le général Alexander Cunningham, ingénieur militaire et archéologue (1814-1893), le Service archéologique de l'Inde, fondé en 1861 et opérationnel à partir de 1870, couvrait l'Empire des Indes (Union indienne et Pakistan). Maîtres de la région, les Britanniques s'intéressèrent surtout aux monuments bouddhiques et à la civilisation dont ils étaient l'expression. Et, comme le notait en 1967 Jean-Marie Casal (1905-1977), fondateur de la Mission archéologique française de l'Inde, il fut très longtemps admis que l'histoire du sous-continent indien « ne commençait guère qu'avec l'expédition d'Alexandre[3] ». Dans les années 1950, il était surprenant de lire encore dans la vénérable *Cambridge History of India* (édition de 1920) que le plus mémorable des monuments de l'Inde datait du VI^e^ siècle avant notre ère, et qu'« aucun autre exemple [n'avait] survécu ». Il était paradoxal que l'auteur de cette phrase, sir John Marshall, ait conduit dans le même temps les premières fouilles à Harappa, au Pendjab, ou celles de Mohenjo-Daro, dans le Sindh.

L'étude ayant débuté par les cités du bassin versant de l'Indus, le terme de « civilisation de l'Indus » a été adopté par la communauté scientifique internationale – certains spécialistes la nomment « civilisation harappéenne », du nom du site pakistanais qui la symbolise, ce qu'ils trouvent plus approprié.

La première difficulté que présente l'exploration de la région d'Asie centrale où l'Indus et ses premiers affluents prennent leur source est d'ordre géographique. Avec le Gange et le Brahmapoutre, l'Indus est le plus long (3 180 kilomètres) des trois grands fleuves qui descendent de l'Himalaya et

flanquent le triangle indien. Né au Tibet des glaciers du Kailash (ou Gangri), il coule dans une haute vallée entre l'Himalaya et le Karakorum – vallée des Hunzas, dont on dit qu'ils descendent des soldats macédoniens d'Alexandre le Grand. Il contourne ensuite le Nanga Parbat, dit aussi Diamir (« Roi des montagnes »), le sommet le plus occidental du Toit du monde, connu comme le neuvième 8 000 mètres par les alpinistes. Face au massif de l'Hindu Kush, qui lui oppose les eaux de la rivière Gilgit du Baltistan, l'Indus s'oriente ensuite au sud vers le Pendjab après plusieurs méandres. Puis reçoit sur sa droite, venues de l'Afghanistan, la rivière de Kaboul (ou Kabul-rud), grossie du Konar, puis la rivière de Zhob (ou Zhob-rud), au nord du Baloutchistan. Sur sa gauche, le Jhelum, qui est grossi du Chenab, du Beas (ou Bias) et du Ravi – lequel baigne Lahore et approche le site archéologique d'Harappa. Ces rivières ajoutent leurs eaux à celles du Sutlej et forment ensemble le Panjnab – un peu comme la Dordogne et la Garonne forment la Gironde –, lequel conflue avec l'Indus au sud de Bahawalpur, près de la ville de Mithankot. L'Indus termine sa course dans la mer d'Oman, au sud-est de Karachi, par un delta qui s'étire sur 200 kilomètres de côtes et couvre 7 500 kilomètres carrés.

La deuxième difficulté réside dans les conflits de frontière entre le Pakistan et l'Inde, et dans l'interminable guerre d'Afghanistan qui entraîne de nombreuses rivalités ethniques et religieuses. Ici vivent les Cachemiris, les Pendjabis, les Sindhis, les Pachtouns, les Baloutches, les Hazaras, les Tadjiks, les Ouzbeks, les Kirghizes – pour parler des principaux peuples. Le Pakistan, qui, pour mémoire, s'est détaché de l'Empire des Indes britannique lors de l'indépendance de 1947, est un pays musulman où prospère une ligne islamique très dure[4].

La dernière difficulté, pour un Occidental, est la variation historique des noms de villes et de bourgades, de fleuves, rivières et montagnes, et la diversité des transcriptions selon la langue – trente dans la région – à partir de laquelle l'on traduit. Chercher un point sur une carte est une tâche interminable. De l'atlas de Bourguignon d'Anville à celui de la National Geographic, il y a place pour un bel échantillonnage de l'activité cartographique militaire (britannique, russe et américaine essentiellement) avant celle des ethnologues, des linguistes et, finalement, des archéologues. Entre l'incursion légendaire d'Alexandre de Macédoine dans les parages et les explorations du XX^{e} siècle – centrées, plus au sud, sur la basse vallée du

fleuve et de ses affluents –, deux millénaires se sont écoulés, semant les ruines autant que les villes, les vestiges et les mythes.

En fait, deux routes furent suivies au cours de l'Histoire, l'une au sud, par la passe de Bolan, mettant directement en relation la Perse et le sous-continent indien, l'autre plus au nord, contournant la région infranchissable de très haute montagne.

L'intérêt pour les régions montagneuses du Pakistan et de l'Afghanistan remonte à près de neuf mille ans. Parmi les richesses minérales qui leur valurent leur réputation et celle des villes qui s'y créèrent dès la naissance du commerce, on trouve la plus ancienne pierre précieuse : le lapis-lazuli, roche métamorphique d'un bleu variable qui va du profond au très pâle. Dans l'Antiquité, la région de gisement était le Badakhchan, qui se nommait alors Sogdiane, et, plus précisément, le site de Sar-e-Sang, dans la vallée de Koran. L'extraction se faisait ainsi : la montagne contenant la pierre précieuse était attaquée sur un large front contre lequel on allumait de grands feux, puis, après un détournement des eaux de la Kokcha, on dirigeait un flot glacé sur la « falaise » chauffée à blanc ; celle-ci éclatait du fait de la brutale variation de température et libérait les pierres. Cette technique perdura au moins jusqu'au XIX^{e} siècle.

L'exportation du lapis-lazuli fit très tôt la fortune de cette vallée dont l'accès était très difficile, non seulement par sa situation au fond de défilés périlleux, mais aussi par la présence de pillards venus du Nouristan voisin, les Kafirs, retranchés entre leurs raids dans les hautes montagnes de l'Indu Kush. On rapporte un dicton local disant : « Si tu ne veux pas mourir, évite la vallée de Koran. »

Le roman de Kipling *L'Homme qui voulait être roi* rend assez bien compte de la charge de légende et de mystère qui entoure cette région du monde et de la force du souvenir d'Alexandre, l'immortel *Iskender*. Et puis, très tôt, les marchands chinois, perses, mésopotamiens, puis grecs et romains, par la « grand-route du Kurasan » (en Perse), vinrent chercher la première des pierres précieuses utilisées par les humains pour décorer, orner, offrir… et vendre.

*

L'entrée de la région dans l'Histoire (écrite) est contemporaine du passage des armées d'Alexandre, au IV^{e} siècle avant notre ère, par le

truchement de récits fabuleux plutôt que par de véritables chroniques. Jacques Lacarrière, à juste raison, nous précise qu'il serait vain de chercher à tout prix, comme le fit sir Aurel Stein, la localisation des cités, des peuples et des contrées traversées par Alexandre. Les voyages sont pour la plupart imaginaires. Ainsi, le grand conquérant n'alla jamais en Angleterre, « ni à Rome, ni en Gaule[5] », et s'il parvint aux Colonnes d'Hercule (Gibraltar), les récits épiques placent ces dernières au Levant. Cela correspondait sans doute au souci des auteurs de le voir atteindre le « Grand Océan » qui, dans l'Antiquité, était censé entourer l'« assiette » (le disque) de la Terre.

Cependant, le Macédonien s'avança bien jusqu'au cœur du sous-continent indien. On a trace, en effet, de la fameuse bataille d'Hydaspe (nom grec ancien du fleuve Jhelum), qui opposa, en juillet 326 av. J.-C., ses troupes à celles de Poros (ou Porus), roi indien du Paurava, entre les rivières Jhelum et Chenab, sur le territoire du Pakistan actuel. Le compte rendu a donné lieu à toute une littérature « classique » à partir de laquelle les historiens ont établi une moyenne crédible. Par exemple, les cent mille éléphants de guerre que les phalanges macédoniennes auraient eu le plus grand mal à mettre en fuite ont été ramenés à deux centaines ; les chevaux de la cavalerie d'Alexandre, après avoir effrayé les éléphants, ont, dans d'autres récits, tourné casaque ; l'importance des armées est parfois passée de plusieurs centaines de milliers – voire d'un million – à quelques dizaines de milliers seulement.

Si nous prenons le texte grec du Pseudo-Callisthène, c'est avec un certain amusement que nous lisons les messages que s'envoient tout d'abord les deux rois : « J'ai appris par toi-même, aurait écrit le roi Poros, que tu as tué le roi Darius, que tu t'es élevé très haut et que, dans ta naïveté, tu prétends maintenant t'attaquer à moi-même. Mais ne sais-tu pas, malheureux, que lorsque je suis en colère, toute la terre a peur de moi ? » Ce à quoi, en préambule de sa réponse, le génial Macédonien dicte cette adresse : « Alexandre, le roi des rois, non par sa propre volonté, mais par celle du tout-puissant Sabaoth, lequel a fait le Ciel et la Terre, à Porus, le roi de l'Inde, qui, à ce qu'il prétend, brille comme le Soleil et se prend pour un dieu terrestre, lui, le malheureux, l'insensé, l'orgueilleux, l'être le plus disgracié de la terre[6]. » Après ces amabilités, l'action… Le combat, féroce, dure plusieurs jours. Alexandre sort vainqueur de cette bataille mémorable contre Poros (tué dans certains récits, blessé et soumis pour d'autres), et songe à la conquête de l'Inde… mais doit bientôt y renoncer. Plutarque nous

l'explique avec son laconisme habituel : « La bataille contre Poros refroidit tellement l'ardeur des Macédoniens, qu'ils perdirent toute envie de pénétrer plus avant dans l'Inde[7]. »

En réalité, en 326 av. J.-C., Alexandre campait sur l'Hyphase, affluent de l'Hydaspe (le Beas, affluent du Jhelum). Après avoir boudé trois jours, enfermé sous sa tente, il finit par céder à la pression de son armée, lasse de dix ans de conquêtes ininterrompues. Avant de se retirer, il fit édifier un camp symbolique et douze autels aux douze dieux grecs de l'Olympe. Le souci de sa gloire le poussa à apposer une inscription laconique et tragique : « Ici s'est arrêté Alexandre. » Elle marque le point exact atteint par le conquérant dans sa marche vers l'est. Plutarque rapporte les circonstances de la décision du souverain : « Alexandre, irrité autant qu'humilié du refus de ses troupes, se tint renfermé dans sa chambre, couché par terre, protestant qu'il ne saurait aucun gré aux Macédoniens de tout ce qu'ils avaient fait jusque-là s'ils ne passaient le Gange, et qu'il regarderait leur retraite prématurée comme un aveu public de leur défaite. Mais […] il se laissa fléchir et se disposa à retourner sur ses pas, après avoir imaginé, avec une vanité de sophiste, tout ce qui pouvait donner une opinion exagérée de sa gloire. Il fit faire des armes, des mangeoires pour les chevaux et des mors d'une grandeur et d'un poids extraordinaires, et les dispersa de côté et d'autre dans la campagne. » C'était, d'une certaine manière, préparer des vestiges pour l'archéologie à venir… Pour retourner en Perse, continue Plutarque, « Alexandre, curieux de voir la mer Océane, fit construire […] un grand nombre de bateaux à rames et de radeaux, sur lesquels il descendit facilement le long des rivières. Cependant sa navigation ne se passa point sans combats ; il débarquait souvent pour aller attaquer les villes… ».

En fait, Alexandre parcourait exactement la région où nous situons aujourd'hui la « civilisation de l'Indus », marquée par les sites de Mohenjo-Daro et d'Amri. Il longea la Gédrosie (Baloutchistan) et combattit les peuples avec l'appui de Cratère, général de sa seconde armée. L'amiral Néarque avait pris la mer avec douze mille soldats et une centaine de bateaux, et naviguait vers le détroit d'Ormuz. Le voyage de retour d'Alexandre jusqu'à l'Océan dura sept mois, de mai à novembre 325 av. J.-C. Dès qu'il fut « à l'entrée de la mer », ayant prié les dieux qu'aucun mortel, après lui, n'allât au-delà des bornes de son voyage, « il revint sur ses pas ». Mais, à terre, « il se trouva réduit à une si extrême disette, qu'il perdit beaucoup de monde et ne ramena pas de l'Inde la quatrième partie de son

armée, qui, à son départ, était de cent vingt mille hommes de pied et de quinze mille chevaux. Des maladies aiguës, la mauvaise nourriture, les chaleurs excessives en firent périr beaucoup ; mais le plus grand nombre fut emporté par la famine, dans un pays stérile et inculte, habité par des hommes qui ne mangeaient que des brebis maigres, nourries de poissons de mer, et avaient la chair mauvaise et puante. Il eut beaucoup de peine à faire cette route en soixante jours, et arriva enfin *dans* la Gédrosie, où les rois et les satrapes lui envoyèrent en abondance toutes sortes de provisions[8] ».

Alexandre et son épopée ont suscité l'intérêt des archéologues contemporains, pour les *extrémités* du monde antique atteintes par l'empereur tout autant que pour les treize villes[9] qu'il fonda au fur et à mesure de ses conquêtes – et que ses lieutenants se partagèrent après sa mort. Il est désormais établi qu'au passage des conquérants macédoniens les traces des civilisations antérieures avaient déjà pratiquement toutes disparu.

Néanmoins, comme a écrit Jacques Lacarrière : « C'est là – et là seulement –, dans ces régions mystérieuses gardées par des monstres et des créatures sauvages et dangereuses, qu'il [Alexandre] entrevoit la réalité ultime qu'il est venu chercher : l'île des Bienheureux et, au-delà, le Paradis. Chaque fois que dans la *légende* on verra Alexandre aux prises avec des monstres et des êtres d'aspect fabuleux, c'est le signe qu'il approche des extrémités de la terre : les frontières de l'homme délimitent aussi celles du monde[10]. »

Le territoire exploré par les archéologues va donc de la mer Caspienne à la mer d'Oman, décrivant un vaste croissant contournant par le nord-est et l'est l'Iran d'aujourd'hui. C'est en limite de ces lieux, en bordure du bassin de l'Indus, que les recherches des archéologues ont mis au jour les premiers vestiges de civilisations très anciennes – contemporaines et même antérieures pour l'essentiel à celles que l'on a découvertes en Mésopotamie. Tout commença dans les années 1950 par le séjour que firent dans ces régions des missions internationales dont celle de Jean-Marie Casal, lequel avait fondé, en 1958, la Mission archéologique de l'Indus[11].

> À partir de 1962, les activités de cette mission (MAI) se sont déroulées dans la province du Baloutchistan. En 1967, la mission archéologique a concentré ses activités dans le nord de la plaine de Kachi et le bassin de la Bolan […]. Dans la zone de Kachi-Bolan, une séquence continue d'occupations a pu être établie pour la première fois dans le sous-continent indo-pakistanais de 7000 à 500 avant notre ère. Les travaux de terrain menés par Jean-François et Catherine Jarrige, G. Quivron et J. Haquet ont dû être arrêtés fin janvier 2002, à la suite du pillage et de la destruction de plusieurs villages et des sites archéologiques, notamment celui de Mehrgarh. C'est donc maintenant sur le traitement des données réunies par les missions

successives dans la plaine de Kachi que s'est concentré le travail des membres de l'Unité mixte de recherche (UMR) 9 993 engagés dans le programme Mehrgarh et la plaine de Kachi-Bolan[12].

Le successeur de Casal, Jean-François Jarrige[13], déplaça l'intérêt du site de Pirak vers celui de Mehrgarh[14]. Le but était de trouver en bordure de la plaine de l'Indus des sites qui pouvaient annoncer les villes en briques de Harappa et de Mohenjo-Daro, déjà reconnues, notamment par Casal, dans les années 1950. « L'enjeu était d'infirmer la thèse du diffusionnisme d'un modèle urbain à partir du Croissant fertile mésopotamien », dira Jarrige, c'est-à-dire de remettre en cause, sur ce point précis, l'affirmation selon laquelle la civilisation serait venue de Mésopotamie, démarche qui peut apparaître comme l'idéalisation de la notion très romanesque de « berceau de la civilisation ».

Mehrgarh est situé à la lisière de la plaine de Kachi, bassin de l'Indus, dans le piémont des montagnes du Baloutchistan (Pakistan). Le site est baigné par la Bolan, rivière qui descend de la passe du même nom, étape importante sur l'historique voie de passage entre le plateau iranien, les pays afghans et le sous-continent indien. La découverte de ce site (aujourd'hui détruit) n'a donc pas encore fini de bouleverser les récits conventionnels sur l'histoire de l'humanité, lesquels s'en tiennent la plupart du temps à la version dominante, influencée par les recherches ancrées depuis le XIXe siècle sur le Tigre, l'Euphrate et la Palestine.

En 1972, lors d'une première prospection, la Mission avait repéré un « matériel archéologique datant manifestement du troisième millénaire » avant notre ère. Durant treize semaines, de mi-novembre 1974 à mi-février 1975, des fouilles furent menées sur 1 000 mètres carrés et dégagèrent les niveaux supérieurs du tépé (ou tertre). Dans son premier article[15] sur les recherches à Mehrgarh, Jean-François Jarrige distingua quatre phases représentant « une occupation continue d'environ un millénaire […] approximativement entre 3500 et 2500 av. J.-C.[16] ». À la suite d'autres sondages effectués en 1976-1977, « trois périodes d'occupation plus anciennes [furent] mises en évidence entre le site principal et le cours de la Bolan, au nord. Ces dernières découvertes [reculaient] la séquence archéologique de la plaine de Kachi d'un ou deux millénaires ». La mise au jour d'éléments prouvant une longue tradition culturelle remit aussi en cause un autre dogme : l'idée que les premiers agriculteurs du Baloutchistan n'avaient fait que reproduire un phénomène venu d'ailleurs, acquis au contact de la Perse, à l'ouest, ou de ce qui est aujourd'hui l'Afghanistan.

Pour conforter cette remise en question, « l'étude des niveaux néolithiques [permit] de constater une évolution très nette de la chasse vers l'élevage. La faune des couches profondes est presque entièrement représentée par des os d'animaux sauvages ; dans les trois couches supérieures du Néolithique, les os d'espèces domestiques dominent à plus de 80 %[17] ». Les chercheurs notèrent également une « spécialisation marquée dans l'élevage des bovins ». Des empreintes dans l'argile furent identifiées comme provenant de la culture de plusieurs variétés de céréales : engrain, orge. Furent aussi relevés « de nombreux éléments de faucilles, des meules et molettes[18] ».

Avant la découverte d'autres sites de même nature, écrivait Jean-François Jarrige en 1980, Mehrgarh est le « seul établissement néolithique […] qui puisse nous fournir des informations sur les débuts de l'économie agricole dans l'Asie du Sud[19] ». Depuis trente ans, rien n'est venu infirmer l'importance de la découverte. Si les scientifiques demeurent prudents, il est toutefois stimulant d'apprendre, grâce à eux, que l'on se trouve « devant un village de type néolithique pratiquant l'agriculture et l'élevage, mais aussi la chasse », et de le voir « évoluer et se transformer en un centre proto-urbain ». Les résultats des analyses permettent de situer les niveaux acéramiques (c'est-à-dire sans poterie, appartenant à l'âge du PPNB[20]) du VIII^{e} au V^{e} millénaire avant notre ère. En Égypte ou en Mésopotamie, sur la plupart des sites de grande renommée, l'histoire commence quand celle de Mehrgarh est sur le point de s'achever.

Toutefois, Mehrgarh n'est pas unique. Ce qui ne limite pas pour autant son importance. Une comparaison avec des établissements comme celui de Qalaat Jarmo, au Kurdistan irakien – l'un des plus anciens de cette région occidentale de l'Asie –, permet de dire que « le faisceau de coïncidences entre ces différents sites ne peut être le fruit du hasard et [que] leur séquence culturelle doit être plus ou moins synchrone[21] ». Au cours des millénaires suivants, et jusqu'à la destruction du centre « proto-urbain » pour diverses raisons (catastrophes, conquêtes, émigration) à la fin du III^{e} millénaire, se mirent en place « des courants d'échanges et de contacts entre la vallée de l'Indus, la Turkménie méridionale et l'Iran oriental où l'apparition de tablettes proto-élamites offre des points de repère chronologiques par rapport à la Susiane et la Mésopotamie[22] ».

La plupart des vestiges urbains de Mehrgarh avaient été enterrés sous des dépôts alluviaux à la suite de crues de la rivière Bolan tandis qu'en surface les structures supérieures étaient ruinées. Les fouilles du « village

perché » ont conduit à la découverte d'un compartimentage en cellules dont les murs sont constitués de briques de boue séchée, très régulières de forme, selon des normes déjà classiques : la longueur vaut deux fois la largeur, elle-même atteignant deux fois l'épaisseur. On a ainsi dégagé des terrasses et des murs de soutènement, des habitations minuscules, des silos et des magasins ou des ateliers d'artisans.

Le site de Mehrgarh a été divisé en sept niveaux archéologiques : le premier, le plus ancien, date de 8 000 à 9 000 ans avant nous. Sous un tertre, on a découvert un cimetière, où cent soixante-six tombes ont été mises au jour, révélant l'inhumation de cent quatre-vingt-huit individus[23]. L'archéologue Blanche Barthélemy de Saizieu a résumé les études faites sur le site, qui illustrent la profonde modification des méthodes de l'archéologie, et ce qui les sépare des improvisations et des intuitions qui ont eu cours durant plus de cent cinquante ans, jusque dans la première moitié du XX^e^ siècle : le changement vient surtout, à égalité des méthodes de terrain, de l'interprétation des résultats – la rigueur y a gagné ce que la poésie a perdu :

> Les pratiques funéraires impliquées par les sépultures les plus récentes du site révèlent la présence d'une population déjà bien organisée aux alentours de 6000 BC [*Before Christ*, « av. J.-C. »]. L'analyse statistique des données relevant de l'aménagement méthodique des tombes, de l'orientation des morts, du mode d'inhumation et de la répartition du mobilier fait apparaître plusieurs sortes de règles contraignantes qui, combinées entre elles ou juxtaposées, restreignent la variabilité des pratiques funéraires ; une certaine souplesse d'adaptation aux règles ou, dans quelques cas, l'absence de règle générale évidente, permet cependant de croire à l'existence d'une société qui, tout en restant attachée à de solides traditions fondamentales, était ouverte à des changements individualisant les morts[24].

Le fait que ces enterrements soient regroupés « dans un lieu spécialisé et apprêté à des fins funéraires implique une organisation, c'est-à-dire une rationalisation », des rites. Pareillement, le mobilier (bijoux, parures et outils) découvert dans ces tombes révèle une différenciation due à l'âge, au sexe, mais aussi « à des qualités et qualifications humaines manifestées chez les uns – les morts parés – par des valeurs imaginaires […], et chez les autres – les morts outillés – par des valeurs pratiques associées aux outils ». Plus importants encore, les divers éléments recueillis permettent « de croire qu'il s'agissait d'un rituel lié à une tradition refaçonnée au cours du temps », comme s'il s'agissait de maintenir « un fonds de pensée durable […] tout en s'adaptant à des changements d'idées et de modes de vie, à des différenciations progressives d'ordre social et mental dans le cadre d'une

lente évolution économique et culturelle[25] ». On peut s'interroger aussi sur le nombre élevé d'enfants parés retrouvés dans ces tombes.

L'utilisation de ce cimetière à des fins pratiques ou magiques a correspondu à un aménagement du village lui-même, se dotant d'un système de terrasses et de murets destinés à maintenir la terre ainsi que les habitations et greniers. Les archéologues en ont conclu à la constitution d'un « espace policé » opposé à un « espace sauvage environnant dont il s'agissait de maîtriser pas à pas les ressources naturelles utilisables », le village étant « sacralisé par la présence de morts collectivement mis à l'abri d'un monde extérieur imprévisible où l'on ne pouvait les laisser à l'abandon, à la merci des puissances insoumises régnant hors les murs ; puissances dont ils risquaient de canaliser, d'amplifier ou de répercuter les pouvoirs[26] ».

Il y a loin des palais royaux de Ninive ou de Babylone à cette cité qui commandait toutefois une étape sur une route majeure de l'humanité. Dans les tombes des premiers agriculteurs ou éleveurs de Mehrgarh, on retrouve les métaux précieux des rois et des puissants, sans oublier le lapis-lazuli. À côté de ces arts de l'agriculture ou de la vie quotidienne que révèlent les outils autant que les parures, et les « vanneries bitumées », antérieures à la poterie ou contemporaines des premières céramiques, la façon de concevoir une vie postérieure à la mort nous donne à découvrir que, 7 000 ans avant notre ère, 9 000 ans avant nous, l'interrogation sur l'au-delà était déjà toute-puissante chez l'homme. Ce grand questionnement naît en même temps que celui sur l'agriculture, nous prouvant que la quête spirituelle est toujours allée de pair avec la nécessité première de la subsistance.

Cependant, deux découvertes liées à Mehrgarh devraient nous rendre modestes dans notre recherche de la vérité des origines. C'est ici que l'on trouve trace d'une première utilisation du lait (de chèvre et de brebis, sinon de vache) pour la fabrication de fromage, de beurre et de yaourt ! À six kilomètres de Mehrgarh, les fouilles de Nausharo ont en effet livré « une large série de récipients de céramique dont les usages sont réinterprétés ici à la lumière d'observations ethno-archéologiques récentes. Certains vases ont pu être utilisés comme ustensiles destinés au stockage, à la conservation, à la transformation et au transport de sous-produits du lait. Le cadre technique d'un vaste artisanat se dessine grâce à la présence (ou à l'absence) d'objets-témoins comme les coupes-râpes, les faisselles, les jarres. Leur découverte dans des sites très éloignés de l'Indus, comme l'Arabie du Sud-Est ou la Bactriane, donne les limites possibles du monde commercial harappéen et de

ses exportations au III^e millénaire. Dans l'Indus même, ils témoignent de l'existence probable d'une société urbaine en grande partie tournée vers le monde rural et celui des nomades[27] ». C'est également à Mehrgarh que, selon un communiqué du CNRS (2006), la « chirurgie dentaire » pourrait bien être née… :

> À Mehrgarh, sur un total de presque 4 000 dents provenant de 225 sépultures, 11 cas de perforations dentaires pratiquées *in vivo* ont été identifiés sur les couronnes de 9 patients adultes, probablement dans un but thérapeutique ou palliatif. […] Les dentistes préhistoriques utilisaient des techniques identiques à celles de la fabrication des minuscules perles en os, coquillages marins, stéatites, calcites, turquoises, lapis-lazuli, utilisés pour les parures trouvées en abondance sur le site. L'instrument principal était un perçoir en bois muni d'une petite pointe en silex, probablement actionné par un archet. Les artisans de Mehrgarh ont excellé dans ces pratiques de perforation, en se montrant capables de produire des perles d'un millimètre de diamètre percées de trous de quelques dixièmes de millimètres. […] Dans les premières agglomérations néolithiques, on pratiquait, pour la première fois de façon simultanée, des activités très diverses, comme celles de cultivateur de céréales, de pasteur, de potier, de tailleur de pierre, et sans doute de prêtre. […] Dans un tel contexte, il est probable que les mauvaises conditions de santé de nombreux membres de la communauté aient fait naître le besoin de techniciens-thérapeutes, au moins à temps partiel. Ce nouveau rôle impose le transfert du savoir-faire artisanal vers une « pratique thérapeutique ». Apparemment, l'expérience a été un succès[28].

*

Dans le très rare ouvrage consacré à ses recherches[29], Jean-Marie Casal rapporte la découverte qu'il fit, en avril 1951, du site de Mundigak, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Kandahar, en Afghanistan. Depuis quelque temps, il suivait les « marches du monde ancien, de la Caspienne à la mer d'Oman ». Ce jour-là, il s'était écarté de la plaine de Kandahar pour prendre une piste qui montait vers un col du sommet duquel il aperçut « une large vallée entre des collines dénudées, au fond de laquelle se remarquait le tépé de Mundigak ». Ce monticule s'élevait « à une vingtaine de mètres au-dessus de la surface environnante ». Casal décida d'y ouvrir immédiatement un chantier de fouilles au vu des pentes « couvertes de tessons de poterie [et] de petits objets qui montraient à n'en pas douter son antiquité ». Alors que la région est désormais aride, des puits lui révélèrent qu'il ne devait pas en être de même dans l'Antiquité. Un réseau souterrain de canaux alimentait en eau, depuis les montagnes environnantes, les rares villages de la plaine et leurs jardins. Les travaux, qui durèrent de 1951 à 1958, permirent de distinguer « sept périodes principales, dont les cinq premières se succèdent sans interruption de la seconde moitié du IV^e au début du II^e millénaire avant

notre ère[30] ». Après avoir atteint le « sol vierge » où furent retrouvés des vestiges de campement, il était clair que les occupants des lieux avaient établi des habitations permanentes. Ces hommes, par les quelques tessons qu'ils ont laissés, venaient « probablement d'Iran ». Selon Jean-Marie Casal, cette première occupation pouvait être contemporaine « de la période d'Ourouk en Mésopotamie » (fin du IV^{e} millénaire). Mais la perplexité du chercheur était renvoyée à l'autre extrémité de la région par une vaisselle « à décor bichrome [s'apparentant] à des industries céramiques répandues au Béloutchistan[31] et jusqu'à la vallée de l'Indus… ». Ces premiers occupants connaissaient aussi l'usage du cuivre et pratiquaient le culte du taureau à bosse (culte de la fécondité) ; des fuseaux indiquaient qu'ils savaient filer et des poinçons d'os qu'ils utilisaient ces grosses « aiguilles » pour coudre les peaux. Casal nomma cette première période « Mundigak I ». Si celle qui suivit fut « une période de stagnation », Mundigak III correspondit, selon lui, « à une phase de grand développement et d'activité ». Il semble même qu'il y eût un certain « encombrement » : population plus nombreuse, maisons de plus en plus serrées les unes contre les autres, céramiques venues d'ailleurs montrant que les « rapports avec l'extérieur » étaient devenus importants et « ne se limitaient pas seulement à l'Iran et au Béloutchistan [mais] s'étendaient jusqu'à la Turkménie », comme le démontraient les « remplissages polychromes », œuvres produites dans les oasis turkmènes, qui complétaient les décors géométriques inspirés, eux, par la civilisation de Suse (Iran) ou celle de Quetta (Pakistan, proche de Mehrgarh). Ces rapports avec la Turkménie étaient aussi authentifiés par des figurines de taureaux ou de femmes « très stylisées qui sont sûrement des déesses-mères[32] ». La découverte la plus importante fut toutefois, au printemps 1953, « un important monument massif, antérieur à l'apparition du fer. Ce monument, fait de briques crues, avait l'aspect d'une moitié de pyramide tronquée, constituée de cubes empilés, et dominée au nord par un massif où devaient être construites une ou plusieurs petites chambres ». Le « palais », ainsi qu'il fut bientôt nommé, avait été bâti sur l'amoncellement des débris des villages qui l'avaient précédé sur le tertre. L'année suivante, au printemps 1954, l'équipe de Jean-Marie Casal – qui employait jusqu'à cent cinquante ouvriers – découvrit « un monument plus ancien qui avait été complètement recouvert par le précédent ». Du déblaiement ressortait « un noyau massif entouré de chambres ou de petites cellules. Sur sa face nord, ce noyau massif, au sommet duquel un escalier au moins donnait accès, est plaqué à

chaque extrémité est et ouest d'une décoration formée de demi-colonnes surmontées d'un motif de merlons figurés en creux. Entre ces façades ornées et en avant de la ligne qu'elles forment, s'étend un système de chambres et de courettes dont la limite n'a pas encore été trouvée ». Large d'environ 35 mètres, ce vaste bâtiment demeure un mystère à percer. « Un usage domestique semble exclu et tout concourt à y faire voir un édifice d'usage collectif ou communautaire[33]. »

En dégageant le monument et son étonnante colonnade de la façade nord, l'équipe de Jean-Marie Casal mit au jour des fragments de céramiques qui permirent de dater l'ensemble architectural aux environs de 2000 av. J.-C. Si le style de cette époque « s'apparente à celui des céramiques du Proche-Orient », il comporte aussi des « ressemblances étonnantes avec certains décors connus de la vallée de l'Indus et du Bélouchistan[34] ». Le monument qui ensevelit le premier présentait une poterie « recouverte d'une engobe[35] rouge sur laquelle sont posés des dessins géométriques noir-violacé [*sic*] ». À la fin de cette période, alors que le village primitif abandonnait le tertre et les abords du « palais » pour devenir une importante cité, la découverte de poteries grises ou orange sans décor annonçait ce que les archéologues nomment l'« époque des greniers [et des] premiers indices de l'usage du fer ».

C'est aux environs de 2600 avant notre ère que Mundigak devint une ville « entourée d'une enceinte double flanquée sur sa longueur et aux angles de bastions rectangulaires ». Dimensions étonnantes : la ville, « à en juger par la répartition des débris de la poterie de cette époque, devait avoir la forme d'un carré dont chaque côté était long d'un kilomètre environ ». Casal en conclut que pareils travaux supposaient « une communauté assez riche pour disposer d'une main-d'œuvre suffisante, libérée du souci impératif de produire sa nourriture quotidienne […] et l'apparition d'une autorité capable de s'imposer à tous et de coordonner ces forces disponibles[36] ».

Mehrgarh l'archaïque contre Mundigak la ville nouvelle… Les grandes cités de l'Indus ne sont pas loin. Dans le temps et dans l'espace. Mehrgarh, la plus ancienne, a au moins trois mille ans de plus que la seconde. La vie urbaine et les relations économiques avec les campagnes environnantes y ont été inventées. Une hiérarchie sociale y est née. Mehrgarh a-t-elle contribué à la fondation des grandes cités de l'Indus ? On ne peut l'affirmer. Mais il existe une curieuse coïncidence entre son déclin, son abandon, et l'apparition des cités de la première civilisation du continent indien que sont Mohenjo-

Daro, au seuil du Baloutchistan, Amri et Lothal, au sud, et Harappa, la ville impériale du Nord.

*

La découverte de cette dernière fut tout à fait fortuite. Elle dut beaucoup, avant Rudyard Kipling, à la construction d'une ligne de chemin de fer longeant l'Indus pour aller desservir Lahore, au Pendjab, depuis Karachi. Les constructeurs se servaient de briques cuites extraites de ruines abondantes. Au Nord, la « carrière » d'un terrain proche du village d'Harappa paraissait inépuisable. Il est précisé que, « sur cent cinquante kilomètres », le train de Lahore roula bientôt sur des vestiges archéologiques arrachés aux profondeurs du sol par des ouvriers qui, au passage, s'approprièrent « quantité de petits objets ». En tournée d'inspection, le général Cunningham entra ainsi « en possession d'un sceau de stéatite portant gravée la représentation d'un unicorne, accompagné d'une légende dans une écriture inconnue ». Il s'ensuivit une publication en 1875 puis « tout retomba dans l'oubli[37] ». Au début du XX^e^ siècle, un jeune Anglais, John Marshall, prit en charge le Service archéologique de l'Inde. Pour éviter que continue la destruction du site, qu'il estimait d'une grande importance, il fit acheter les terrains d'Harappa. Mais les travaux ne purent être entrepris qu'en 1921. Ils débutèrent à peu près au moment où Rakhal Dâs Banerji, un chercheur indien également membre du Service archéologique, découvrait, à 600 kilomètres de là, dans le Sindh, les « restes d'une grande ville appartenant à la même civilisation que Harappa ». Sous des monuments bouddhiques, le stûpa de Mohenjo-Daro révélait la présence d'un passé plus ancien de deux mille ans.

De 1921-1922 à 1934, les fouilles se poursuivirent sur ces deux sites, employant jusqu'à trois mille ouvriers. Une première constatation s'imposait : le sous-continent indien (l'Inde et le Pakistan) « avait connu [dès l'âge du bronze] une civilisation propre et, dès le troisième millénaire, de grands centres urbains s'y étaient formés, contemporains de ceux déjà connus au Proche-Orient, en Pays de Sumer ou dans l'Égypte pharaonique, livrés depuis plus de quatre-vingts ans à la pioche des fouilleurs[38] ».

Fasciné par Alexandre le Grand, sir Aurel Stein, très représentatif de l'aventurier-archéologue, comme il le démontra lors de sa visite des grottes de Danhuang, au grand dam de Paul Pelliot[39], fut le promoteur de plusieurs

expéditions au Pamir, au Turkestan, sur la route de la Soie ou dans les montagnes de l'Himalaya et du Karakorum, notamment en 1906-1908, 1913-1915 et 1930. Avant de devenir un héros de l'Empire des Indes, il fut un court moment, en 1903, inspecteur des écoles au Baloutchistan et superintendant de l'archéologie. C'est sans doute ce qui le conduisit à revenir dans la région, après toutes ses aventures (où il perdit des orteils – gelés – dans l'exploration d'un col des Kunlun, à 6 000 mètres d'altitude), et ce, juste avant de quitter l'Asie centrale pour se consacrer au Moyen-Orient. D'autant que, profitant du énième conflit britanno-afghan, les Français avaient obtenu, en 1923, l'exclusivité des recherches en Afghanistan. Si l'archéologie lui doit des sondages qui ont révélé par la suite de nombreux sites chalcolithiques ou céramiques, sir Aurel Stein fut aussi un grand photographe de ces régions aujourd'hui difficilement accessibles dans les mêmes conditions. Il mourut à Kaboul, en 1943, alors qu'il venait d'être autorisé à reprendre des fouilles sur les frontières de l'Afghanistan. Il avait 80 ans…

En 1929, un archéologue indien, N.C. Majumdar, explorant le Sindh, la province la plus méridionale du Pakistan, mit au jour des restes de la ville d'Amri. De même que Jhukar, Amri appartient à cette sphère d'influence développée depuis les deux grandes cités de Harappa et Mohenjo-Daro, et le « port » de Lothal (au Gujarat, aujourd'hui dans l'Union indienne). Alors que les fouilles étaient interrompues à partir de 1931 pour cause de restrictions financières, une mission américaine, dirigée par l'archéologue britannique Ernest Mackay[40], mit au jour le site de Chanhu-Daro après avoir continué les fouilles de Mohenjo-Daro pendant des années.

Comme le souligne Jean-Marie Casal, dont le constat vaut jusqu'au milieu du XX^e^ siècle :

> Sur les premiers millénaires qui ont précédé l'ère chrétienne, nos connaissances sur l'archéologie de l'Inde pouvaient se résumer ainsi : une grande civilisation urbaine manifestée par deux villes distantes de plus de six cents kilomètres, Harappa au Pendjab […], et Mohenjo-Daro dans le Sindh sur l'Indus ; une troisième ville, moins importante, Chanhu-Daro, également proche de l'Indus, mais située sur l'autre rive, à quelque deux cents kilomètres en aval de Mohenjo-Daro ; enfin, les industries caractéristiques de cette civilisation se retrouvaient dans nombre de villages du Sindh […]. Les traces de cette civilisation s'étendaient ainsi sur mille six cents kilomètres, ce qui représentait une aire de dispersion considérable, comparée aux quelque mille kilomètres sur lesquels s'étiraient les royaumes de Haute et Basse Égypte, et aux dimensions sensiblement analogues des plaines de Mésopotamie[41].

Après la Seconde Guerre mondiale et l'indépendance de l'Inde et du Pakistan (en 1947), les campagnes de fouilles, qui se poursuivirent sous la direction de sir Mortimer Wheeler, affinèrent les recherches interrompues dans les années 1930. La civilisation harappéenne fut mieux connue. Les archéologues pakistanais, aidés par plusieurs missions étrangères, ont, jusqu'à récemment, « reculé les limites de l'Empire de l'Indus ». Avant les événements tragiques de la fin du XX^e^ siècle, on dénombrait une centaine de sites relevant directement ou étant sous l'influence d'Harappa et de Mohenjo-Daro.

*

Jean-Marie Casal a très bien évoqué l'Indus :

> Un ruban de vie posé sur la plaine […]. Les bêtes sauvages y viennent boire ainsi que le bétail, et les buffles s'enfoncent avec délices dans toutes les mares que laissent les découpures de ses bords. Immobiles, ils passent de longues heures dans l'eau d'où seuls émergent leurs naseaux et leurs cornes recourbées. Quant aux oiseaux, de toute espèce, de tout plumage et de tout coloris, c'est par milliers qu'ils animent ses rives et les taillis d'alentour. Il est de même des communautés humaines, par familles ou par tribus, dont toute la vie se passe sur le fleuve, et les voiles de leurs bateaux s'aperçoivent de loin, dépassant la végétation au-dessus de laquelle elles glissent comme de grands oiseaux blancs[42].

Il faudrait peut-être y ajouter la chaleur moite, les brumes qui rendent grise la lumière du soleil et écrasent les formes et les couleurs.

Le fleuve, toutefois, n'est pas une longue masse tranquille. À la saison des pluies, un violent courant emporte vers le delta marécageux des torrents de boue, de végétaux, de sable et de cadavres d'animaux – et parfois d'humains. Il faut alors se protéger du bienfaiteur devenu un voisin dangereux. Les hommes du III^e^ millénaire avant notre ère consolidèrent les refuges qu'ils se choisirent sur la rive, constatant que le « dieu furieux » pouvait, au gré du hasard, changer le cours de son lit. Cela impliquait de bâtir des citadelles sur des éminences à peu près épargnées et repérées par une longue période d'observation.

Les premières cités installées dans la plaine de l'Indus, sur ses affluents, comme plus à l'ouest sur les rives de l'Euphrate, du Tigre ou du Nil, étaient tributaires des aléas du climat et des caprices des cours d'eau. Quand il n'y avait pas d'autres matériaux que ceux apportés par le fleuve, les villes étaient construites avec de la boue. Ce qui signifiait une certaine

« plasticité », une grande facilité d'édification, mais aussi une extrême fragilité, chaque saison des pluies devenant une menace.

Évoquer une « civilisation de l'Indus » n'est pas un contresens. Même quand elles s'écartent des rivages – pour limiter le danger et préserver leur puissance acquise –, ses créations restent attachées au système hydrographique qui l'a fait naître. Cependant, Jean-Marie Casal, et avec lui sir Mortimer Wheeler, pointent des « énigmes ». Pour sa part, le Français estime que « c'est en effet une espèce de miracle que cet épanouissement soudain d'une civilisation toute formée, avec son système d'écriture, ses techniques, sa conception de l'urbanisme et du confort ainsi que des nécessités que requièrent l'agglomération et la vie en commun d'hommes, de femmes, d'enfants pressés sur un territoire limité ».

Harappa et Mohenjo-Daro présentent plus que des similitudes : leurs citadelles, de formes et de dispositions identiques, ont été construites à l'ouest de chaque cité, sur un îlot rocheux plus élevé que la « ville basse » qui s'étend au large, vers l'est. Harappa fut la première découverte. Est-ce la raison pour laquelle elle a été choisie comme capitale de cette énigmatique civilisation ? Le choix relèverait-il des archéologues et non d'une hiérarchie ignorée ? Cela se discute encore. Jean-Marie Casal parlait de « capitales jumelles », lui qui considérait que le « site campagnard » d'Amri (150 kilomètres en aval de Mohenjo-Daro) avait précédé la création des deux grandes cités. Il plaçait Amri au début du III^{e} millénaire et la disait très influencée par Mundigak – ignorant alors tout, évidemment, de Mehrgahr.

Opérée par sir Mortimer Wheeler dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, une coupe verticale « sur le flanc sud-ouest de la colline » de Harappa a révélé l'existence d'un village plus ancien rappelant ce qu'on savait en 1950 de la culture du Baloutchistan. Vingt ans avant que Mehrgahr soit exploré, on avait là une preuve non encore exploitable, mais déjà affirmée, de l'originalité de la « civilisation de l'Indus ». Et cela *via* six niveaux successifs d'occupation. À proximité de la rivière Ravi, affluent du Jhelum, les premiers villageois harappéens avaient élevé une terrasse « haute de trois mètres », parallélogramme de 400 mètres sur 200, sur laquelle ils construisirent un mur d'enceinte en briques crues, « épais de douze mètres à la base, qui allait en se rétrécissant vers le haut. À l'extérieur, ce mur était protégé par un revêtement de briques cuites[43] ». Une petite cité dominait ainsi la plaine. Le mur d'enceinte était percé de portes, de rampes,

d'escaliers permettant d'accéder à ce qui pouvait être des lieux de pouvoir ou de culte.

À Harappa comme à Mohenjo-Daro, on a relevé un système d'évacuation des eaux usées dont le tracé, constatait Casal, suivait celui des rues. Ces égouts, ainsi que des puits, existaient dans la ville, qui s'étendait de la citadelle à la rivière, alors plus proche de Harappa qu'elle ne l'est aujourd'hui. Des quais avaient été construits en bordure du Ravi et, à proximité de ces lieux de transbordement, on a dégagé les murs de soubassement de « greniers » sur lesquels les archéologues ont supposé que s'appuyaient des planchers et des rampes d'accès en matériau léger. Non loin de là, c'est tout un « quartier d'artisans » qui a été mis au jour dans les années 1950 : des débris de paille et de balles – de l'orge et du blé – ont été identifiés sur des aires de battage et de mouture des céréales délimitées par des plateformes en briques cuites posées sur chant. Plus loin, des fours de potiers et des fourneaux de forgerons, ainsi que des logements étroits sans doute « affectés à la main-d'œuvre ». Ce qui suggérait, pour Casal, « une vie sévèrement réglementée et enrégimentée sous la surveillance continuelle des autorités qui la dominaient du haut de la citadelle[44] ». Mais, examinant les questions posées par la disparition de la « civilisation de l'Indus » et dressant le cadre archéologique du problème, Jean-François Jarrige ne pouvait que constater, en 1973, « l'incertitude de nos connaissances ou bien le caractère hautement hypothétique de celles-ci[45] ». Il s'appuyait sur l'absence de documents écrits, « si l'on excepte de courtes inscriptions sur des sceaux ou des haches de cuivre, restées d'ailleurs indéchiffrées » (ce qui était vrai encore en 2010). Seule la céramique, généralement à engobe rouge avec des motifs noirs, pouvait « parler » et dire son époque. Casal l'avait rencontrée à Mundigak.

Vers la fin du III^e^ millénaire avant notre ère, Harappa compta peut-être jusqu'à quarante mille habitants. Les ruines, très endommagées par l'extraction des briques au cours des âges – notamment, on l'a vu, pour la construction du chemin de fer de Lahore –, couvrent au total 150 hectares (soit presque l'étendue de Monaco). Au sud de la citadelle a été mis au jour un cimetière où les restes des inhumés ont été retrouvés dans des jarres, genoux repliés. Deux strates ont été déterminées. La plus récente a offert aux chercheurs un ensemble d'objets spécifiques de cette culture dite, par les Britanniques, *Cemetery H Culture* : bracelets, anneaux de nez, bagues,

colliers, mais aussi miroirs en cuivre, cuillères, statuettes de femmes, de taureaux ou d'êtres fabuleux.

*

Comme Harappa, le site de Mohenjo-Daro date de la seconde moitié du III^e^ millénaire avant notre ère : elle a donc environ 5 000 ans. La ville elle-même semble avoir été épargnée par les aléas de l'Histoire alors que ses habitants disparaissaient. Son enfouissement sous les terres et les sables, du à l'érosion et aux apports alluviaux, ainsi que l'éloignement progressif de l'Indus qui passe maintenant à plusieurs kilomètres, ont protégé son plan général, ses murailles et le dessin des constructions. Son nom signifie « mont des Morts » ; sans doute était-elle désignée d'une autre manière au temps de sa splendeur – ce qu'on ne peut savoir puisque l'écriture « de l'Indus » n'est pas encore déchiffrée. Mais c'est, en effet, une cité fastueuse dont l'étude permet de se faire une idée assez précise du haut degré de civilisation des « Harappéens ». Elle fut au cœur de ce que fut la « civilisation de l'Indus ».

Les fouilles les plus importantes ont été conduites par leur découvreur, Rakhal Dâs Banerji, des chercheurs indiens et sir John Marshall entre 1922 et 1927, puis reprises par Ernest Mackay entre 1927 et 1931. En 1950, Mortimer Wheeler devait compléter une étude qui concluait à une certaine contemporanéité entre les deux grandes cités de Mohenjo-Daro et d'Harappa, ainsi qu'entre les « villages » repérés. « Deux conclusions avaient été tirées : l'identité de la civilisation dans l'espace, identité constatée dans l'urbanisme et les procédés de construction, identité également dans le matériel caractéristique : céramique, métallurgie, sceaux, sur ces deux sites, et ensuite conservatisme ou identité dans le temps des manifestations de cette civilisation, depuis les niveaux les plus anciens jusqu'aux plus récents[46]. »

Située sur la rive droite de l'Indus, Mohenjo-Daro fut « plus intensément fouillé[e] et plus extensivement aussi » qu'Harappa, nous dit Jean-Marie Casal. La citadelle, comme celle d'Harappa, est construite sur une imposante plate-forme protégée par un remblai de briques crues large d'une douzaine de mètres et haut de quatre, et recouvert de briques cuites. L'îlot d'origine était ainsi à l'abri des inondations. De surcroît, un rempart enserrait cette plate-forme, comme en témoignent les restes des tours surveillant les accès : ici, une large voie, là, un escalier. Les fouilleurs ont noté plusieurs

restaurations et surélévations, ainsi qu'une technique ancienne de construction : l'insertion de poutres de bois dans la maçonnerie de briques. Ces travaux ayant été effectués à trois grandes périodes, on put en déduire une obstination manifeste des « Mohenjo-Dariens » à se maintenir dans leur ville. Ce qui rend d'autant plus intriguante la question des archéologues d'aujourd'hui : pourquoi l'abandon de la plupart des cités de la « civilisation de l'Indus » au XVIIIe siècle ?

On a découvert au cœur de la citadelle, qui devait loger l'élite de la cité, une sorte de piscine, dite « grand bain », construite en briques cuites, dont les dimensions sont de 11,70 × 6,90 mètres pour une profondeur de 2,40 mètres. Un escalier sur chacune des deux largeurs permettait de descendre sur un palier, une haute marche avant le fond. Celui-ci était constitué d'une maçonnerie de briques cuites placées sur chant et jointoyées soigneusement à la chaux. Les marches en bois des escaliers étaient fixées sur la maçonnerie par un lit de bitume, lequel était aussi employé pour doubler le revêtement des parois et assurer ainsi l'étanchéité. Ce « grand bain » était une piscine couverte, comme en témoignent des emplacements de piliers. Des « cabines » occupaient le côté est, et un promenoir le côté ouest. L'eau, tirée d'un puits avec des jarres, remplissait la piscine par des rigoles en pente façonnées dans la maçonnerie. L'eau usée s'échappait par une bonde de vidange qui communiquait avec les égouts grâce à un canal assez grand pour qu'un homme puisse l'entretenir.

Évidemment, on s'est longuement interrogé sur la signification d'un tel établissement. L'hygiène n'étant pas seule retenue, les archéologues ont voulu voir dans la conception de ce « grand bain » une intention religieuse. D'autant que certaines petites pièces de l'ensemble servaient visiblement à des ablutions. Les scientifiques s'appuient, pour cette hypothèse, sur la pratique des eaux lustrales encore courante en Inde aujourd'hui, sans parler du baptême par immersion de plusieurs religions anciennes. Il est possible que des pièces de la partie nord aient alors été affectées « à l'administration », aux prêtres s'il y en avait. Cependant, comme le souligne Jean-Marie Casal, « aucun monument de culte qu'on puisse reconnaître comme un temple n'a été découvert à Mohenjo-Daro, mais peut-être existe-t-il dans la partie non fouillée de la citadelle qui est recouverte encore par la masse du stûpa et de ses dépendances[47] ».

Dégagé en 1950 par Wheeler, un puissant édifice, que l'on a pris un certain temps pour un hammam, s'est révélé être un entrepôt avec plate-

forme de chargement et silos. Il occupe, près du « grand bain », une place importante dans la citadelle. D'autres monuments ont été eux aussi exhumés, comme le supposé « collège », dans lequel on a vu la « résidence d'un personnage officiel de haut rang, peut-être le grand-prêtre lui-même ou peut-être un collège de prêtres », ainsi qu'en a décidé « celui qui l'a découvert[48] ». Donc, une sorte de résidence, comme nous avons nos « chapitres » de chanoines. Plus loin, au sud de la citadelle, une salle de 30 mètres de côté, que quatre rangées de piliers divisent en cinq nefs, serait une « salle d'assemblée[49] » qui rappelait, pour Wheeler, une salle d'audience achéménide. On trouva plus loin encore, dans la ville basse, un étrange « restaurant » où abondaient les cendres, les débris charbonneux et les vasques de cuisson, les « clients » devant se tenir le long d'un « bar »… Mais peut-être s'agissait-il de la « cantine » d'un corps de gardes ?

La partie jusqu'ici explorée de la ville basse se présentait, à la fin de la grande période de fouilles (années 1930), comme un trapèze de 900 mètres sur 700 à sa base. C'était suffisant pour comprendre que la cité était défendue par une épaisse muraille et protégée du fleuve par une digue sans cesse renforcée – dont la « hauteur », devenue profondeur par les recouvrements successifs, reste inconnue, la base n'étant pas atteinte en creusant à 7,50 mètres.

Si l'étroitesse des rues dégagées par les équipes de fouilleurs a quelque chose de fascinant du fait de l'absence totale de fenêtres, l'ensemble ne rappelle en rien l'impression de précarité et d'improvisation que l'on ressent en découvrant les villes de terre et de bois (les *ksars* et *kasbahs*) de l'Afrique ou du Moyen-Orient. Un réel souci d'urbanisme a présidé à l'édification des cités de la « civilisation de l'Indus ». Rien n'était dû au hasard. En témoigne le plan en quadrillage de Mohenjo-Daro, où les rues se coupant à angle droit déterminent des blocs d'habitations d'une surface moyenne de huit à neuf hectares. Les maisons sont aveugles sur les rues, et le bloc ne s'ouvre que sur des ruelles permettant d'accéder à l'intérieur des quadrilatères. Un « boulevard » rectiligne, large d'une dizaine de mètres, coupe la ville basse en deux.

Nous ne sommes pas au Moyen Âge mais au III^e^ millénaire avant notre ère, au même niveau chronologique que la classique Ourouk, en Mésopotamie, une époque (3500 av. J.-C.) qui correspond aux débuts de Suse, en Perse… En Égypte, la I^re^ dynastie n'est pas encore sortie de la « préhistoire ». Ici, dans ce qui est aujourd'hui le Pakistan, des populations

de plusieurs milliers d'agriculteurs s'implantent dans la vallée du grand fleuve nourricier et de ses affluents. Leurs premières cités – identiques dans leur conception et leur réalisation – sont à des centaines de kilomètres les unes des autres. C'est donc qu'il existe un système les reliant entre elles. À l'évidence, ces populations ont une idée commune de la vie en société et de l'activité nourricière, et même du commerce, lequel, pour l'exportation, porte sur des ustensiles usuels fabriqués *in situ*, sur les excédents agricoles, sur les troupeaux. En retour sont achetés des matériaux précieux qui vont devenir des bijoux, des statuettes, des objets « de luxe » façonnés par d'habiles artisans. On peut très bien parler de mystère ou d'énigme, tant la civilisation que ces hommes inventent semble n'être venue de nulle part : il n'y a pas de surgissement d'une armée conquérante, de rois, de « dirigeants puissants »… La preuve ? On ne trouve aucune trace de coercition. Des armes, certes, mais des outils à profusion. Des chars, certes, mais pour le commerce. Et des bateaux sur le fleuve. Il existait un système de mesure utilisant la « paume », le « doigt », le « pied » et la « coudée » et, pour le poids, des multiples de l'unité de base : un petit cube en pierre polie de 13,625 grammes.

Comme l'ont démontré les archéologues, on peut affirmer sans trop de fantaisie que l'apparition d'une « société » organisée (la première de toutes) est le résultat d'une volonté délibérée du groupe humain « pré-harappéen » qui s'attachait à « une planification raisonnée » de ses affaires et de son quotidien d'agriculteurs, d'artisans et de commerçants. Et que tout ceci provenait de ce qui nous a déjà été annoncé là-haut dans le piémont baloutche, quelque part autour de Mehrgahr – le site aujourd'hui effacé de l'histoire du monde par la bêtise humaine. Dans la plaine de l'Indus, l'organisation prima sur l'improvisation. C'est à la fois édifiant et très impressionnant.

Du point de vue de l'urbanisme, qui est la première approche archéologique, on ne peut pas rester indifférent au fait que, par exemple, on trouve ici le premier système de « traitement des eaux usées » au monde. Et c'est ce qui frappa le plus les chercheurs quand ils découvrirent un réseau d'égouts dont les canalisations de collecte suivaient les rues. Chaque maison « était munie d'une descente d'eaux usées qui traversait en oblique l'épaisseur des murs (pour éviter d'arroser les passants !) ». Aux points de jonction les plus importants, aux carrefours, les constructeurs avaient prévu des « fosses de décantation, plus basses que l'égout lui-même, où

s'accumulaient, sans risque d'obstruer les canalisations, les détritus les plus lourds ». Il semble même qu'un système de poubelles (des bacs de briques accolés le long des murs) ait existé. Un seul reproche : les rues non pavées, dont le sol est recouvert d'une poussière fine, deviennent, à la saison des pluies, des mares d'une boue gluante et glissante qui envahit les égouts.

Ce « grand ensemble » aux règles strictes va fonctionner durant près de mille ans, avant une disparition qui pose évidemment question. Il est remarquable que les différents quartiers de Mohenjo-Daro (ceux qui ont été aujourd'hui fouillés), détruits à plusieurs reprises, aient toujours été reconstruits sur les mêmes plans et principes. Cette récurrence suppose une autorité supérieure acceptée de plein gré. Il est marquant que cette autorité n'ait pas été religieuse, comme dans la plupart des civilisations contemporaines de celle de l'Indus : ici, pas de temples, pas de palais, juste l'énigme de la piscine (le « grand bain ») et des possibles bains rituels, qui n'exigeaient pas forcément une cohorte de prêtres, comme on a pu le croire au début de la découverte. L'archéologie est une science exacte – en principe –, mais il est tentant d'extrapoler à partir de ce que propose cette « cité de classes moyennes », comme on pourrait la qualifier par anachronisme.

Qu'elles soient grandes ou petites, les maisons sont conçues d'une manière qu'on dirait aujourd'hui « égalitariste » : toutes possèdent une cour, un grenier, un puits, un étage auquel on accède par un escalier intérieur, un bain et le tout-à-l'égout. Sir John Marshall, repris par Jean-Marie Casal, donne la description d'une maison typique, de taille moyenne, pour un habitant lui aussi moyen. La maison « s'ouvrait sur une ruelle tranquille et occupait pour une façade de vingt-cinq mètres une profondeur de vingt-neuf mètres. À la différence de la plupart des maisons de Mohenjo-Daro, dont les propriétaires craignaient probablement les litiges de mitoyenneté, celle-ci avait en commun deux murs avec ses voisines. (Remarquons en passant que les intervalles entre ces maisons accolées étaient habituellement bouchés en façade par des briques, bonne précaution pour éviter les accumulations de débris et d'ordures entre les immeubles.) Comme c'est le plus souvent le cas parmi ceux de la même classe, celui [l'immeuble] qui nous intéresse comportait dans le vestibule d'entrée, face à la porte, une petite loge destinée à un gardien, le *chaudikar* de l'Inde et du Pakistan modernes ; sa porte était particulièrement large et lui permettait d'observer tous ceux qui entraient et sortaient. Passé la loge du gardien, un couloir qui tournait à droite amenait à la cour intérieure sur laquelle donnaient plusieurs pièces[50] ». Et Casal de

nous montrer où se trouvent le puits et le cabinet de toilette qui communique avec la salle du puits par un « passe-jarre ». Il décrit une petite pièce de douche dotée d'une fenêtre close par une « grille en bois ». Cette maison avait ses domestiques, logés à côté de la cuisine, une pièce réservée aux hôtes de passage. Les maîtres vivaient au premier étage, dans des pièces auxquelles on accédait par deux escaliers : le principal, prenant son essor dans la cour, le second, plus discret, « escalier de secours peut-être, qui débouchait sur la face nord de la maison ».

Comment les techniques repérées par l'archéologie révèlent-elles une « civilisation » ? C'est à cette question que les archéologues – principalement les Indiens, les Pakistanais et les Britanniques – se sont attachés à répondre. Les Français furent rares, de Jean-Marie Casal à Jean-François Jarrige, bien qu'ils aient été favorisés par une longue présence officielle en Afghanistan. Pour établir l'aire occupée par l'« empire d'Harappa », pour relever sa sphère d'influence, ses relations commerciales et, sans doute, diplomatiques, le marqueur le plus utile reste la céramique, dont les potiers de Mohenjo-Daro ou d'Harappa inondèrent la région. Des « quantités énormes », selon Casal, ont été recueillies à l'occasion des fouilles, mais une étude méthodique n'a pas toujours suivi. Cependant, la céramique « présente dans son ensemble suffisamment de traits marquants pour que les exemples qui ont été trouvés sur une multitude de sites […] les aient fait immédiatement rattacher à cette civilisation [harappéenne][51] ».

La céramique peinte ne représente qu'une faible part de ce qui a été mis au jour. La plupart des récipients d'usage quotidien, jarres, marmites, bols, supports d'offrandes ou « compotiers », n'ont pas de décor et présentent une teinte unie. Ce qui frappe et permet d'identifier la poterie harappéenne, c'est l'extrême élégance de la forme. Les potiers de l'Indus se montraient également experts dans la fabrication de récipients destinés à recevoir des braises qui, selon leur taille, devenaient des braseros ou des brûleurs de parfums, dont l'encens. Ces pièces sont cylindriques, avec une base légèrement renflée, dont les parois sont perforées dans la partie moyenne. Certaines, perforées à la base – le trou permettant le passage d'un pivot –, devaient servir à préparer par rotation des aliments ou tout autre mélange.

Casal décrit aussi, à la suite de sir John Marshall, la particularité d'une poterie très présente (on en a trouvé des dizaines de milliers d'exemplaires) désignée comme « gobelet de l'Indus » : « Vase ovoïde à base pointue, de treize à quinze centimètres de hauteur. » Un « modèle de grosse

production », avec un décor sommaire en spirale et une finition intérieure rudimentaire. Ces « gobelets » sont rarement intacts mais on trouve leurs débris aux abords des puits publics… comme s'ils avaient été brisés volontairement, ce qui fait penser à une prescription d'ordre religieux semblable à celle qui, dans l'hindouisme actuel, « interdit à un individu de boire dans un gobelet précédemment utilisé par un autre[52] ».

Le sens de la composition et de l'adaptation du décor – quand il y en a un – à la forme est frappant. Les artistes ont recours à des éléments géométriques : rectangles, losanges, damiers, triangles et cercles « à la base d'une extrême variété de motifs ». Ils utilisent une teinte « grise unie et polie », et plus rarement la couleur (noir, rouge, vert ou jaune sur fond clair). La masse est d'une pâte rosée. La nature a aussi fourni des modèles : la faune et la flore, dont la feuille de l'« arbre pipal » (dit aussi figuier des pagodes), qui avait déjà, nous disent les auteurs, un caractère sacré, « mille ans avant l'illumination du Bouddha » sous cet arbre.

La terre, qui constitue le matériau premier de toute la civilisation harappéenne, trouva aussi son utilité dans la fabrication de parures, de menus objets du quotidien, de cages, de « pièges à rats », de modelages représentant des animaux « à roulettes », des personnages grotesques, des jouets, des balles creuses, des billes et des pièces comme les pions ou les dés… On trouva même des objets « à l'usage incertain » qui sont passés, suivant les chercheurs, d'une vocation « votive » à un usage plus prosaïque, que Casal compare à celui de l'« oison bien duveté » préconisé par Rabelais… en attendant celui du « papier-toilette ».

Tout ce confort matériel « moderne », vieux désormais de cinquante siècles, est le signe de l'« esprit d'une civilisation ». On ignore tout de ce qui, ailleurs, incarne le désir de conquête ou la prégnance d'un fort sentiment religieux. Il semble bien que rien de ce qui, à l'époque, bouleverse Ninive, la Mésopotamie, l'Égypte ou la Méditerranée orientale (les guerres, la construction d'empires) n'ait de réalité sur l'Indus – le seul point commun avec ce qu'on peut lire dans les écrits mésopotamiens ou la Genèse biblique est peut-être le mythe du Déluge, la grande inondation mythifiée qui aurait préfiguré celle de l'Indus ou de la Sarasvati (le fleuve fantôme de la région, disparu dans les sables du désert de Thar).

Une civilisation, ce sont des mœurs, des techniques, de l'art et le sentiment de l'au-delà, les réponses des groupes humains à ces questions, ce qui les différencie et les détermine. Sur l'Indus, on aura fait grand cas d'une

statuette qualifiée de « Danseuse », représentation féminine en bronze, et d'un torse masculin de grès rouge, haut de neuf centimètres, remarquablement représenté, pile et face. On a aussi pris pour emblème de Mohenjo-Daro et de la civilisation harappéenne un petit buste en stéatite (17 centimètres de haut) connu sous le nom de « Prêtre-Roi » dont on ne sait rien de plus que son habillement, sa barbe ondulée (lèvre supérieure rasée) et le bandeau qui retient sa chevelure – un bandeau semblable à ceux en métal et même en or découverts en quantité lors des fouilles. Des figurines en terre cuite, où les femmes ont une place plus importante que les hommes, paraissent avoir été façonnées pour les dévotions à une déesse-mère, dans le cadre d'un culte de la fécondité. Ce qui frappe, au premier abord, est la forme de la coiffure : un échafaudage des cheveux en éventail ou double éventail très particulier relevé au-dessus des oreilles.

Il n'existe pas, déplorait naguère Jean-Marie Casal, de bibliothèques comparables à celles des Sumériens et des Babyloniens[53]. Pour l'excellente raison que la terre avait une autre fonction que l'inscription des abstractions sur les tablettes. Sur l'Indus, les scribes utilisaient à l'évidence des « feuilles de palmier » qu'ils conservaient « pressées entre deux plaquettes de bois », écrits retombés en poussière depuis longtemps. Donc, la meilleure source d'information sur l'écriture des Harappéens et Mohenjo-Dariens reste les sceaux. À ce jour, rien ne permet d'envisager leur déchiffrement, car il faudrait d'abord connaître la langue qu'ils reproduisent. On a inventorié près de quatre cents signes différents recueillis sur plus de quatre mille sceaux en stéatite. La difficulté d'interprétation tient à la brièveté des « textes » : quatre ou dix signes maximum dont il est hasardeux de prétendre qu'il s'agit de syllabes. Ce sont peut-être des sons mais, dans ce cas, il n'est pas impossible que le même son soit représenté de différentes manières. Outre l'inscription, les sceaux sont décorés d'un animal ou d'un personnage peut-être mythologique. On a fait grand cas d'un animal « unicorne » – l'ancêtre de notre « licorne ». La raison en est que la légende d'un animal « unicorne » au caractère sacré court dans tout l'Ancien Monde et que plus d'un auteur ancien la dit originaire de l'Inde…

Les sceaux présentent souvent de véritables scènes où l'on reconnaît les personnages des figurines de terre cuite, telle la « grande déesse » (ou déesse-mère). Le sens à donner à ces représentations a fait débat. Une opinion moyenne, comme dit Casal, estime que les figurations animales sont les « restes d'un totémisme en évolution vers un vrai culte des animaux[54] ».

Les personnages mythiques le plus souvent représentés sont cette grande déesse – devant laquelle se prosterne une grande prêtresse portant les mêmes emblèmes – et un grand dieu, « à la fois son fils, son époux et le père de tous les dieux ». Sans aller trop loin dans la démonstration, il est clair que cette représentation du divin annonce l'hindouisme ultérieur. Dans le même temps, le culte du taureau appartient au vieux fonds de l'humanité : de l'Asie aux limites occidentales de l'Europe, on le trouve dans toutes les sociétés primitives d'agriculteurs – y compris sur les parois des grottes peintes. Il en va de même pour le tigre.

Il n'existe pas de civilisation sans rites d'inhumation. Ce qui a été relevé à Mehrgarh se retrouve dans toute la région de l'Indus. Les morts sont accompagnés dans leurs sépultures par divers objets usuels ou de prix. La nécropole découverte à Harappa en 1937 puis étudiée lors de la reprise des fouilles en 1946 montre que « les vivants se préoccupaient de fournir aux morts toutes les choses de la vie quotidienne dont ils pouvaient avoir besoin dans l'autre vie[55] ». Les inhumés, la tête orientée vers le nord, occupaient parfois des tombes (de briques crues) beaucoup plus grandes que nécessaire, ce qui s'expliquait par la quantité d'offrandes qui les accompagnaient « et qui devaient consister en nourriture et en boissons ». On a compté jusqu'à quarante récipients dans la tombe la plus riche, et deux dans la plus pauvre. Tout cela, sceaux et figurines compris, prouve à l'évidence que les Harappéens croyaient à l'existence du surnaturel et, sans doute, à une survivance de l'âme. Comme le précise Casal, « leur souci métaphysique ou religieux ne le cédait en rien à celui de leurs contemporains *mieux connus* de Sumer et d'Égypte[56] ».

*

Toute civilisation est mortelle. Celle de l'Indus le fut plus que d'autres… Née au III^e^ millénaire, elle ne va pas dépasser le début du II^e^. Elle aura connu son plein épanouissement durant sept cents ans. Le plus impressionnant demeure que les villes semblent s'être vidées subitement. Et que deux hypothèses au moins s'affrontent pour en donner une explication plausible[57]. Jean-François Jarrige évoque des phénomènes liés soit à des invasions, soit à des catastrophes naturelles, auxquelles il ajoute l'hypothèse récente d'un déclin dû à une « surexploitation des ressources naturelles de la vallée de l'Indus[58] ».

La thèse des invasions s'appuie sur la découverte de squelettes épars dans certaines demeures de Mohenjo-Daro, comme si les habitants (au demeurant des artisans de l'ivoire) avaient été victimes de pillards. On a extrapolé en parlant de « grands massacres » car d'autres amas de squelettes « en désordre » ont été identifiés. On a évoqué une fin liée à des incursions de tribus aryennes, mais celles-ci se sont produites bien après la disparition de la civilisation harappéenne. La thèse des catastrophes naturelles paraît plus vraisemblable : l'Indus, fleuve capricieux, a très bien pu détruire la civilisation existante par ses changements de cours ou ses crues violentes.

Et, comme le dit Jean-François Jarrige, « on peut aussi combiner ces deux types d'explications : au début du II^e millénaire avant notre ère, les populations harappéennes subissent les effets de diverses catastrophes naturelles, et, fortement affaiblies, deviennent une proie tentante pour les barbares qui se pressent aux frontières occidentales[59] ». Ces barbares pourraient être les montagnards du Nord-Ouest, sinon les Baloutches… Toujours est-il que les sites sont désertés. Lassés sans doute par les contraintes, les agriculteurs de la fertile plaine de l'Indus abandonnent à leur sort les villes menacées. Ceux de Harappa fuient vers l'est jusque dans la vallée du Gange. S'en vont vers le Gujarat, au sud, ceux de Mohenjo-Daro, dont la ville en déclin supporte de plus en plus mal l'arrivée de « sans-abri qui s'installent tant bien que mal, dans les vastes demeures des quartiers résidentiels […]. Mais ceux qui n'ont pas su partir à temps sont alors les victimes du grand massacre, ou bien, dans le meilleur des cas, réussissent à se fondre aux envahisseurs, composés, selon les auteurs, d'une proportion plus ou moins grande de "Baluchs" et de populations d'origine indo-européenne[60] ».

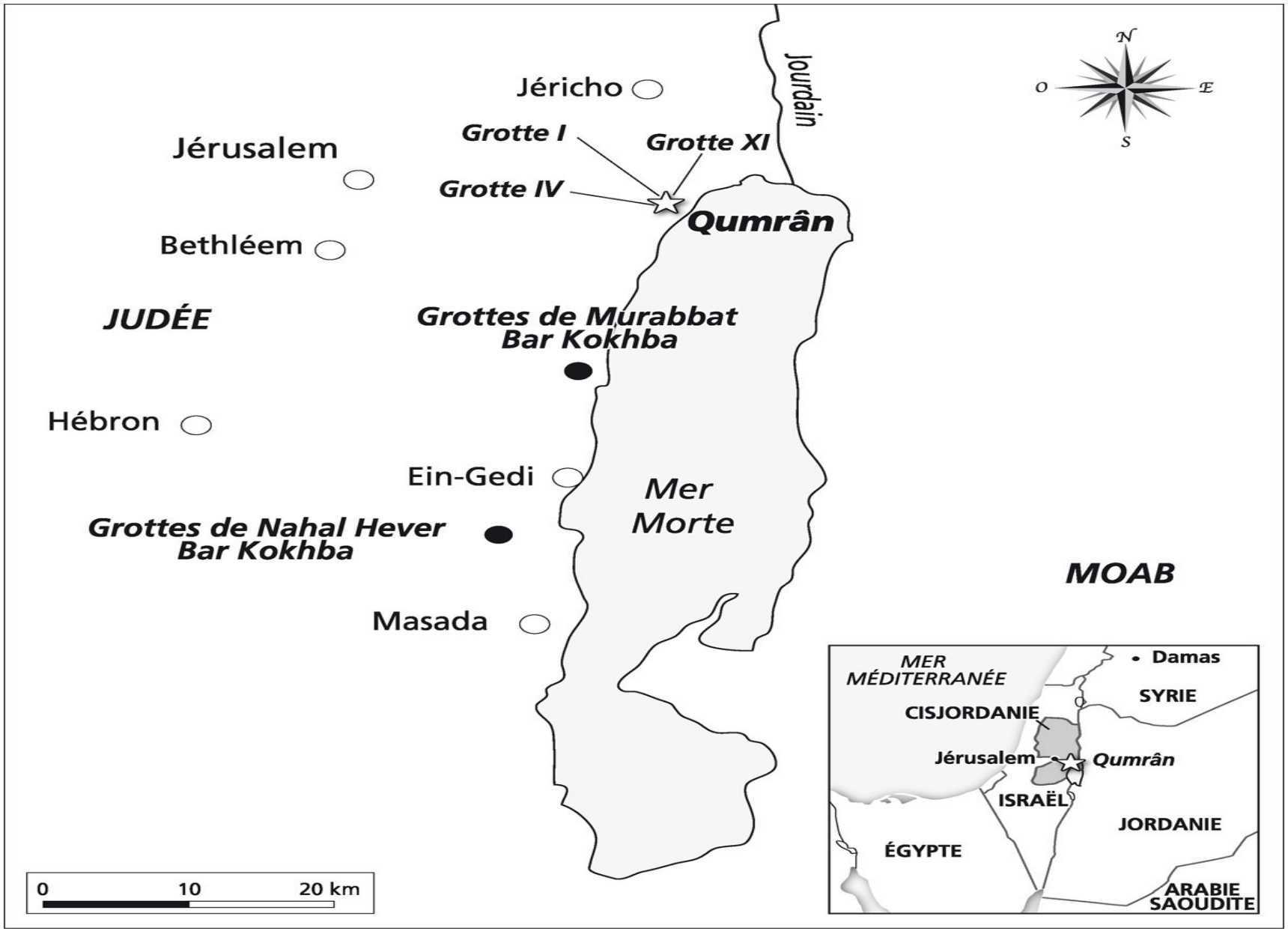
Il est intéressant de noter que la disparition de cette civilisation correspond à un arrêt du « commerce oriental », appelé ainsi dans les textes mésopotamiens de la période, tandis que les cités de l'actuel Turkménistan étaient également abandonnées. Un doute subsiste sur un bouleversement du réseau hydrographique, mais il a été établi qu'au début du II^e millénaire avant notre ère eut lieu une profonde modification climatique : un refroidissement général et une plus grande sécheresse dans la région de l'Indus. En même temps, une catastrophe tectonique (une suite de tremblements de terre) aurait pu modifier le cours d'affluents de l'Indus, les détournant vers le bassin du Gange.

Il a aussi beaucoup été question de la Sarasvati, fleuve mythique, au lit parallèle à l'Indus, identifié comme la continuité du fleuve intermittent Gaggar-Hakra. On a mis en doute son existence – malgré sa présence dans les textes védiques – jusqu'à ce que des photos aériennes en révèlent le cours fantôme. Il y aurait donc eu, dans ce II^{e} millénaire commençant, un soulèvement des sables et des argiles (une quarantaine de mètres de haut !) par suite d'un bouleversement de terrain. En aval de Mohenjo-Daro, à hauteur d'Amri, un barrage se serait formé sur le cours de l'Indus, avec prolongement sur celui de la Sarasvati, noyant les vertes vallées, les champs prospères et les cités âprement défendues jusque-là contre la montée des eaux. Il est évident qu'une énorme masse d'eau stagnant à neuf mètres (!) au-dessus du niveau actuel de la plaine de l'Indus ne pouvait qu'avoir une funeste conséquence sur Mohenjo-Daro. Témoigne en faveur de cette hypothèse la très complexe géomorphologie du Sindh et de la province indienne voisine du Gujarat où un phénomène comparable de barrage naturel né d'un tremblement de terre, en 1819, a obstrué le cours de la Khori, créant l'immense marécage du Rann de Kutch, en bordure du désert de Thar.

Finalement, on a pu dire, à juste titre, que ce qui a disparu, ce n'est pas un peuple mais une civilisation, avec sa culture et son activité commerciale. Des Français qui s'y sont intéressés, Jean-François Jarrige aura le mot de la fin :

> Si l'on devait résumer sommairement, on serait tenté de dire que, dans un premier temps, un groupe apparenté à ceux qui s'implantèrent à partir du quatrième millénaire au Baluchistan, puis au Punjab et dans le Sindh, a su tirer un meilleur parti que ses voisins des riches terres alluviales des bords de l'Indus […]. Une nouvelle classe dominante, dont on croit reconnaître les vastes demeures dans les quartiers résidentiels d'une ville comme Mohenjo-Daro, a pu, à partir des anciennes formules, favoriser la création d'une civilisation urbaine originale[61].

C'est elle qui est morte dans le flou légendaire des sables de l'« extrémité de la terre ». On pourrait aussi ajouter que la « civilisation de l'Indus » a même trop longtemps disparu de la mémoire de l'humanité.


Jéricho
Jourdain
Grotte I
Grotte XI
Grotte IV
Jérusalem
Qumrân
Bethléem
JUDÉE
Grottes de Murabbat
Bar Kokhba
Hébron
Ein-Gedi
Mer
Morte
Grottes de Nahal Hever
Bar Kokhba
MOAB
Masada
N
O
E
S
0
10
20 km
MER
MÉDITERRANÉE
Damas
SYRIE
CISJORDANIE
Jérusalem
Qumrân
ISRAËL
JORDANIE
ÉGYPTE
ARABIE
SAOUDITE

1. Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, *Éclaircissements géographiques sur la carte de l'Inde*, Imprimerie royale, 1753. Géographe et cartographe, d'Anville (1697-1782) était secrétaire du duc d'Orléans.

2. Ecbatane était la capitale des Mèdes. Identifiée à l'actuelle Hamadan, au sud-ouest de la mer Caspienne, on la situe en Iran, au pied du mont Oronte.

3. Jean-Marie Casal, *La Civilisation de l'Indus et ses énigmes*, Fayard, 1969, Introduction, p. 12.

4. C'est ainsi que les recherches sur le site de Mehrgarh et alentour ont été interrompues en janvier 2002 après des violences et la destruction des vestiges du centre « proto-urbain ».

5. Jacques Lacarrière (trad.), *La Légende d'Alexandre*, Éditions du Félin, 1993 ; Folio Gallimard, 2000, p. 26.

6. Jacques Lacarrière, *op. cit*.

7. Plutarque, *Les Vies des hommes illustres*, chap. LXXXIII à LXXXV, traduction Ricard, Paris, 1844.

8. Plutarque, *op. cit*.

9. Selon Plutarque et Arrien, ces villes seraient au nombre de soixante-dix. Les historiens modernes en comptent parfois sept… On peut y ajouter les villes de Bucéphalie (Buképhalia) et de Péritas, au Pakistan, fondées en l'honneur du cheval et du chien d'Alexandre dont elles sont éponymes.

10. Jacques Lacarrière (trad.), *La Légende d'Alexandre*, *op. cit.*

11. À partir de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) à laquelle il participait depuis 1951.

12. Note d'information du Musée national des arts asiatiques-Guimet.

13. Jean-François Jarrige (né en 1940), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, archéologue, actuel conservateur général du patrimoine, en charge du Musée national des arts asiatiques-Guimet. En Iran, Turkménistan, Afghanistan et Pakistan (Baloutchistan), il a pris la suite de Jean-Marie Casal en 1968.

14. En collaboration avec le Département d'archéologie du Pakistan.

15. Jean-François Jarrige, « Nouvelles recherches archéologiques au Baluchistan. Les fouilles de Mehrgarh, Pakistan », *Paléorient*, n° 2, 1974, p. 495-498.

16. Monique Lechevallier, « L'industrie lithique de Mehrgarh », in *Paléorient*, n° 4, 1978, p. 307-318.

17. Jean-François Jarrige, citant R. H. Meadow, « Faunal remains from Mehrgarh : Early cattle domestication in South Asia », *in* B. Hàrtel (éd.), *South Asian Archaeology*, 1979, Berlin, p. 143-179.

18. Monique Lechevallier, « Les armatures de faucilles de Mehrgarh, Pakistan, un exemple d'évolution d'un outillage spécialisé du VI^{e} millénaire au milieu du III^{e} millénaire av. J.-C. », *Paléorient*, n° 6, 1980, p. 259-267.

19. Jean-François Jarrige et Monique Lechevallier, « Les fouilles de Mehrgarh, Pakistan : problèmes chronologiques », *Paléorient*, n° 6, 1980, p. 253-258.

20. PPNB : *Pre-Pottery-Neolithic « B »*.

21. Jean-François Jarrige et Monique Lechevallier, « Les fouilles de Mehrgarh, Pakistan : problèmes chronologiques », *op. cit.*

22. *Ibid.*

23. Dans une publication de 2006, on notera que le nombre avancé par le CNRS était de deux cent vingt-cinq tombes.

24. Blanche Barthélemy de Saizieu, « Le cimetière néolithique de Mehrgarh (Baloutchistan pakistanais), apport de l'analyse factorielle », *Paléorient*, n° 6, 1980.

25. *Ibid.*, p. 41.

26. Blanche Barthelémy de Saizieu, *op. cit*.

27. Philippe Gouin, « Râpes, jarres et faisselles : la production et l'exportation des produits laitiers dans l'Indus du III^{e} millénaire », *Paléorient*, n° 16/2, 1990, p. 37-54.

28. A. Coppa, L. Bondioli, A. Cucina, D.W. Frayer, C. Jarrige, J.-F. Jarrige, G. Quivron, M. Rossi, M. Vidale & R. Macchiarelli, « Early Neolithic tradition of dentistry », *Nature*, vol. 440, 6 avril 2006, p. 755-756.

29. Jean-Marie Casal, *La Civilisation de l'Indus et ses énigmes*, *op. cit*.

30. Jean-Marie Casal, *La Civilisation du l'Indus*, *op. cit*., p. 57 et *sq*.

31. La dénomination de cette province du Pakistan illustre bien les difficultés de la transcription. On trouve tantôt Béloutchistan, Balochistan, Balouchistan, Baloutchistan, Baluchistan… ou pays des Baloutches.

32. Jean-Marie Casal, *La Civilisation de l'Indus et ses énigmes*, *op. cit.*, p. 62.

33. Jean-Marie Casal, « Fouilles de Mundigak en 1954 (Afghanistan) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1954, vol. 98, n° 3, p. 284-285. « Lettre au secrétaire perpétuel de l'Académie » datée de *Kabul*, 1er juillet 1954.

34. *Ibid.*

35. Revêtement mince à base d'argile délayée appliquée sur une pièce de céramique.

36. Jean-Marie Casal, *La Civilisation de l'Indus et ses énigmes*, *op. cit.*, p. 68.

37. Jean-Marie Casal, *op. cit*., p. 12.

38. Jean-Marie Casal, *op. cit*., p. 14.

39. *Cf.* chap. 1.

40. Jean-Marie Casal précise que, « sur la civilisation de l'Indus, il n'a, pendant très longtemps, existé en français que la traduction du livre de Mackay paru en 1936 aux Éditions Payot ».

41. Jean-Marie Casal, *La Civilisation de l'Indus et ses énigmes*, *op. cit.*, p. 17.

42. Jean-Marie Casal, *La Civilisation de l'Indus et ses énigmes*, *op. cit.*, p. 94 et 98.

43. Jean-Marie Casal, *op. cit*., p. 99.

44. Jean-Marie Casal, *op. cit*., p. 100.

45. Jean-François Jarrige, « La fin de la civilisation harappéenne », *Paléorient*, vol.1/ 1.2, 1973, p. 263-287.

46. Jean-Marie Casal, *La Civilisation de l'Indus et ses énigmes*, *op. cit.*, p. 158.

47. Jean-Marie Casal, *op. cit*., p. 104.

48. *Ibid*., p. 106.

49. Jean-Marie Casal, *op. cit*., p. 107.

50. Jean-Marie Casal, *La Civilisation de l'Indus et ses énigmes*, *op. cit.*, p. 111-112.

51. Jean-Marie Casal, *op. cit*., p. 116.

52. Jean-Marie Casal, *op. cit*., p. 118.

53. Jean-Marie Casal, *op. cit*.

54. Jean-Marie Casal, *op. cit*., p. 140.

55. Jean-Marie Casal, *op. cit*., p. 146.

56. *Ibid.*

57. Une thèse prétend que Mohenjo-Daro aurait été détruite par une explosion nucléaire. Les scientifiques qui la soutiennent en veulent pour preuve la présence d'argiles et de matières fondues sous l'influence d'une forte température… comme au Nevada après les essais de la bombe atomique. Ils s'appuient également sur le passage d'un texte indien parlant d'une arme prodigieuse aux effets dévastateurs, un feu céleste sans fumée ayant supprimé toute vie sur terre…

58. Jean-François Jarrige, « La fin de la civilisation harappéenne », *loc. cit.*, p. 263-287.

59. *Ibid.*, p. 267.

60. Jean-François Jarrige, « La fin de la civilisation harappéenne », *loc. cit*.

61. Jean-François Jarrige, « La fin de la civilisation harappéenne », *loc. cit*., p. 285.

6
Les manuscrits de la mer Morte : une archéologie des Écritures

Ici, il ne s'agit ni de ruines rongées par la nature, par le temps ou la guerre, ni de fouilles de nécropoles ensevelies où se terrent des objets témoignant d'antiques civilisations, ni de la splendeur d'empires disparus, mais de la survivance d'idées puissantes. Les archéologues qui, depuis la découverte des grottes de Qumrân au milieu du XX^e^ siècle, se sont affrontés, parfois vivement, à propos des manuscrits de la mer Morte, sont avant tout des épigraphistes, c'est-à-dire des savants en écriture. Parce qu'il a tout de suite été question du déchiffrement de rouleaux et de fragments, entre autres textes plus prosaïques, de « livres » sacrés de l'Ancien Testament ou annonciateurs du Nouveau. L'enjeu était et reste l'adéquation – supposée puis vérifiée – de l'Histoire au récit sacré donné par la Bible. Ces manuscrits touchent au cœur de deux religions : la juive et la chrétienne.

Par une certaine ironie du sort, ils doivent d'avoir été mis au jour par de pauvres bergers et chameliers appartenant à celle des religions monothéistes qui fut postérieure aux deux premières : la musulmane, laquelle, d'une certaine manière, se revendique également du « Livre ».

*

L'une des plus grandes découvertes archéologiques de l'Histoire débute durant l'année 1947 à la manière d'un conte des *Mille et Une Nuits*. Elle met en scène des membres d'une tribu, les Ta'amireh, établie à l'extrémité nord-ouest des rivages de la mer Morte. Ces Bédouins vivent chichement de l'élevage de chèvres dont les parcours s'étendent sur une longue terrasse

marneuse rongée par le sel, mais qui, au printemps, se couvre épisodiquement d'une végétation rabougrie, seule pâture pour leurs bêtes. En sus de l'élevage, ces pasteurs trouvent aussi à s'employer sur les chantiers d'archéologie qui fleurissent sous le mandat britannique (1922-1939) dans les environs de la ville de Jéricho.

Dans cette première moitié du XX^e^ siècle, l'archéologie biblique est en pleine expansion. Sous les auspices d'importants instituts de recherche, comme l'École biblique et archéologique française ou l'American School of Oriental Research, de grandes campagnes de fouilles animent l'économie locale. Ainsi les Bédouins connaissent-ils le vif intérêt que les savants portent aux vestiges de la région, dont Khirbet Qumrân reste le plus énigmatique.

Toutes les supputations, même les plus saugrenues, ont couru sur la nature de cette ruine juchée sur un à-pic, tantôt révélée comme la ville du Sel citée dans l'Ancien Testament, tantôt perçue comme la cité de Gomorrhe. La région conserve la réputation d'une terre désolée peu propice à l'installation humaine. Cette image de désert est contredite depuis que les recherches archéologiques ont prouvé la présence d'une agriculture florissante durant la période hellénistique, puis romaine. Dans ces temps lointains, la maîtrise de l'irrigation avait en effet permis l'implantation de grandes palmeraies.

Outre les dattes, le bitume était l'une des richesses de la région, extrait des fonds de la mer Morte pour le calfatage des navires. L'exploitation des résines de balsamier, très prisées des parfumeurs, et la découpe des roseaux utilisés pour la vannerie complétaient un éventail de ressources de grande valeur. À cet égard, le « géographe » romain Pline l'Ancien (23-79 après J.-C.) dépeint le territoire des Esséniens, riverain du lac Asphaltite (l'ancienne dénomination de la mer Morte), comme un pays d'abondance : « À l'occident de la mer Morte, les Esséniens s'écartent des rives sur toute la distance où elles sont nocives. Au-dessous d'eux fut la ville d'Engada [Engaddi], qui ne le cédait qu'à Jérusalem [peut-être faut-il entendre Jéricho, étant donné la référence aux palmeraies dont la ville s'était fait une spécialité] pour sa fertilité et pour ses palmeraies[1]. »

Ainsi, dans l'Antiquité, la région s'était constituée en centre commercial très actif tout en offrant la fertilité d'une oasis dans un milieu d'une aridité extrême. Cette sécheresse était néanmoins tempérée par les nombreux torrents qui strient le bassin de la mer Morte. Lovée dans le fond

d'un fossé tectonique en position d'appendice du grand rift africain, elle se singularise par l'impressionnante salinité de ses eaux. Le sel a d'ailleurs façonné, sous l'action d'une intense évaporation, un paysage minéral exceptionnel. La formation de gigantesques concrétions, qui couvrent d'une coque blanchâtre les roches du littoral, en est la manifestation la plus saisissante.

Le théâtre de la découverte des Bédouins se situe sur le rebord oriental du désert de Judée, lequel s'achève par un abrupt surplombant la mer Morte d'une centaine de mètres. L'érosion a formé une vaste plate-forme au-dessus du lit du *wadi*[2] situé en contrebas. Sur ce replat, les ruines du Khirbet dominent le paysage. À quelques mètres du site, une excroissance de la terrasse s'effile en une arête en forme de doigt à son extrémité. La falaise est « mitée » de cavités naturelles restées inexplorées en raison de conditions d'accès très malaisées. Le paysage est d'une rudesse peu commune.

À environ une douzaine de kilomètres au sud de la ville de Jéricho, dans ce relief acéré, un jour de 1947, des Bédouins tentaient de retrouver leurs chèvres, en pâture sur les hauteurs. La poursuite conduisit l'un d'eux à s'aventurer sur les flancs de la falaise. Reprenant son souffle à l'entrée d'une des grottes, un petit berger envoya par jeu une grosse pierre dans le trou noir. Sa chute provoqua un bruit étrange : un bris de poterie. L'imagination du jeune berger, Mohammed Ahmed el-Hamed, surnommé ed-Dib (« le Loup »), s'enflamma alors.

Empli d'un espoir de fabuleuse richesse, le jeune homme descend fiévreusement dans la grotte… mais la déception est au rendez-vous. Faute de trésor, la grotte ne contient « que » des jarres d'argile, fermées par des couvercles, qui contiennent des rouleaux poussiéreux. Mohammed ignore évidemment le commandement biblique : « Mets ces documents dans un vase de terre, qu'ils se conservent » (Jérémie 32, 14).

La déconvenue du jeune pâtre est donc très grande à la vue de trois rouleaux de cuir qui, selon ses dires, sont « couverts de gribouillis ». En fait, les chercheurs détermineront que les textes exhumés ce jour-là par le jeune Bédouin sont le *Rouleau d'Isaïe*, le *Commentaire d'Habacuc* et le *Manuel de Discipline* !

Quelques semaines plus tard, les Bédouins, de passage à Bethléem, tentent de négocier leur découverte. La ville constitue alors une place importante dans le commerce des antiquités – de nombreuses officines y

prospèrent. L'administration britannique veille néanmoins à ce que le produit des fouilles archéologiques ne soit pas écoulé sur un marché devenu anarchique. Les Bédouins Ta'amireh commercent habituellement avec un antiquaire connu sous le nom de Kando ; par son truchement, les manuscrits aboutissent au couvent Saint-Marc, dans la vieille ville de Jérusalem, où le métropolite jacobite Samuel devient à partir de ce jour le premier échelon conduisant à la reconnaissance des « manuscrits de la mer Morte ». Il perçoit la grande ancienneté des écrits en brûlant un fragment pour reconnaître sa texture de parchemin.

Entre-temps, les Bédouins exhument d'autres manuscrits qu'ils confient à leur intermédiaire patenté, le sieur Kando. C'est alors que l'antiquaire est approché par un acheteur potentiel, Eleazar Sukenik (1889-1953), professeur d'archéologie et d'épigraphie sémitique à l'Université hébraïque de Jérusalem. Convaincu de l'authenticité des manuscrits et de leur grande antériorité, il décide de se porter acquéreur de toutes les découvertes confiées à Kando. Ce spécialiste est intrigué par la similarité avec les inscriptions funéraires hébraïques du I^{er} siècle, bien qu'un support en cuir n'ait jamais été utilisé en ce cas. Outre ces achats, Sukenik veut aussi obtenir du métropolite les quatre premiers rouleaux, persuadé qu'ils se rattachent à la même collection.

Malheureusement, la guerre embrase toute la région de Jérusalem et le climat d'insécurité rejette le métropolite Samuel vers les États-Unis. Depuis bien avant 1939, les tensions entre les colonies sionistes et les communautés arabes ont miné l'autorité du mandat britannique. Le retrait de cette puissance occupante, qui s'accompagne de la création de l'État d'Israël en mai 1948, bouleverse la donne géopolitique de la région et apporte une confusion supplémentaire dans la recherche archéologique. Les tractations pour la possession des rouleaux prennent alors un tour des plus rocambolesques, et l'intervention de l'État donne soudain des airs de roman d'espionnage aux nombreux rebondissements de cette course aux manuscrits.

*

Alors qu'Eleazar Sukenik réalise tout de suite l'importance des manuscrits pour l'histoire du judaïsme antique, le territoire placé jusque-là sous mandat britannique est remanié en raison du partage territorial opéré

par la résolution 181 des Nations unies. La région de Qumrân est rattachée à la « West Bank », ou Cisjordanie, partie orientale de l'ancien territoire sous mandat.

Une ironie douloureuse veut que le jeune État d'Israël se voie ravir une source capitale dans la consolidation historique de la conscience collective de son identité. La communauté de savants se mobilise, consciente de l'enjeu. Le premier d'entre eux, Yigael Yadin[3], est le fils de Sukenik. Dans sa longue quête des manuscrits, cet archéologue manifestera une volonté farouche de faire reconnaître la paternité de son pays sur les rouleaux de la mer Morte.

Le haut intérêt qu'Eleazar Sukenik porte aux rouleaux des manuscrits a convaincu un moine du monastère Saint-Marc, Boutros Sawny, fidèle ami du métropolite jacobite Athanase Samuel, d'approfondir l'expertise des textes. Lié à l'American School of Oriental Research, il parvient à obtenir le concours d'un chercheur, John Trever, photographe de talent – dont le travail, accompli dans des conditions délicates en raison des combats secouant alors la ville de Jérusalem, va se révéler décisif dans l'étude et pour la publication du *Rouleau d'Isaïe* et du *Commentaire d'Habacuc*. Afin de se faire garantir l'ancienneté des rouleaux, Trever souhaite une véritable caution scientifique. Il transmet ses clichés à W. F. Albright, autorité reconnue en matière de paléographie, titulaire d'une chaire d'archéologie à l'université Johns-Hopkins de Baltimore. L'enthousiasme d'Albright transparaît clairement dans sa correspondance avec Trever et achève de lever les derniers doutes sur l'intérêt historique des rouleaux : « Je n'ai personnellement aucun doute : cette écriture est plus archaïque que celle du papyrus de Nash […]. Je miserais plutôt sur une date autour de 100 av. J.-C. […]. Quelle découverte absolument incroyable ! Et il ne peut heureusement exister le moindre doute sur l'authenticité du manuscrit ! »

L'exil du métropolite Samuel aux États-Unis apporte ainsi aux manuscrits un début de célébrité, très vite entaché par les revendications de propriété du Service des antiquités du royaume de Jordanie. Devant les menées de l'institution pour récupérer les rouleaux, Samuel prend peur et décide de vendre les précieux documents par le biais, hautement improbable, d'une petite annonce publiée en 1954 dans le *Wall Street Journal* : « Des manuscrits bibliques remontant au moins au IIe siècle av. J.-C. sont à vendre. Ils constitueraient un don idéal à faire à un établissement

ou à une institution religieuse, à titre individuel ou collectif. Boîte F 206 *Wall Street Journal*. »

Cette mise en vente trouve une issue inattendue grâce à l'initiative du chasseur de manuscrits qu'est Yigael Yadin. Celui-ci mandate une de ses relations, lui aussi officier de l'armée israélienne, pour se porter acquéreur des quatre rouleaux. Samuel est circonvenu par le stratagème et accepte une offre alléchante de 250 000 dollars. L'État d'Israël rassemble ainsi entre les mains de ses savants les sept manuscrits extraits de la première grotte. Il les protège dans le musée du sanctuaire du Livre dédié à leur étude. Mais le plus beau fait d'armes de Yadin reste la récupération du *Rouleau du Temple*, lors de la guerre des Six-Jours, en 1967. Ce dernier provient de la grotte Q XI. Son intérêt réside dans son intégrité, comparé à l'état parcellaire de la plupart des autres rouleaux. Il est baptisé « Rouleau du Temple » par Yadin car l'essentiel de son contenu relate les prescriptions données par Yahvé aux Hébreux lors de l'édification du Temple. Les conditions de sa mainmise éclairent de façon frappante l'opiniâtreté et l'énergie de l'archéologue.

Yadin avait été approché en 1960 par un prétendu pasteur de Virginie qui se disait détenteur de manuscrits. Le mystérieux interlocuteur désirait conserver l'anonymat. Mais il acceptait de révéler sa source : un antiquaire de Bethléem. Aux fins de convaincre Yigael Yadin, il lui avait transmis un fragment de manuscrit. Grâce à cet envoi – un morceau se rattachant au *Rouleau des Psaumes* –, Yadin reconnut la crédibilité de son correspondant. Tiendrait-il manifestement un filon pour l'accès aux trésors de la mer Morte ?

Dès lors, Yadin entama des tractations en vue d'acquérir d'autres fragments. Son enthousiasme poussa le vendeur anonyme à lui dévoiler le joyau de sa collection : un rouleau *in extenso* aux dimensions impressionnantes de 4,50 mètres de large sur 5 mètres de long. Des pourparlers sur le prix de son acquisition furent entamés. Cependant, en dépit du versement d'un acompte de 10 000 dollars par Yadin, les négociations achoppèrent sur les prétentions du vendeur et la correspondance cessa.

Yadin avait naturellement gardé en mémoire l'existence de ce rouleau. Quelques années plus tard, en 1967, Bethléem est investi par l'armée israélienne et l'archéologue en profite pour dépêcher une patrouille dans la boutique de l'antiquaire Kando. Devant la démonstration de force des soldats, ce dernier se résout à révéler la cache dans laquelle il dissimule les

manuscrits : ceux-ci gisent à l'intérieur d'une boîte en carton, sous une dalle de la boutique ! Yadin, qui participe à l'investigation, constate que le *Rouleau du Temple* s'est altéré dans sa partie supérieure. Avec le recul, nous pouvons penser que sans l'information donnée par le mystérieux vendeur et la mémoire de Yadin, le *Rouleau du Temple* aurait subi des dégâts irréversibles en raison des mauvaises conditions de conservation que lui imposait le receleur.

Sans le hasard de la publication, en 1984, d'un article sur la trouvaille de Yadin, dans la très docte *Biblical Archaeology Review*, il est tout aussi certain que nous n'en saurions pas davantage. À la lecture de cet article, qui relate la tactique déployée pour acquérir le rouleau, le vendeur anonyme comprend qu'il a été mystifié sur la valeur du manuscrit. À l'époque, afin d'en obtenir le meilleur prix, Yigael Yadin, en négociateur doué, en avait relativisé l'intérêt. Il le qualifiait de vulgaire « acte de propriété ». Et le pasteur de comprendre – mais un peu tard – qu'il était bien en possession du plus long des manuscrits de la mer Morte !

Amer, mais sans rancune envers Yigael Yadin qui venait de décéder, le vendeur décida de dévoiler son identité de manière à restituer la véracité des faits. Il s'agissait bien d'un pasteur, Joe Uhrig, un des premiers télévangélistes dont les prédications battaient des records d'audience dans les années 1950. Un voyage en Israël durant l'année 1955 l'avait conduit à rencontrer une connaissance du fameux courtier en antiquités des Ta'amireh, « *mister* Kando ». Il avait compris qu'une belle occasion s'offrait à lui d'acquérir des manuscrits.

La démarche d'Uhrig était avant tout guidée par un souci de conservation scientifique, prétendit-il. Néanmoins, son aventure pour sauver les précieux manuscrits de Terre sainte se solda par un fiasco qui l'entraîna dans les affres d'une faillite personnelle. Selon son propre récit, il s'était fait totalement déborder par les exigences financières de Kando, trop inconstant et fébrile dans ses négociations. Pris en étau entre la tactique de Yadin, bien décidé à obtenir le meilleur prix du rouleau, et la cupidité du pseudo-antiquaire, le pasteur s'était très vite découragé ! Quoi qu'il en soit, la possession du *Rouleau du Temple* par Israël sonna le dernier acte des tribulations qumrâniennes.

*

À la faveur d'une trêve entre belligérants arabes et israéliens, les prospections avaient repris durant l'année 1948, encouragées à l'évidence par la notoriété récente des découvertes de la première grotte. Toutefois, l'École biblique de Jérusalem et le Département des antiquités de Jordanie entendaient avoir la haute main sur les campagnes de fouilles de Qumrân. Il s'agissait, en particulier, de devancer les Bédouins, dont les recherches anarchiques s'apparentaient à du pillage. Ces derniers, en effet, n'étaient pas tenus en haute estime par la communauté scientifique, passablement irritée par leurs motivations bassement mercantiles. Il n'empêche, les Bédouins Ta'amireh se distinguaient par leur connaissance aiguë de la région. Leur intuition se révéla le plus souvent payante. Et si les scientifiques étaient tentés de dépeindre les Bédouins en concurrents acharnés de leur travail de sauvetage, précisons aussi que les savants ne boudaient pas toujours le concours des Ta'amireh. Ainsi, la mise au jour du contenu de la troisième grotte (Q III), contenant un rouleau plutôt singulier – une feuille de cuivre gravée –, vint relativiser l'âpre rivalité.

Cette découverte, en 1952, avait été le fruit d'une étroite coopération entre les membres de la tribu des Ta'amireh et une expédition archéologique organisée par le Département des antiquités de Jordanie. Le plus souvent, quand ils décidaient de faire « cavalier seul », les Bédouins prenaient de court des archéologues, pas toujours avisés dans leurs recherches. Certains se fourvoyaient dans des investigations concentrées sur le Wadi Murrabat, un oued situé plus au sud. Tandis que les Ta'amireh, plus intuitifs, mettaient au jour le contenu de la deuxième grotte, située à quelques encablures de la première, les archéologues passaient au crible une centaine de cavités de la falaise, certaines naturelles, d'autres incontestablement creusées par la main de l'homme. De ce sondage systématique, il n'était ressorti que des poteries et un grand lot de déconvenues…

Les craintes des archéologues sur le devenir des découvertes des Bédouins se confirmèrent avec la quatrième grotte (Q IV). Avec ses cinq cents manuscrits, elle constitue sans conteste le cœur de la vaste bibliothèque de Qumrân. Seulement, ces manuscrits sont en fragments, contrairement à l'excellent état des rouleaux retrouvés dans la première par Mohammed « ed-Dib ». S'ajoute à cet inconvénient l'empressement des Bédouins à revendre les trouvailles morceaux par morceaux – que l'officine de Kando, le receleur privilégié de la tribu, écoulait à tout va.

Lorsque la nouvelle se répandit, une bonne partie du matériel de la grotte Q IV était déjà dispersée. Face au péril de l'éparpillement, le père Roland Guérin de Vaux (1903-1971), directeur de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, se posa en concurrent des Ta'amireh avec l'aide d'un archéologue palestinien, Ibrahim el-Assouli. Il reprit le contrôle des fouilles de la quatrième grotte mise en coupe réglée par la tribu. Son atout fut d'avoir à sa disposition l'un des plus éminents épigraphistes de l'époque, l'abbé Joseph Tadeuz Milik (1922-2006), que les médias surnommèrent le « Champollion de Qumrân », tant son talent de savant surclassait celui de ses pairs. L'épigraphiste français Émile Puech[4] a pu lui dire : « Vous êtes le déchiffreur de l'impossible. »

Pour Joseph Milik, le déchiffrage d'un manuscrit ne consistait pas seulement en un simple acte technique. Il concevait l'exercice comme une stimulante gymnastique intellectuelle dispensatrice d'une émotion profonde lorsque le travail avait abouti. Dans ses mémoires, Milik revient sur ses combats avec les documents :

> Les inscriptions m'ont toujours bouleversé. Parce qu'elles contiennent les messages de leurs auteurs défunts. C'est ce qui me séduit en elles. Et puis, décoder, déchiffrer, lire, comprendre, ce sont des défis relevés et des victoires gratifiantes. L'expérience est d'autant plus grisante que la tâche est difficile. C'est le cas pour les fragments de manuscrits, surtout s'ils sont mélangés comme ceux de la grotte 4, et, surtout s'il s'agit de documents non bibliques pour l'identification desquels on ne peut s'appuyer sur un corpus connu. Le bon épigraphiste doit tout à sa sensibilité – aux caractères, aux formes, aux textures, aux coloris des supports – et à sa mémoire.
>
> Afin de réussir […] je privilégiais les recoupements, les combinaisons, les déductions. Je me munis d'une photographie du texte, déjeunai, jouai un peu au volley-ball puis regagnai ma chambre pour étudier l'extrait. En une heure, j'avais établi un alphabet de cette écriture. Le texte commençait, en hébreu, par : « Un sage a dit à tous les fils de l'aurore… » Suivaient les lettres cryptiques. Elles exprimaient indubitablement quelque chose du genre : « Écoutez ! prêtez l'oreille. » J'ai fait l'essai avec plusieurs mots jusqu'à ce que j'emploie le bon, Zinu. J'obtins ainsi trois lettres de cet alphabet. J'ai recensé les mots longs où certaines lettres de cet alphabet se répétaient. Grâce à des recoupements divers, j'ai recomposé le tout en langage clair. Le puzzle ou l'énigme me passionne, j'en conviens, mais pas par simple goût de la gageure. Je n'ai jamais été féru de mots croisés ! Au-delà de la solution à définir, un objectif m'est nécessaire : la lecture, la compréhension d'un texte par exemple[5].

L'exploration et le travail dans la grotte s'avérèrent ardus car la terre pulvérulente s'amalgamait à la fiente de chauve-souris indurée par le temps, rendant l'atmosphère irrespirable. En dépit de cette suffocation, Joseph Milik reconnut d'emblée les fragments du livre d'Hénoch ! Ce livre daterait du IIIe siècle av. J.-C. Rédigé en araméen et en hébreu, il est considéré

comme apocryphe – c'est-à-dire retiré du canon chrétien dès le concile de Laodicée en 360 – et refusé par la Bible juive des Septantes. Accepté par l'Église éthiopienne orthodoxe, il semble avoir largement influencé la rédaction des Évangiles, bien qu'il soit des plus troublants. Les éléments trouvés à Qumrân confirment son existence préchrétienne.

Un patient travail de collecte permit de recueillir une centaine de bouts de parchemins épars, tandis que le reste de la collection faisait l'objet d'un rachat systématique pour le compte du Musée archéologique de Palestine à Jérusalem. Mais l'entreprise relevait de la gageure, car au moins quinze mille bribes de parchemins avaient été extraites par les Bédouins.

En somme, l'état de décomposition extrême des rouleaux de la grotte, conjugué à leur caractère lacunaire lié aux nombreuses pertes, accrut considérablement la difficulté du travail de reconstitution. Devant l'ampleur de la tâche, les plus grands limiers de l'archéologie furent dépêchés. Le père Roland Guérin de Vaux présida au choix des membres de l'équipe qui allait se consacrer au gigantesque travail de remise en forme du puzzle qumrânien. En pionniers, Franck Cross, Patrick Skehan, Joseph Milik, John Allegro, John Strugnell, Claus Huizinger (remplacé par l'abbé Baillet) et Jean Starcky se lancèrent dans une fastidieuse entreprise d'assemblage qui allait durer plusieurs années. Ces jeunes savants, d'obédience catholique pour la plupart, travaillèrent sous la conduite du dominicain. Le Musée archéologique de Palestine (musée Rockefeller) leur alloua un lieu baptisé « *Scrollery* » : (la salle des) Rouleaux.

Une démarche de conservation s'imposa progressivement à l'équipe, laquelle était consciente des impératifs de restauration, préalable à l'étude des manuscrits. Nettoyés, photographiés à l'infrarouge et mis sous plaques de verre, les fragments gagnèrent en lisibilité. Mais sans la mise au point d'une méthode d'assemblage éprouvée par Hartmut Stegemann, le recollement des manuscrits de la grotte Q IV se serait sans nul doute apparenté à un véritable travail de Sisyphe.

Pour la matière biblique, la difficulté était certes atténuée par la connaissance des textes servant de modèle dans le repositionnement de chaque morceau. Il en allait autrement pour les textes non bibliques. Pour ceux-ci, les savants ne disposaient pas de canevas de reconstitution.

Les préalables portaient sur le support de rédaction : s'agissait-il de parchemin ou de papyrus ? Ensuite venait le repérage des marques de préparation des scribes qui aident ordinairement à l'identification. Elles

reflètent en effet une pratique scripturaire très personnalisée : incisions fines, espace entre les lignes, nombre de lignes dans chaque colonne… Enfin, les dissemblances de graphie, qui deviennent rapidement familières aux chercheurs, les aident dans le rattachement des textes à chaque scribe. Sur les rouleaux de la grotte Q IV, réduits à l'état de confettis, la seule technique de remise en forme qui pouvait faire loi restait le procédé du puzzle. Ainsi, outre l'association de deux morceaux par un possible emboîtement de leurs contours, le regroupement de plusieurs parties d'un mot (un « joint matériel », selon les termes savants) pouvait permettre un retour au texte primitif. À cette méthode, qui trouvait ses limites dans l'extrême émiettement des rouleaux, Stegemann ajouta un savoir-faire encore plus subtil. Il utilisa ce qu'il avait baptisé des « joints éloignés », technique qui consiste à repositionner grossièrement les morceaux d'un manuscrit ne pouvant être reliés. La méthode, originale, repose sur la liaison des fragments en fonction de leur état d'altération (brûlés par l'air ou la lumière, tachés par l'eau ou l'huile, etc.). Elle s'appliquait particulièrement aux fragments ayant subi des dommages de natures très diverses.

Stegemann ne cachait pas son enthousiasme pour sa technique d'assemblage, fondée sur une observation préalable rigoureuse conjuguée à une logique impitoyable :

> Certains rouleaux […] se trouvaient rangés dans les jarres, mais la plupart étaient simplement empilés ou posés verticalement les uns contre les autres par terre, sans protection. Au fil des millénaires, nombre de rouleaux ont subi de graves dommages. Les deux agents de détérioration furent l'humidité et les animaux (insectes et rongeurs). Or la dégradation ainsi produite est d'un certain type, et répétée. Quand le bas du rouleau était posé à l'envers, c'est le haut des colonnes qui a été détruit au long des siècles. Les bords ainsi endommagés suivent un schéma répétitif. Outre les bordures, l'humidité peut attaquer un rouleau à partir de la couche extérieure, ou intérieure (en passant par le creux cylindrique au centre du rouleau). La dégradation traverse parfois toutes les couches, mais il arrive que les plus intérieures, protégées par la masse même du rouleau, ne soient pas atteintes. Les dégradations causées par des rongeurs et des insectes, friands de ces rouleaux, se produisent selon un schéma assez semblable[6].

*

Vers la fin des années 1950, la majeure partie du travail d'assemblage était achevée, bien que la génération suivante trouvât encore à parfaire l'agencement des morceaux. Il s'ensuivit un partage des cinq cents textes

reconstitués entre les membres de l'équipe, bien déterminés à assurer l'intégralité de la publication. Avec le recul, cette tâche s'annonçait colossale et les chercheurs eurent le plus grand mal à en venir à bout. À l'exception d'Allegro, qui parvint à publier sa partie – malheureusement truffée d'erreurs –, force est de constater que le travail de publication resta très inabouti. En définitive, seuls une centaine de manuscrits ont été édités, soit un cinquième de l'ensemble, présentant une qualité discutable pour beaucoup. C'est alors que ce qu'on a appelé le « Yalta des savants » de l'équipe internationale s'arrogea les droits de publication et cadenassa pour plusieurs décennies l'étude de la plus importante découverte archéologique du XX^{e} siècle.

En 1977, Geza Vermes, professeur d'Oxford mis au ban des recherches, s'insurgea contre ce monopole. Il parla du plus grand scandale académique du XX^{e} siècle. Dans les milieux de la haute archéologie, une règle implicite de préemption protège en effet les textes que le chercheur a la charge de publier. Les manuscrits de la grotte Q IV devinrent ainsi la chasse gardée de l'équipe internationale, pas du tout encline à en faire transpirer la teneur. La mainmise était telle que le droit de publication prenait valeur de legs et que, au décès des premiers chercheurs, une cooptation entre pairs était établie.

Au sein de ce « cartel éditorial », la figure intransigeante et hautaine de John Strugnell (1930-2007) suffit à illustrer cette emprise sur le contrôle de l'édition. Promu à la tête de l'équipe, il s'employa pendant près de vingt ans à filtrer le contenu des manuscrits.

Néanmoins, sous la pression du milieu universitaire et des médias, il consentit progressivement à ouvrir la recherche. La situation changea à partir de 1967, date à laquelle l'Office des antiquités, dépositaire des rouleaux de la grotte Q IV, passa sous le contrôle de l'État d'Israël. Celui-ci revendiqua aussitôt un droit de regard contraignant pour les membres de l'équipe internationale. C'est sans doute cette pression qui poussa John Strugnell à libérer son vieux fond antisémite dans des interviews enflammées. Le très controversé éditeur en chef, devenu sulfureux, fut alors écarté de ses prestigieuses fonctions, tout en gardant la paternité de l'édition des textes dont la publication lui est attribuée…

Le processus d'ouverture à la publication requit surtout la mise à disposition d'une table de concordance, outil herméneutique (d'interprétation) indispensable pour la transcription des rouleaux. Jusqu'aux années 1980, Strugnell et ses acolytes s'étaient bien gardés de la

faire connaître. Reposant dans les sous-sols du musée Rockefeller (anciennement l'Office des antiquités), la concordance devait rester inaccessible pendant près de trente ans !

L'acte de rébellion le plus significatif revint à la bibliothèque Huntington de San Marino, en Californie. Son directeur, William A. Moffet, ne s'embarrassa pas de questions de droit. En grand libertaire de l'archéologie, il jeta un pavé dans la mare, en 1990, en annonçant la « fin du monopole sur les manuscrits de la mer Morte » par une manchette du *New York Times*. Moffet s'était saisi d'une incroyable occasion : le legs de photographies des manuscrits de la mer Morte par Elizabeth Hay Bechtel, philanthrope et mécène. Cette annonce provoqua un vif émoi au sein de *l'establishment* scientifique qui s'était constitué autour de la publication. L'Office des antiquités et l'éditeur en chef, Emmanuel Tov, tentèrent de refermer la brèche ouverte par la bravade de la Huntington en réunissant à Jérusalem tous les possesseurs de négatifs. L'objectif déclaré était de négocier un accès le plus restrictif possible aux rouleaux. Mais la fronde gagna tout le milieu universitaire et la Biblical Archaeology Society plia, face au mécontentement généralisé de la communauté scientifique. En 1991, en vue d'un apaisement, une édition des photos des mille cent quatre-vingt-sept textes encore non exploités mit fin au scandale de l'accès restreint aux sources.

*

La grande lenteur qui caractérisa la publication des manuscrits avait sans conteste entretenu la thèse d'un complot orchestré par le Vatican, aux fins de préserver le christianisme des vérités de Qumrân. D'autant que la coterie de chercheurs s'étant employée à verrouiller l'étude des manuscrits était issue du milieu des dominicains. À cet argument, la *Biblical Archaeology Review* répondit que les plus éminents épigraphistes de l'époque se trouvaient être des religieux catholiques – ce qui n'était pas faux !

Le prestige que comptait retirer l'École biblique du travail de publication expliquait assez simplement l'éviction de tous les chercheurs qui pouvaient lui être étrangers… jusqu'en 1980. Mais la principale accusation se focalisa sur l'allégeance de l'équipe internationale à la Curie romaine. En 1991, un brûlot au titre explicite, *La Bible confisquée*, écrit par

les journalistes Michael Baigent et Richard Leigh, ne ménageait pas ses critiques à l'encontre de l'indépendance intellectuelle de l'équipe internationale ; tous les savants cités appartenant à la première génération étaient issus du même sérail théologique : l'École biblique, qui cristallisait le ressentiment, de par son rôle d'« auxiliaire de la machine de propagande de la commission biblique pontificale, instrument de diffusion de la doctrine catholique sous couvert de recherche historique et archéologique[7] ».

L'École biblique était notamment taxée d'affiliation aveugle à la Congrégation pour la doctrine de la foi présidée par Josef Ratzinger (futur Benoît XVI). La mise en cause portait sur une vassalisation intellectuelle des membres de l'équipe à une autorité doctrinale se signalant par son orthodoxie intransigeante. Non seulement la Congrégation est gardienne du dogme catholique, mais elle est surtout un avatar de la Sainte Inquisition, de médiocre mémoire. À cela s'ajoutait la défiance envers Josef Ratzinger, hanté par les velléités schismatiques de son Église. En conséquence, il était difficile de croire, pour les deux auteurs, que le travail des biblistes ne fût pas guidé par une exégèse fidèle à l'orthodoxie du dogme. Et certes, on ne peut nier que l'esprit des recherches des savants regroupés par Roland Guérin de Vaux prendrait en compte les bouleversements susceptibles de survenir dans l'Église. Il reste que le procès d'étouffement intenté au Vatican ne résista pas à l'examen de certains faits complexes.

En premier lieu, comme nous l'avons déjà évoqué, l'érudition biblique catholique était triomphante au moment de la découverte des manuscrits. Hershel Shanks, l'éditeur en chef de la *Biblical Archaeology Review*, apporta les éléments récusant la théorie du complot. Rappelons que la revue était la plus active dans la dénonciation des errements éditoriaux de l'équipe internationale. Shanks pointait les personnalités frondeuses de deux éminents chercheurs : Robert North et Joseph Fitzmyer, connus pour s'être particulièrement distingués dans la contestation du monopole de la recherche. Ces deux savants, très introduits auprès de la Curie romaine, auraient probablement été les premières cibles des manœuvres occultes du Vatican. Or, il n'en était rien.

L'illustration de la censure vaticane ne rencontra guère plus de réussite dans le cas d'Allegro, le seul chercheur agnostique de l'équipe, qui avait réussi à publier tout son corpus. Il faisait figure de provocateur, et s'aliéna la bénédiction du pape avec son livre *Le Champignon sacré et la Croix*,

dans lequel le Christ était réduit à un mirage collectif produit par une substance hallucinogène… !

Les tenants de la thèse du contrôle de l'Église sur les chercheurs de Qumrân excipèrent d'une entreprise de dénigrement mettant en cause le sérieux du travail d'Allegro. Strugnell, l'éditeur, prit effectivement un plaisir non dissimulé à mettre en relief les erreurs qui parsemaient le travail du chercheur iconoclaste. Il fallait bien reconnaître aux spécialistes que les travaux d'Allegro étaient entachés de nombreuses fautes de traduction et que personne dans la communauté scientifique n'avait éprouvé le besoin de réhabiliter son travail. En résumé, Hershel Shanks montra que le discrédit d'Allegro venait moins de menées souterraines de l'Église que de la piètre qualité de son travail.

S'agissant des répercussions des textes de Qumrân sur le christianisme primitif, on ne pouvait que difficilement, selon Shanks, souscrire à l'hypothèse d'une tentative de l'Église de faire barrage aux conclusions sorties des différentes publications. Les origines du christianisme se coulent dans le moule des mouvements sectaires juifs. Croyances et pratiques sacerdotales de l'Église primitive leur ont largement emprunté. Au final, une conclusion s'imposa : l'accusation de dissimulation des liens entre les textes de Qumrân et les événements du Nouveau Testament se trouvait contredite par le grand débat scientifique né de la découverte des manuscrits. Il en ressortait que l'exégèse biblique avait dû se résoudre à reconnaître que les fondements du dogme chrétien n'appartenaient pas en propre à la religion chrétienne. Et puis ces révélations n'étaient pas suffisantes pour saper les piliers de la foi. Elles apportaient tout au plus un éclairage nouveau sur les origines du christianisme, issu de la mouvance dissidente des sectes du judaïsme prérabbinique.

Mais alors, de quoi pouvaient participer ces manœuvres de rétention observées et critiquées par les chercheurs évincés des recherches sur les manuscrits ? D'un égotisme universitaire, produit de la concurrence qui régit le monde scientifique et qui est motivée par la quête d'une postérité pionnière… C'est ce que ne cessait de répéter Hershel Shanks. Il rappelait le soutien d'Israël à l'autisme de l'équipe éditoriale, bien que des chercheurs israéliens fussent intégrés au « consensus officiel ». Shanks concluait que « Baigent et Leigh n'expliquaient pas comment l'idée de se joindre à une conspiration dont le but [était] de sauvegarder la pureté de la doctrine chrétienne avait pu séduire les Israéliens ».

*

Dans son acception la plus large, la dénomination de « manuscrits de la mer Morte » renvoie à l'ensemble des documents trouvés sur les sites archéologiques qui jalonnent le rivage nord-ouest de la mer susdite. Néanmoins, nous bornerons notre propos aux matériaux mis au jour dans le Wadi Qumrân, dont les onze grottes présentent le cœur de la gigantesque collection du corpus qumrânien. Précisons que le terme de « rouleaux », communément usité pour qualifier les manuscrits, escamote le caractère parcellaire et hétéroclite des matériaux découverts. Rappelons que seules les grottes Q IV et Q XI renferment des manuscrits à peu près entiers. La variété des supports, comme le cas atypique du rouleau de cuivre de la grotte Q III, mais aussi des inscriptions sur des tessons de poterie, ajoutent encore à cette diversité. Quant aux autres grottes, elles livrent des milliers de bribes entrant dans la composition de huit cents manuscrits ! Leur formidable dispersion soulève des interrogations fondamentales fortement débattues au sein de la communauté scientifique. Les écrits appartiennent-ils à une même collection ? Qui étaient les auteurs et gardiens de cette vaste bibliothèque ? Pourquoi enfouir ces manuscrits dans le tréfonds des grottes ?

Il faut en effet tenter de se représenter le désarroi profond de scientifiques confrontés pour la première fois à la découverte inattendue d'un fonds gigantesque. Qui plus est, leur datation, estimée dans une fourchette allant de 250 av. J.-C. à 68 après J.-C., donne aux manuscrits une antériorité certaine sur les textes du judaïsme rabbinique, et surtout sur ceux de toute la littérature chrétienne.

Le premier chercheur à risquer une hypothèse sur la présence de ces centaines de manuscrits dans les grottes du Wadi Qumrân fut Eleazar Sukenik. Les rouleaux découverts dans la grotte Q I étaient emmaillotés dans des linges moisis par le temps et enfermés dans des jarres aux formes très caractéristiques. Toutes étaient coiffées d'un couvercle pourvu d'un bouton de préhension en forme de disque. L'usage de ces contenants témoignait assurément pour Sukenik d'une exigence de conservation inspirée du commandement de la Loi sur la conservation des Torah déclassées : « Une Torah qui s'est usée ou a été déclarée impropre doit être placée dans un vase en terre cuite et enterrée chez un érudit[8]. » D'où l'interprétation de Sukenik allant jusqu'à déduire qu'on se trouvait en

présence d'une *guenizah*, un dépôt de livres saints dont la destruction devait s'accompagner de tous les égards attachés à la littérature sacrée.

Cela étant, la réponse de Sukenik souffrait de certaines insuffisances. Ainsi les rouleaux trouvés ensuite dans les autres grottes n'étaient pas systématiquement protégés par une jarre de terre cuite. Et surtout, Sukenik éludait un peu vite la question de la cache dans les grottes. C'était d'autant plus crédible que les fouilles effectuées sur le site voisin de Khirbet Qumrân attestaient d'une fin brutale de l'établissement en l'an 68. Ce qui correspondait à la chute de la forteresse. *La Guerre juive* de l'historien Flavius Josèphe corrobore en effet la thèse d'une vaste entreprise collective pour le sauvetage de précieux écrits menacés par l'envahisseur romain. L'historien relate le passage dans la vallée du Jourdain de la légion *Fretensis*, placée sous le commandement de Vespasien[9]. Envoyés pour mater le soulèvement juif, les Romains s'emparent de Jéricho, sur la rive droite du Jourdain. Étant donné la proximité avec le site de Qumrân, il est très vraisemblable que la répression s'étendit aux établissements esséniens situés en lisière du désert de Juda.

*

Les huit cents manuscrits composent un ensemble de deux cent trente œuvres d'une grande diversité, tant sur le fond que par les supports utilisés par les scribes : parchemins, papyrus, objets en cuivre ou tessons de poterie (*ostraca*). Néanmoins, la majeure partie des œuvres sont écrites sur des peaux de mouton ou de chèvre, meilleur marché que le papyrus. La peau requiert au préalable un nettoyage complet. Elle est d'abord débarrassée de ses poils et de sa graisse au moyen d'un trempage dans une solution saline puis doit subir un séchage prolongé. On procède enfin à un lissage de la peau à la pierre puis à sa découpe. Ainsi, contrairement aux véritables livres, les phylactères demandent de très petites dimensions avec une épaisseur minime. Ces confettis de parchemin, sortes d'aide-mémoire pour satisfaire aux devoirs de la prière matinale, étaient enfermés dans des étuis de cuir. Il existe aussi une catégorie de parchemins, représentés par les *mezuzot*, sur lesquels sont inscrits des versets, généralement rangés dans une boîte cylindrique. Il y a donc hétérogénéité des formats, la dénomination générique de « rouleaux » se justifiant seulement par un travail de couture quasi systématique, de sorte qu'ils puissent être enroulés

dans des contenants protecteurs. De même, on retrouve une technique d'écriture commune aux différents types de documents. La surface côté « fleur » (poil) était toujours choisie par les scribes qui écrivaient sur un espace où des lignes avaient été préalablement tracées à la pointe sèche, de façon à garder une régularité d'écriture. Les langues et écritures usitées sont également diverses. Bien qu'une grande majorité des textes soient en hébreu, on trouve aussi, dans une proportion plus marginale (20 %), l'araméen, employé en Judée, et le grec, langue savante de l'Orient hellénisé. Les trois langues se traduisent dans les textes par des types de graphies possédant chacune leur singularité – ce qui aide au travail de datation.

La plus ancienne de ces langues, dite paléohébraïque, est composée d'un alphabet de vingt-deux lettres emprunté aux Phéniciens. Dès le v^e^ siècle av. J.-C., le paléohébreu est détrôné par l'écriture araméenne, rapportée de leur captivité à Babylone par les scribes juifs. L'hébreu « carré » s'imposera ensuite. Il perdure encore aujourd'hui.

*

La documentation exhumée des grottes de Qumrân se rapporte pour partie à la littérature dite biblique. En ce sens, les textes découverts nous livrent les secrets de la transmission primitive des livres, du cheminement qui a présidé à la fixation du texte jusqu'à constitution définitive du canon de la Bible hébraïque. La complexité de l'étude de cette Bible provient du grand nombre de variantes résultant du travail de transmission. Avant la découverte des grottes, le dogme de l'*hebraica veritas*, devant lequel tous les exégètes s'inclinaient, a fortement nui à la compréhension de la genèse de la Bible hébraïque. Flavius Josèphe, au I^er^ siècle de notre ère, exprime bien l'attachement viscéral à la stricte observance de la lettre : « Nous avons donné la preuve manifeste de notre respect pour nos Écritures. Car après tant de siècles écoulés, nul ne s'est permis d'ajouter, enlever, ou modifier une syllabe ; et c'est l'instinct de tout juif, dès le jour de sa naissance, de les considérer comme les décrets de Dieu, de leur obéir et, au besoin, de mourir pour elles avec joie[10]. » Les corruptions et altérations inhérentes au travail des copistes médiévaux, auxquelles s'ajoutent des variantes, ne parviennent pas à ébranler la primauté de la recension rabbinique, considérée comme la plus fidèle au *textus receptus*.

Deux autres recueils de textes se réclament de traditions textuelles bien différentes. Au contraire de la Bible hébraïque, elles sont tenues en moindre estime, en raison de leur trop grand éloignement du texte originel. La Septante, une compilation grecque réalisée à Alexandrie au IIIe siècle avant notre ère, a été adoptée par les chrétiens sous le nom d'Ancien Testament. La Bible des Samaritains, réduite aux livres du Pentateuque, achève, elle, le triptyque biblique censé provenir d'une unique source d'origine hébraïque.

Les manuscrits de Qumrân confortèrent la vigueur de ces traditions textuelles anciennes dans le processus de fixation de la Bible. Il est désormais établi qu'à la fin du Ier siècle le corpus biblique primitif fut expurgé d'une bonne partie de ses textes. De ce processus de sélection est extrait un recueil, la *Tanakh*, qui intègre la Torah, les livres des Prophètes et les Hagiographes. Du VIIe au XIe siècle, les docteurs de la Loi, ou massorètes, se livrèrent à un travail de normalisation sur les différentes traditions pour en figer la ponctuation, l'accentuation, les divisions. En découle une édition critique d'autorité qui constitue, depuis le XVe siècle, le recueil immuable des Écritures saintes du judaïsme sous le nom de *Massorah*.

La présence de variantes propres aux trois traditions dans les manuscrits de Qumrân montre bien que le choix du texte biblique ne découle pas d'une source unique, mais du travail d'érudits opérant sur des variations textuelles appuyées d'une égale autorité. À la lumière des nouveaux enseignements de Qumrân, le professeur Lawrence H. Shiffman a ainsi récusé le mythe d'un texte originel unique et inaltérable présenté comme source de la connaissance religieuse hébraïque :

> Enfin, considérons les lumières que les manuscrits de Qumrân peuvent apporter à l'histoire des textes bibliques. Là encore, des études récentes obligent à revoir les idées auparavant admises. Durant les premières années des études Qumrâniennes, on pensait que les textes bibliques découverts dans les grottes [chaque livre de la Bible hébraïque, excepté celui d'Esther, s'y trouve représenté au moins par des fragments] éclaireraient un peu le texte « originel » élaboré par l'antique Israël. Cette idée s'est révélée complètement fausse. Nous savons maintenant que la transmission des textes au cours de la période postbiblique a entraîné de nombreuses variantes. Inhérentes au processus de copie, elles étaient encore augmentées par l'interprétation du texte et par des modernisations linguistiques, phénomènes qui n'auraient pu être compris avant la découverte des rouleaux[11].

*

Toute une littérature a été mise à l'écart par les docteurs de la Loi. Et pourtant, les grottes de Qumrân ont livré un éclairage nouveau sur l'exceptionnelle richesse et la diversité de ce fonds rejeté par les autorités religieuses. L'éventail des genres est large : des textes d'édification nourris d'enseignements de sagesse aux écrits d'apocalypse et aux hymnes inspirées des préoccupations eschatologiques, c'est-à-dire relatives aux « fins dernières », caractéristiques du Ier siècle avant notre ère. Qualifiés d'« apocryphes » (c'est-à-dire dont l'authenticité n'a pas été établie), souvent délaissés par les exégètes, ils retrouvent une considération nouvelle en raison des commentaires apportés sur le fonds biblique. Ces écrits « vétéro-testamentaires » (relatifs à l'Ancien Testament) prennent la dénomination de « pseudépigraphes » chez les protestants et se distinguent par des signatures attribuées à des personnages de la Bible tels Hénoch ou Noé.

Pour certains, l'existence de ces textes était connue grâce aux copies et versions araméennes, grecques, voire éthiopiennes ou latines, lesquelles avaient été mises au jour avant Qumrân. Dans ces écrits perdus du judaïsme se détachent des œuvres majeures comme le livre des Jubilés et le livre d'Hénoch.

Ce dernier, dans une traduction d'André Dupont-Sommer[12], nous conte la naissance de Noé, affublé des signes de l'élection divine par son corps vermeil et ses cheveux blancs, dont voici un extrait :

> Quelque temps après, je pris une femme pour mon fils Mathusalem, et elle enfanta un fils qu'elle appela Lamech. Jusqu'à ce jour, la justice avait décru. Quand il fut en âge, il prit une femme, et, celle-ci lui donna un enfant. Quand l'enfant naquit, son corps était plus blanc que neige et plus rouge qu'une rose, toute sa chevelure était blanche comme de blancs flocons, bouclée et splendide. Et quand il ouvrit les yeux, la maison brilla comme le soleil. Il se leva des bras de l'accoucheuse, ouvrit la bouche et bénit le Seigneur. Lamech en eut peur, prit la fuite, et vint trouver Mathusalem, son père, pour lui dire : « Il m'est né un enfant étrange, ne ressemblant pas aux hommes, mais aux enfants des anges du ciel, d'une apparence toute particulière et différente de nous ; ses yeux comme des rayons de soleil, et son visage resplendit. Je présume qu'il n'est pas de moi, mais d'un ange, et je crains que pendant sa vie il ne se passe quelque chose sur terre. De grâce, père, je t'en prie, va trouver Hénoch notre père, interroge-le et tu entendras de lui la vérité, car il demeure avec les anges. »[13]

*

Le reste des manuscrits principalement localisés dans la grotte Q IV se rattachent à un courant littéraire émanant des Esséniens, groupe religieux en

dissidence avec la doctrine officielle de Jérusalem. Cette communauté est abondamment décrite dans les œuvres du géographe Pline l'Ancien et de Flavius Josèphe.

En vérité, l'identification n'a pas été aisée, certains chercheurs allant jusqu'à s'inscrire en faux – et violemment – vis-à-vis de la théorie officielle. C'est ainsi que, récemment, Itszakh Magen et Yoyvel Pelag, deux jeunes archéologues, ont prétendu que Qumrân n'était après tout qu'un lieu de fabrication de… poteries, oubliant que, pour cuire la terre, il faut du bois, ce qui n'est pas exactement le cas dans cette partie du désert de Judée. Émile Puech, à l'égard de ces interprétations, dit ceci : « C'est du non-sens, une théorie farfelue parmi des centaines d'autres[14]. » L'historien américain Neil Asher Silberman est encore plus sévère en parlant des deux jeunes gens : « Ce ne sont que de petits archéologues qui passent leur temps à retourner de la boue pour contester des évidences[15]. » Toutefois, les deux archéologues ne sont pas tout à fait contredits par un éminent professeur de l'Université hébraïque de Jérusalem, Yizhar Hirschfeld, auteur d'un *Qumrân dans le contexte* qui fait autorité : « Je vois mal, écrit-il, une petite communauté produire un si grand volume de manuscrits. Nous sommes à l'époque de la naissance et du développement des grandes bibliothèques publiques, comme à Alexandrie ou Éphèse. Jérusalem, cité prospère avant le siège de 69-70, possédait aussi une bibliothèque publique. Les manuscrits doivent venir de Jérusalem. Magen et Pelag ont fait du très bon travail archéologique. Ils ont découvert des traces archéologiques prouvant que des femmes et des enfants ont vécu sur ce site. Les Esséniens, selon l'école biblique, vivaient pourtant dans le célibat[16]. »

Un travail de comparaison entre les œuvres de Pline, Philon ou Flavius Josèphe et les découvertes de Qumrân démontre clairement une remarquable concordance dans la description des pratiques et des croyances. En témoigne, par exemple, l'étonnante convergence entre le *Manuel de Discipline*, texte fondateur des croyances essénienne, et le résumé de la pensée religieuse que dresse Flavius Josèphe sur le prédéterminisme :

> Quant aux Pharisiens, ils disent que certains événements sont l'œuvre du Destin, mais pas tous ; pour les autres événements, il dépend de nous qu'ils se produisent ou non. La secte des Esséniens, cependant, déclare que le destin est maître de toutes choses, et que rien n'arrive aux hommes si ce n'est en accord avec son décret. Mais les Sadducéens se passent du Destin ; ils affirment qu'une telle chose n'existe pas et que les actions des hommes ne sont pas effectuées en accord avec son décret, mais que toutes choses dépendent de notre propre pouvoir, de sorte

que nous-même sommes responsables de notre bien-être, et subissons des malheurs par notre propre inconséquence[17].

Cette conception du destin rejoint en tout point la théologie prédéterministe postulée dans le *Manuel de Discipline* : « Du Dieu de Connaissance provient tout ce qui est et sera. Avant même l'existence, il a établi tout leur plan, et quand, ainsi qu'il en a été ordonné pour eux, ils prennent naissance, c'est en accord avec Son glorieux plan qu'ils accomplissent leur tâche sans rien y changer. »

L'analogie des règles de vie dispensées par le *Manuel de Discipline* avec le récit de Flavius Josèphe se confirme lorsque les deux textes abordent le rapport à la propriété des Esséniens. Flavius Josèphe les décrit détachés des biens terrestres et pratiquant un parfait « communisme » :

> Ils méprisent les richesses et leur communauté de biens est vraiment admirable ; vous n'en trouverez pas un parmi eux qui se distingue par une plus grande aisance qu'un autre. Ils ont une loi requérant que les nouveaux membres, lors de leur admission dans la secte, remettent leurs biens à l'ordre, de sorte qu'on [ne] verra nulle part une abjecte pauvreté ou une richesse excessive. Les possessions de l'individu rejoignent la réserve commune et tous, comme des frères, jouissent d'un unique patrimoine[18].

Les incrédules ne pourront nier la coïncidence avec ce qui, dans le *Manuel de Discipline* de Qumrân, impose ce partage communautaire observé par l'historien :

> Quand le novice aura achevé une année dans la Communauté, la Congrégation délibérera sur son cas en examinant sa compréhension et son observance de la Loi. Et si sa destinée, selon la décision des Prêtres et de l'assemblée nombreuse de leur Alliance, est d'entrer dans la compagnie de la Communauté, ses biens et les revenus seront remis au trésorier de la Congrégation, qui les inscrira à son compte et ne les dépensera pas pour le groupe […]. Mais quand il aura achevé sa deuxième année, il sera examiné […] ; ses biens fusionneront[19].

Ces ressemblances peuvent toutefois s'expliquer par le recours des auteurs à une même et unique source biblique.

Les Esséniens formaient un courant religieux radical, séparé du Temple et vivant en marge de la société des Juifs dont l'unité religieuse se fissurait sous l'action du démembrement sectaire. Ils subirent en effet la concurrence, aux IIe et Ier siècles avant notre ère, de coreligionnaires qui se structuraient également en groupes communautaires : les Pharisiens et les Sadducéens. Tous ces écrits sectaires compilent les règles, les rites et la

pensée qui régissent la communauté retirée dans le désert pour la préparation du « véritable Israël ».

Refusant de reconnaître le magistère des grands-prêtres, enlevé à la lignée légitimiste des Sadocides[20] par le chef asmonéen Jonathan Maccabée, en 152 avant notre ère, les Esséniens firent le choix d'une retraite spirituelle. Ils développèrent une conception déterministe et manichéenne de l'histoire. L'attente de la « fin des temps » fut ainsi pour eux le théâtre d'une lutte entre le bien qu'ils défendaient en qualité de « Fils de la Lumière » et le mal incarné par les « Fils des Ténèbres ». Mais l'issue de ce combat était déjà écrite par le choix de Dieu qui, selon les Esséniens, se porta sur le camp de l'Alliance. Ce dernier, gouverné par des règles de piété et de pureté en accord avec le plan divin, était voué à triompher des impies perdus par le relâchement de leur vie. Dès lors, dans l'attente de leur chute, tout signe divinatoire se prêtait, pour les Esséniens, à l'interprétation de l'accomplissement de la volonté de Dieu. C'est ainsi que la destruction du Temple, en 70 de notre ère, par les légions de Titus se lisait pour les Esséniens comme la manifestation de la vengeance divine. Il est possible aussi – ce qui mettrait tout le monde d'accord – que les Juifs de Jérusalem se soient réfugiés en partie à Qumrân et qu'ils y aient résidé un certain temps avec leur… bibliothèque.

*

Neuf copies fragmentaires d'un document fondamental pour la compréhension et la connaissance de la philosophie essénienne ont été retrouvées à Qumrân. Les grottes Q IV, Q V, et Q VI recélaient en effet les incroyables « doubles » de deux recensions manuscrites établies entre les X^e^ et XII^e^ siècles de notre ère. Ces recensions avaient été mises au jour cinquante ans plus tôt dans le dépôt poussiéreux d'une synagogue du Caire. Elles découlaient d'une œuvre mère, dont la datation n'avait pu être établie lors de leur découverte en 1896. À l'origine de cette avancée, le savant rabbin Salomon Schechter (1847-1915) publie, en 1910, les premières études de ce qui fut baptisé *L'Écrit de Damas*.

Maître de conférences sur le Talmud à Cambridge depuis 1890, ce pionnier en manuscrits de la mer Morte fut sollicité par deux veuves écossaises qui s'adonnaient à l'érudition biblique et à la collection de manuscrits anciens. « Baroudeuses » infatigables, elles rapportèrent de leurs

voyages en Palestine et en Égypte des textes hébreux anciens dont elles soumirent les feuilles à Schechter pour authentification. C'est ainsi qu'il reconnut dans l'un des feuillets un passage d'un texte hébreu écarté, le *Siracide*, une œuvre juive du IIe siècle av. J.-C. – texte qui serait une paraphrase de l'Ecclésiaste par un certain Jésus ben Sirach, lettré du Second Temple de Jérusalem. À la lumière de cette formidable trouvaille, Schechter mesura le potentiel que pouvait recéler la *guenizah* (le lieu de mise en dépôt) de la vénérable synagogue du Caire. Située à Fustat-Misr dans le Vieux Caire, Ben Ezra abritait durant le XIe et le XIIe siècle une des communautés juives les plus prospères du monde islamique. La synagogue avait été érigée à la faveur de liens étroits noués avec les communautés de Babylone, de Palestine et d'autres pays méditerranéens. C'était un foyer d'érudition majeur pour le monde juif. Les plus grands théologiens y faisaient étape, créant de la sorte une concentration exceptionnelle de documents anciens, et parmi eux le fameux exemplaire de *L'Écrit de Damas*. Avant l'arrivée du collecteur de textes rares qu'était le rabbin Schechter, les manuscrits de la *guenizah* du Caire avaient coutume de disparaître sous l'effet de gratifications versées aux gardiens de la synagogue. En 1896, il eut recours au même procédé et ses bakchichs l'autorisèrent à rester huit semaines dans le dépôt à l'atmosphère suffocante. « C'était, dira-t-il, un champ de bataille où avait combattu la production littéraire de multiples siècles. »

D'emblée, devant l'ampleur de la tâche et en prévision d'une étude ultérieure, Schechter se donna l'ambition de sélectionner les manuscrits à transférer dans son université de Cambridge. Le transfert fut massif : près de quarante-cinq mille pièces passèrent en Angleterre. Il fit naturellement sensation dans le monde de la recherche. Les documents se constituèrent en une collection prestigieuse portant le nom de « Taylor-Schetcher ». Sa richesse inégalée surclassa les collections de manuscrits hébreux anciens de sa rivale, Oxford. Après ce haut fait d'épigraphie, Salomon Schechter partit aux États-Unis pour prendre la présidence d'une société savante et se consacrer à l'étude du joyau de sa collection : *L'Écrit de Damas*.

Dans une première partie, le livre narre l'histoire d'une secte juive en quête du chemin menant au « véritable Israël ». Sous le patronage du « Maître de Justice » envoyé par Dieu, une nouvelle Alliance est scellée contre l'ennemi, l'« homme de raillerie ». La fuite au pays de Damas du Maître et de ses adeptes préparerait le retour du Messie « à la fin des

jours ». La deuxième partie déroule l'organisation de vie de la secte décrite par une série d'ordonnances. *L'Écrit de Damas* révèle la constitution d'un groupe extrêmement hiérarchisé sous la tutelle religieuse des prêtres descendants de Sadoq (grand-prêtre du Temple sous Salomon). Il apporte un nouvel état de la doctrine en corrigeant le messianisme bicéphale qui se partageait entre le Messie-Prêtre et le Messie-Roi. Il y substitue un seul Messie, l'« Oint d'Aaron et d'Israël ». Le dogme de la prédestination est affirmé par la promesse d'une élection divine qui conduit à embrasser le camp du Mal ou celui du Bien : « Et en tous ces temps, Il [Dieu] se suscita des hommes afin de laisser des rescapés à la terre et de remplir la surface du monde de leur postérité… Mais quant à ceux qu'Il a haïs, Il les égarera[21]. » En somme, dans la guerre opposant le monde angélique des Fils de Lumière aux Fils des Ténèbres, ceux qui seront frappés par la défaveur divine seront abandonnés à Bélial (le démon régnant sur l'Orient). Les Ordonnances de *L'Écrit* édictent aussi, au final, des règles de stricte observance devant s'appliquer à la vie quotidienne et religieuse : respect de la monogamie, hygiène ritualisée, adoption d'un calendrier de douze mois égaux de trente jours auxquels s'ajoutent quatre jours intercalaires, etc.

Bien avant la découverte de Qumrân, dans le sillage de sa publication en 1910, *L'Écrit de Damas* fit l'objet d'une vive controverse dans la presse. En première ligne, on retrouvait le *New York Times* qui sortit une manchette iconoclaste en annonçant qu'un manuscrit juif antérieur aux Évangiles faisait mention du Christ, de Jean-Baptiste et de l'apôtre Paul. Lorsque les grottes eurent révélé leur contenu, l'examen des textes esséniens (*Commentaire d'Habacuc*, *Règle de la Communauté*) montra l'unicité de la source documentaire – ce qui rattachait indéniablement la secte de Qumrân à celle décrite dans *L'Écrit de Damas*.

*

Nous avons relaté comment Yigael Yadin, officier-archéologue, prit possession du manuscrit tant convoité durant l'année 1967. Il entreprit aussitôt un travail d'étude sous la direction de Joseph « Dodo » Shenshav, directeur du laboratoire du musée d'Israël… Ce rouleau, lacunaire car le début lui fait défaut, est celui, avec sa longueur de 8,75 mètres, aux dimensions les plus grandes de tous les textes retrouvés à Qumrân. Son déroulage a suivi les préceptes de la méthode Plenderlieth qui préconise un

assouplissement du cercle extérieur au moyen d'une humidification. Pour autant, l'état de dégradation de l'écriture pouvait empêcher le recours à une telle technique. Le salut vint de prises photographiques sous tous les angles possibles, et d'un habile « copier-coller ». Yadin parvint à déterminer une datation du manuscrit comprise entre 150 et 125 av. J.-C. Et son analyse dégagea surtout une théorie de grand intérêt : le *Rouleau du Temple* tenait lieu de Torah aux Esséniens.

Autrement dit, ce rouleau expose la loi fondamentale dictée par le Seigneur, par l'entremise de son rédacteur, le Maître de Justice. Yadin avance la preuve du discours direct de Dieu aux Esséniens par l'existence de passages repris du Pentateuque. Le caractère canonique du *Rouleau du Temple* se vérifie, selon Yadin, par le biais de l'écriture araméenne carrée, usitée seulement pour le Tétragramme YHWH[22] dans les textes bibliques. Yadin observe, en effet, que les textes non canoniques contiennent *a contrario* une écriture paléohébraïque du Tétragramme. Enfin, le nombre élevé de copies retrouvées à Qumrân vient plaider pour la stature canonique. Alors que, dans la Torah traditionnelle, Dieu est communément cité par Moïse à la troisième personne, le *Rouleau du Temple* substitue le « je » ou le « moi » au Tétragramme.

Yadin appuie la raison de cette dénomination de *Rouleau du Temple* par le sujet principal dudit *Rouleau*, lequel impose des prescriptions de construction. En écho au Deutéronome, qui enjoint aux Israélites d'édifier le Temple à Jérusalem, le *Rouleau* livre le plan et les règles de vie censées régir la cité dudit Temple. Une section importante du *Rouleau* est donc consacrée aux prescriptions de Yaveh pour sa construction.

Mais l'interprétation de Yadin est en butte aux critiques de Magen Mashir, qui fut conservateur du musée du Livre. Celui-ci s'étonne des proportions colossales que prend la construction aux prouesses architecturales quelque peu fantasques. Le Temple visionnaire que commande de construire le Seigneur s'ordonnance dans le périmètre de trois parvis carrés concentriques. Le parvis intérieur est destiné à recevoir l'implantation du Temple flanqué de ses édifices auxiliaires. Magen Mashir se montre dubitatif sur le savoir-faire technique des Esséniens pour réaliser une telle construction. En comparaison du Second Temple, construit sous Hérode au I^{er} siècle avant notre ère, le complexe palatial affiche des dimensions gigantesques. Or le chantier du Temple hérodien était déjà titanesque, comme en témoigne son délai de réalisation s'étirant sur quatre-

vingts années ! Magen Mashir estime que la superficie de la ville de Jérusalem, au IIe siècle avant notre ère, représenterait quasiment l'équivalent de la surface recouverte par les installations du Temple. Enfin, il relève le caractère chimérique du projet annoncé par le *Rouleau* en s'attardant sur les contraintes topographiques devant être levées pour la préparation des fondations :

> Pour construire le complexe décrit dans le rouleau du Temple, de sérieux problèmes topographiques devraient être résolus. Créer une superficie plane sur laquelle bâtir ce projet gigantesque exigerait un travail aussi considérable que le projet de construction lui-même. Pour niveler le sol, il faudrait combler la vallée du Cédron (l'élever d'environ quatre-vingts mètres) à l'est et creuser la roche à l'ouest. Cette opération aurait obligé à retirer des millions de tonnes de terre et de roche, tout cela à bout de bras. Un exploit réalisable, je suppose, quoique d'une extrême difficulté. Mais, après tout, l'esprit pratique n'était pas le fort de la secte de la mer Morte[23].

Le *Rouleau du Temple* revêtait aussi, pour Yigael Yadin, la fonction de livre de la Loi, parfait décalque de la Torah, quoique structuré différemment selon des thèmes principaux : le Temple, les fêtes, le statut du roi. L'auteur du *Rouleau* contracte les passages de la Loi en butinant, tantôt dans le Deutéronome, tantôt dans le Lévitique : ainsi en est-il pour les passages selon lesquels les fidèles doivent s'abstenir de consommer du sang. Dans le Deutéronome, il faut le répandre à terre comme de l'eau, alors que, dans le Lévitique, le sang doit être recouvert de terre. Le *Rouleau du Temple* opère la synthèse suivante : « Vous ne consommerez point de sang ; vous le répandrez à terre comme de l'eau, et le recouvrirez de terre. »

Toutefois il faut bien reconnaître que les règles de vie du *Rouleau* vont le plus souvent bien au-delà des préceptes de la Torah dite traditionnelle. Cette surenchère rend compte de la philosophie ascétique des Esséniens aiguillonnés par leur recherche de pureté. Ainsi tous les interdits qui étaient applicables au camp des Israélites devront être étendus à l'entière ville de Jérusalem.

*

L'objet inventorié 3 Q 15, qui a été trouvé le 20 mars 1952 dans la grotte Q III de Qumrân, diffère en tout point des autres matériaux. Il était cassé en deux parties dressées contre la paroi de la grotte. Contrairement aux autres rouleaux, en cuir ou en papyrus, le texte est gravé au stylet sur un

support de feuilles de cuivre. L'état du rouleau à sa découverte était satisfaisant en raison de l'exceptionnelle pureté du métal mais toutefois atteint par une certaine oxydation. Le risque de délitement était élevé, sous l'effet de cette corrosion. Le précieux document fut transféré en 1956 à Manchester, au College of Technology, et traité par le professeur H. Wright Baker pour que soit opéré le déroulage. Au final, le rouleau mesure 30 centimètres de large sur 2,28 mètres de long. Les trois feuilles de cuivre d'un millimètre d'épaisseur, reliées entre elles par des rivets, furent sciées en vingt-trois bandes incurvées. Dès lors, son exploitation passait par la prise de photographies.

Les premiers clichés réalisés au College of Technology de Manchester furent étudiés par Joseph Tadeusz Milik, qui découvrit qu'il s'agissait de douze colonnes rédigées en hébreu « carré » donnant une liste de soixante-quatre lieux (une relecture en trouva soixante) où auraient été déposés les « trésors d'Israël ». Ces trésors en or et en argent sont comptés en talents[24], en objets cultuels et vêtements sacerdotaux, avec une description précise des sites… Le travail de déchiffrage fut publié en 1962. Aucun trésor ne fut découvert aux lieux indiqués, qui ressortissent tous à la région de Jéricho, Qumrân, Jérusalem… certains à la Samarie. En 1988, une nouvelle campagne de photographies plus précises fut lancée pour illustrer une édition destinée à renouveler le sujet (avec une traduction nouvelle). En 1993, une restauration fut pratiquée sur le rouleau de cuivre par un laboratoire spécialisé d'EDF afin d'enrayer des reprises de corrosion.

Le rouleau de cuivre se caractérise notamment par son écriture plutôt inhabituelle en comparaison des formes hébraïques répertoriées et est probablement rédigé dans un idiome villageois possédant son propre système orthographique, la graphie un peu gauche trahissant l'inexpérience du scribe. Le plus singulier réside dans le contenu de ces textes, impossibles à classifier dans l'une des catégories de manuscrits connues : biblique, littéraire ou essénienne. C'est un incroyable jeu de piste, dont la traduction par Joseph Milik reste valable. Ce rouleau présente à ses lecteurs les indications nécessaires à la découverte d'un trésor. Celui-ci se localiserait « dans la ruine qui se trouve dans la vallée d'Achor », le trésor se localise « sous les marches qui conduisent vers l'est, quarante coudées à l'ouest : un coffre d'argent et ses divers objets. Poids : 17 talents. » Si la référence à la vallée d'Achor semble assez aisée à établir, l'identification de la ruine est une tout autre histoire !

Au total, le rouleau de cuivre promet au découvreur une richesse mirifique, que la traduction de Milik évalue à 4 630 talents d'or et d'argent. Une somme si colossale[25] qu'elle incline à songer aux trésors imaginaires du Premier Temple régulièrement cités dans la littérature populaire juive. Mais le rouleau 3 Q 15 se distingue du genre en ne mentionnant pas, comme il est de coutume de le faire dans ce type de documents, les objets sacrés comme l'Arche d'Alliance, l'autel des Parfums ou le Chandelier.

Toujours est-il que ces trois feuilles de cuivre font figure d'anomalies au sein de l'inventaire de la bibliothèque de Qumrân. À telle enseigne que certains savants, dont le père Roland Guérin de Vaux, ont été tentés de conclure à un dépôt indépendant du reste du fonds. Quant à la source du trésor, l'hypothèse du Temple de Jérusalem se détache sans peine, étant donné l'ampleur des sommes décrites. À l'évidence, une telle concentration de richesse, aussi imaginaire soit-elle, ne pouvait à cette époque être amassée que par l'institution religieuse.

C'est surtout la cache dite 32 qui permet d'établir le rattachement au trésor du Temple par le biais de ce passage : « Dans la grotte proche de la Fonta (fontaine) appartenant à la maison d'Haqqoç, creuser six coudées : six barres d'or. » Le nom d'Haqqoç fait référence à un lignage sacerdotal occupant le ministère de la prêtrise depuis l'époque du roi David. La prestigieuse maison s'était hissée aux responsabilités de la trésorerie du Temple. Il ne paraît donc pas invraisemblable de voir dans les fortunes contenues à l'intérieur des caches décrites par le rouleau de cuivre le fabuleux trésor représentant les dons collectés par le Temple. Ce que vient renforcer la description de la cache 4, un passage faisant mention d'un terme spécifique aux dîmes appelé « vase de contribution ». Le produit des dîmes et des offrandes n'ayant pu être rassemblé au Temple en raison de l'invasion romaine, la dissémination de ces richesses dans les grottes pouvait s'offrir comme une possible alternative. Malgré tout, si séduisante que soit la théorie des trésors cachés, il faut se garder d'un enthousiasme excessif en se rappelant que le genre des « listes fictives » fleurissait dans la littérature populaire juive. Entretenant l'espoir de jours meilleurs, elles pouvaient être toutes symboliques. En ces temps de résistance aux Romains, le rouleau de cuivre matérialisait peut-être la possibilité d'une résurrection prochaine.

*

Finalement, outre l'importance que peuvent avoir les manuscrits de Qumrân pour l'histoire – et l'identité – d'Israël, c'est au christianisme primitif que les commentaires des trouvailles font référence. Au début des années 1950, des thèses percutantes et parfois provocantes ont tendu à établir une filiation directe entre la secte de Qumrân et le christianisme. André Dupont-Sommer fut le premier à provoquer un scandale en rapprochant la figure du Maître de Justice de celle de Jésus de Nazareth :

> Le Maître galiléen, tel que nous le présentent les écrits du Nouveau Testament, apparaît, à bien des égards, comme une étonnante réincarnation du Maître de Justice. Comme celui-ci, il prêcha la pénitence, la pauvreté, l'humilité, l'amour du prochain, la chasteté. Comme lui, il prescrivit d'observer la Loi de Moise, toute la Loi. Mais la Loi achevée, parfaite, grâce à ses propres révélations. Comme lui, il fut l'Élu et le Messie en butte à l'hostilité des prêtres, du parti des Sadducéens. Comme lui, il fut condamné et supplicié. Comme lui, il exerça le jugement sur Jérusalem, qui, pour l'avoir mis à mort, fut prise et détruite par les Romains. Comme lui, il fonda une Église dont les fidèles attendaient avec ferveur Son glorieux retour[26].

Un professeur de Harvard, Frank M. Cross, conforta le parallèle entre les Esséniens et les premiers chrétiens en évoquant une tradition apocalyptique commune : « La littérature essénienne nous permet de découvrir le contexte juif concret dans lequel une vivante compréhension apocalyptique de l'histoire faisait partie intégrante d'une existence communautaire. Comme l'Église primitive, la communauté essénienne se distinguait précisément des associations pharisiennes et des autres mouvements au sein du judaïsme par sa conscience d'être déjà la Congrégation appelée et élue de la fin des temps[27]. »

Il faut bien admettre que les ressemblances entre les deux groupes ne manquent pas. L'ascétisme prôné dans les manuscrits renvoie au dépouillement de Jean-Baptiste ; les bains de purification très répandus dans le ritualisme essénien ne sont pas sans rappeler les premiers baptêmes par immersion ; lors des repas communautaires esséniens, comme une sorte d'eucharistie avant l'heure, une symbolique divine était aussi donnée au vin et au pain. Les adeptes de Qumrân et les premiers chrétiens avaient pour point commun de conférer une signification eschatologique à leur repas sacré. À l'image de la Cène, où le pain et le vin prennent un sens sacramentel, le *Manuel de Discipline* enseignait aussi cette symbolique : « Ensuite quand ils auront disposé la table pour manger, et le vin nouveau pour boire, le prêtre étendra le premier sa main pour bénir les prémices du pain et du vin. »

Enfin, les littératures essénienne et chrétienne partagent manifestement des références similaires que l'on retrouve dans le vocabulaire théologique mais aussi dans le dogme. De ces convergences, des chercheurs ont inféré une influence profonde des Esséniens sur la constitution du dogme chrétien. Certaines thèses vont jusqu'à supposer la présence de Jésus et de Jean-Baptiste à Qumrân, ce qui est en contradiction avec la cohérence chronologique déchiffrée par la datation au carbone 14 : essénisme et christianisme sont séparés par près de deux cents ans.

Au lieu de parler d'emprunts directs, la communauté scientifique devrait s'accorder plus exactement à conclure que les deux mouvements ont germé dans le substrat de la tradition du judaïsme antique – l'essénisme en formant l'une des branches. Force est de reconnaître aussi que les croyances et pratiques de l'Église primitive ne lui appartenaient pas exclusivement.

Après avoir cité Pierre Loti, en visite en Terre sainte, qui écrivait, en 1894, qu'il sentait « remonter l'abîme des temps bibliques à la lueur du jour finissant », Didier Decoin ajoute ceci, à propos des mystères de l'archéologie biblique : « Admettons que cet abîme ait sa part d'insondable – sans pour autant nous interdire d'y lancer des cailloux pour tenter d'en calculer la profondeur[28]… » Excellent à-propos : ce jet de cailloux est exactement le geste du jeune Bédouin Mohammed Ahmed el-Hamed, dit ed-Dib, « le Loup », par qui l'aventure de Qumrân commença…

1. Pline l'Ancien, *Histoires naturelles*, section Géographie.

2. Cours d'eau temporaire alimenté uniquement par de gros épisodes pluvieux. Les falaises qui ourlent la mer Morte sont entaillées par un réseau en arborescence de *wadi*.

3. Yigael Yadin (1917-1984), également officier de l'armée israélienne, dirigera aussi les fouilles de Massada – la célèbre forteresse.

4. Né en 1941, spécialiste internationalement reconnu de l'essénisme, Émile Puech, chercheur au CNRS, est directeur de la revue *Qumrân* et a supervisé la publication des manuscrits araméens de Q IV.

5. Joseph Tadeusz Milik, « Souvenirs de terrain », propos recueillis par Farah Mébarki, *Le Monde de la Bible*, n° 107, novembre-décembre 1997.

6. Hartmut Stegemann, *The Library of Qumran*, 1998.

7. Michael Baigent et Richard Leigh, *La Bible confisquée : enquête sur le détournement des manuscrits de la mer Morte*, traduit de l'anglais par Pascale de Mezamat de Lisle, Plon, 1992.

8. Hilkot Sefer Torah, X, 3.

9. Titus Flavius Vespasianius (9-79), général puis empereur, est le fondateur de la lignée des Flaviens.

10. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, XXX.

11. Lawrence Schiffman, *What Are the Dead Sea Scrolls ?* Entretien avec Yossi Krausz, in *Ami Magazine*, 2012.

12. André Dupont-Sommer (1900-1983), grand orientaliste spécialiste des manuscrits de la mer Morte.

13. André Dupont-Sommer, *La Bible, écrits intertestamentaires*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987.

14. *Réforme*, 3 octobre 2005.

15. *Réforme*, *op. cit*.

16. *Ibid.*

17. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIII, 5, 9, sec. 171-173.

18. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIII, 5, 9, sec. 171-173.

19. D'après la traduction anglaise de Geza Vermes, *The Dead Sea Scrolls : A Preliminary Survey*, Basil Blackwell, Oxford, 1952, 6.17-22.

20. Membres de la famille sacerdotale descendante de Sadoq.

21. *L'Écrit de Damas*, A, II, 11-13.

22. Le Tétragramme YHWH compose le nom imprononçable de « Dieu ».

23. Magen Mashir, cité par ouvrage collectif sur les manuscrits de la mer Morte.

24. Unité de compte de l'Antiquité, le talent correspond à 25,86 kilos d'or ou d'argent.

25. Soit près de 120 tonnes !

26. André Dupont-Sommer, *Aperçus préliminaires sur les manuscrits de la mer Morte*, Adrien-Maisonneuve, 1950, p. 121 (*The Dead Sea Scrolls : A Preliminary Survey*, *op. cit*., p. 99, pour la traduction anglaise).

27. Frank M. Cross, *The Ancient Library of Qumran and Modern Biblical Studies*, Baker Book House, Grand Rapids, MI, 1980 (réimp.), p. 203-204.

28. Didier Decoin, *Dictionnaire amoureux de la Bible*, Plon, 2009, article « Archéologie », p. 77.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library